

Universitätsbibliothek Wuppertal

Hérodote

Hauvette-Besnault, Amédée

Paris, 1894

Première partie - Hérodote et ses critiques anciens et modernes

Nutzungsrichtlinien Das dem PDF-Dokument zugrunde liegende Digitalisat kann unter Beachtung des Lizenz-/Rechtehinweises genutzt werden. Informationen zum Lizenz-/Rechtehinweis finden Sie in der Titelaufnahme unter dem untenstehenden URN.

Bei Nutzung des Digitalisats bitten wir um eine vollständige Quellenangabe, inklusive Nennung der Universitätsbibliothek Wuppertal als Quelle sowie einer Angabe des URN.

[urn:nbn:de:hbz:468-1-4844](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:468-1-4844)

PREMIÈRE PARTIE

HÉRODOTE ET SES CRITIQUES ANCIENS ET MODERNES

L'autorité d'Hérodote comme historien des guerres médiques n'a pas cessé d'être en butte aux plus vives attaques, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Sous une forme ou sous une autre, les objections diverses des anciens et des modernes tendent à contester, soit sa véracité, soit la valeur historique de son récit.

Déterminer avec précision la nature et la portée de ces attaques, tel est, ce semble, le meilleur moyen de nous préparer à juger équitablement la méthode de notre auteur et les résultats historiques auxquels cette méthode l'a conduit.



Th

Les
plus
d'Hérodote
que les
plus
pauvre?
était vrai
sur les p
pièces
Thucydide
m/m
sans exa
traies.
La tra

1. Ce p
en grand
avec comp
une suite de

LIVRE I

LES ANCIENS

Thucydide. — Ctésias. — Les historiens du iv^e siècle et de la période Alexandrine. — Le traité de Plutarque sur la malignité d'Hérodote.

CHAPITRE I

THUCYDIDE

Les coups les plus violents ne font pas toujours les blessures les plus profondes. Quelques mots sévères de Thucydide à l'adresse d'Hérodote ont produit sur l'esprit des modernes plus d'impression que les attaques passionnées de Ctésias ou de Plutarque. Quel témoin plus redoutable, en effet, que le grave auteur de la *Guerre du Péloponnèse*? Certes, la condamnation d'Hérodote serait sans appel, s'il était vrai que Thucydide l'eût accusé d'avoir faussé l'histoire en créant sur les guerres médiques une légende, comme avaient fait les poètes sur la guerre de Troie. Mais, si quelques savants prêtent à Thucydide une pareille intention, d'autres vont jusqu'à nier qu'il ait même connu l'ouvrage d'Hérodote¹. Il nous faut donc établir ici le sens exact des passages qui ont donné lieu à ces appréciations contraires.

La tradition ancienne est unanime à signaler chez Thucydide au

1. Ce problème, qui se posait déjà dans l'antiquité, a défrayé depuis un siècle un grand nombre de dissertations savantes : on en trouvera une bibliographie assez complète dans le livre de M. AD. BAUER, *Themistokles*, p. 36 et suiv., et dans une note de M. WIEDEMANN, *op. cit.*, p. 8, n. 2.

moins une allusion à son prédécesseur¹ : il s'agit du mot célèbre par lequel l'historien oppose, aux récits fabuleux qui charment pour un temps l'oreille, le monument durable qu'il lègue à la postérité². Mais cette tradition ne mériterait par elle-même qu'une confiance médiocre, si elle n'était confirmée par un passage plus explicite encore de Thucydide. Au nombre des erreurs que commettent les Grecs sur des sujets contemporains, Thucydide en mentionne deux, l'une relative au double vote attribué à chacun des rois de Sparte dans la γερουσία, l'autre à l'existence d'un corps de troupes spartiate appelé Πιτανάτης λόχος³. Or la seconde de ces assertions fausses est dans Hérodote, et elle s'y trouve dans un récit qui a plus que d'autres l'apparence d'une tradition recueillie par l'historien lui-même à Pitana, l'un des bourgs de Sparte⁴. C'est donc bien Hérodote qui est responsable de la faute commise. De même, nous pensons, avec le scoliaste, que l'erreur signalée par Thucydide au sujet des rois de Sparte est réellement imputable au même auteur⁵. L'éditeur Stein, il est vrai, ne croit pas que la phrase incriminée donne prise à cette critique, et il l'interprète, non sans quelque violence, dans le sens d'un seul suffrage attribué à chaque roi⁶. Mais alors de deux choses l'une : ou Thucydide a mal compris Hérodote, ce qui n'est guère admissible, ou bien il a visé une tradition communément répandue dans le public ; mais dans ce cas, par une mauvaise chance singulière, Hérodote, qui ne partageait pas cette erreur, s'est exprimé précisément de façon à laisser croire qu'il était tombé dans la même faute. En réalité, suivant nous, Thucydide a compris Hérodote comme tout le monde devait le comprendre d'après la construction de la phrase, et c'est une inexactitude de détail, sur un point de la constitution spartiate, qu'il s'est plu à relever chez son devancier.

Ces deux exemples suffisent à prouver que Thucydide, en écrivant le prologue de son histoire, avait connaissance du livre d'Hérodote, et

1. LUCIEN, *Manière d'écrire l'histoire*, 42. — DENYS D'HALICARNASSE, *Jugement sur Thucydide*, 5. — SCOLIASTE DE THUCYDIDE, I, 22. — ARISTIDE LE RHÉTEUR, *Περὶ τοῦ παραφθέγγματος*, p. 514, éd. Dindorf.

2. THUCYDIDE, I, 22, § 4.

3. *Id.*, I, 20, § 3.

4. HÉRODOTE, IX, 53.

5. Voici la phrase d'HÉRODOTE, VI, 57 : Καὶ παρίκειν (κελεύουσι τοὺς βασιλεῖας) βουλευούσι τοῖς γέροισι. ἐοῦσι δὲ δύναντες τριάκοντα ἦν δὲ μὴ ἔλθωσι, τοὺς μάλιστα σὺν τῶν γερόντων προσήκοντας ἔχειν τὰ τῶν βασιλέων γέρεα, δύο ψήφους τιθεμένους, τρίτην δὲ τὴν ἐωυτῶν.

6. STEIN, note au chap. 57 du liv. VI.

la phrase qui suit immédiatement ces deux citations contient un reproche qui s'adresse à tous les Grecs, mais qui atteint plus particulièrement l'écrivain responsable de cette double méprise : « Tant il est vrai que la plupart des hommes se donnent peu de peine pour trouver la vérité, et accueillent volontiers les premières informations venues ¹ ».

Ainsi formulée, cette allégation de Thucydide témoigne assurément de quelque dédain pour les efforts d'Hérodote dans la recherche du vrai ; mais elle ne compromettrait pas à elle seule le caractère d'Hérodote comme historien, si l'on ne croyait trouver chez Thucydide des sous-entendus plus graves, et notamment une tendance à rabaisser, en même temps que le mérite personnel de l'auteur, le sujet même de l'ouvrage.

Les guerres médiques, en effet, n'appartiennent-elles pas, elles aussi, à ces événements du temps passé qu'a défigurés, selon Thucydide, la fantaisie des poètes et des logographes, et qu'il prétend ramener dans l'opinion des hommes à de plus justes proportions ? Tout le tableau qu'il trace de l'histoire ancienne de la Grèce n'a-t-il pas pour but de démontrer que la guerre du Péloponnèse l'emporte sur tous les faits antérieurs ? Est-ce donc qu'il oublie les batailles de Marathon, de Salamine, de Platées, ou bien ne leur accorde-t-il pas la même importance qu'Hérodote ?

Pour échapper à cette conclusion, un des plus savants commentateurs de Thucydide a proposé récemment une ingénieuse correction. « Il est absurde, dit M. Herbst ², il est monstrueux même, de supposer que la critique du grand historien ait tendu tout d'abord à rabaisser les faits les plus éclatants de l'histoire grecque. Non, ce n'est pas aux guerres médiques que songe Thucydide, quand il dit au début de son premier livre : οὐ μέγαρα νομίζω γενέσθαι ³, et les termes mêmes dont il se sert prouvent l'inexactitude de cette interprétation : σαφὲς μὲν εὐρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν, ἐκ δὲ τεκμηρίων ὧν ἐπὶ μακρότατον σκοποῦντί μοι πιστεῦσαι συμβαίνει, οὐ μέγαρα νομίζω γενέσθαι. Les guerres médiques n'étaient pas encore, quand Thucydide écrivait ces lignes, des événements perdus dans la nuit des temps, et, pour les con-

1. THUCYDIDE, I, 20, § 3.

2. HERBST (L.), *Zu Thukydides Erklärungen und Wiederherstellungen*, 1^{re} série, liv. I-IV, Leipzig, 1892, p. 5-8.

3. THUCYDIDE, I, 1, § 2.

naître, il n'avait pas besoin de recourir à ces profondes investigations par lesquelles il pénètre si loin dans l'histoire primitive de la Grèce. Mais alors, continue le même savant, il faut corriger les premiers mots de la phrase, τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα, et y chercher seulement l'indication de faits anciens, vraiment altérés par le temps; en un mot, au lieu de τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν, il faut lire, τὰ γὰρ Τρωϊκά, et tout le reste s'explique sans peine. »

Suivant cette hypothèse, l'argumentation développée par Thucydide dans les chapitres 1-22 du livre I a pour but de prouver la supériorité de la guerre du Péloponnèse sur les événements de l'histoire la plus ancienne de la Grèce. Quant à la guerre médique, elle est, elle aussi, considérée par Thucydide comme de moindre importance, au point de vue des forces militaires et des batailles, que la guerre du Péloponnèse; mais, comme il s'agit ici de faits connus de tout le monde, l'historien se borne à indiquer en quelques mots cette infériorité, au début du chapitre 23 : τῶν δὲ πρότερον ἔργων μέγιστον ἐπράχθη τὸ μηδικόν, καὶ τοῦτο ὅμως δυοῖν ναυμαχίαν καὶ πεζομαχίαν ταχέϊαν τὴν κρίσιν ἔσχε. Ainsi, selon M. Herbst, Thucydide partage toute l'histoire antérieure à la guerre du Péloponnèse en deux périodes : l'une qui va des origines jusqu'à l'expulsion définitive des tyrans et jusqu'au début des guerres médiques (c'est la période qu'il appelle τὰ παλαιά), l'autre qui comprend tous les événements postérieurs à cette date (τὰ νῦν). Pour la première période, Thucydide cherche la vérité à l'aide d'indices fort difficiles à découvrir; aussi exprime-t-il avec réserve les résultats de son enquête (οὐ μέγιστα νομίζω γενέσθαι..., τοιαῦτα ἂν τις νομίζων....); pour la seconde, au contraire, il se contente d'énoncer brièvement des faits présents à la mémoire de tous. Voilà pourquoi la comparaison de la guerre du Péloponnèse avec la guerre de Troie occupe tant de chapitres, tandis que la comparaison avec la guerre médique est achevée en deux ou trois lignes.

Ni la correction de M. Herbst ni son analyse de ce qu'on peut appeler la *préface* de Thucydide ne nous paraît justifiée. Si les mots τὰ πρὸ αὐτῶν désignent une période de l'histoire grecque qui comprend les guerres médiques, ils conviennent aussi (nous le verrons tout à l'heure) à des événements plus anciens, qui exigeaient déjà, au temps de Thucydide, une pénible investigation historique. D'ailleurs, dans la phrase en question, les mots σαφῶς μὲν εὐρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν, qui grammaticalement dépendent des deux sujets (τὰ πρὸ

αὐτῶν et τὰ ἔτι παλαιότερα), peuvent se rapporter logiquement plutôt au second sujet qu'au premier, et M. Herbst ne nie pas que le résultat des recherches de Thucydide, annoncé dès cette phrase du premier chapitre (ὁδὲ μὲγ' ἄλ' νομίζω γενέσθαι), ne soit applicable en même temps à la guerre médique et aux faits de l'histoire la plus reculée. Quant à la prétendue division de la *préface*, elle repose, dans le système de M. Herbst, sur le sens des mots τὰ νῦν, qui s'opposeraient à τὰ παλαιά, et qui désigneraient, avec la πεντηκονταετής tout entière, les guerres médiques elles-mêmes. Mais cette interprétation n'est pas juste : dans le seul passage de cette préface où se rencontrent les mots τὰ νῦν (chap. 10), ils désignent, par opposition au passé, un état de choses actuel, c'est-à-dire, par opposition à la guerre de Troie (τὴν στρατείαν ἐκείνην), les campagnes de la guerre du Péloponnèse (λειπομένην ἐκ τῶν νῦν), et non celles de la guerre médique. D'un autre côté, il est inexact de prétendre que Thucydide ne s'occupe point des guerres médiques dans les vingt-deux premiers chapitres de son livre : il exprime à leur sujet son opinion, soit à propos de la marine (chap. 14), soit à propos des ressources propres à Athènes et à Sparte avant la guerre du Péloponnèse (chap. 18). Or cette opinion est conforme à celle que le texte ordinaire des manuscrits prête à Thucydide dès son premier chapitre : la flotte militaire des Grecs ne s'est développée que tard, et les Athéniens eux-mêmes n'avaient encore, après la célèbre loi de Thémistocle, que des trières non pontées (chap. 14). Enfin l'expérience, la pratique de la guerre chez les Grecs a été surtout le fruit des luttes intestines qui ont suivi la scission d'Athènes et de Sparte (chap. 18).

Ainsi, suivant Thucydide, les guerres médiques n'ont pas eu, au point de vue militaire, la même importance que la guerre du Péloponnèse : telle est la pensée qui se dégage de la préface. Mais devons-nous aller plus loin, et admettre, avec M. Ad. Bauer ¹, que Thucydide ait eu vraiment l'idée d'associer et de comparer l'un à l'autre, durant tout le cours de sa démonstration, ces deux auteurs et ces deux faits : Homère et la guerre de Troie, Hérodote et la guerre médique?

M. Ad. Bauer n'hésite pas à entendre dans ce sens plusieurs passages de Thucydide. Pour lui, les mots τὰ πρὸ αὐτῶν et τὰ ἔτι παλαιότερα désignent deux périodes mal définies en elles-mêmes, mais qui se

1. AD. BAUER, *Themistokles*, p. 31 et suiv.

distinguent nettement l'une de l'autre par un fait saillant, l'expédition de Troie et les guerres médiques. A ces deux faits convient également l'appréciation exprimée dès le début par Thucydide; à tous les deux doit être appliquée la même méthode critique, qui consiste, non à croire les poètes et les logographes, mais à rechercher les indices (τεκμήρια) propres à éclairer l'historien sur la réalité des choses. Aussi, lorsque la démonstration est faite pour la guerre de Troie, Thucydide passe-t-il, suivant M. Ad. Bauer, à la guerre médique; tout le chapitre 21 se rapporte à cette critique nouvelle : les poètes qui agrandissent et embellissent les faits (ἐπὶ μείζον κοσμοῦντες), ce sont les auteurs de *Perséides* à la façon de Chœrilos ¹; les logographes qui composent pour le plaisir des auditeurs plutôt que par amour de la vérité, ce sont les hommes qui, comme Hérodote, font de la guerre médique le sujet de leurs agréables lectures. Mais ce n'est pas tout : un jugement plus grave encore, que M. Ad. Bauer applique aux guerres médiques, déclare que de tels sujets ne sauraient être traités par un historien. « Ce sont des choses qui échappent à une démonstration rigoureuse, et qui pour la plupart ont perdu toute créance, parce qu'elles sont tombées dans le domaine des fables ². » Si une telle déclaration visait réellement les campagnes de Xerxès en Grèce, ne faudrait-il pas renoncer à chercher de l'histoire dans Hérodote?

Mais telle n'a pas été la pensée de Thucydide, et c'est sur une interprétation inexacte des textes que repose cette assimilation des guerres médiques aux récits fabuleux des poètes. L'erreur de M. Ad. Bauer a pour point de départ son explication des mots τὰ πρὸ αὐτῶν. Loin de désigner par là les guerres médiques seules, Thucydide pense à la puissance de la Grèce en temps de paix comme en temps de guerre (οὔτε κατὰ τοὺς πολέμους οὔτε ἐς τὰ ἄλλα) ³, et cela pendant une période assez longue de son histoire, ou plutôt, comme l'a fort bien montré M. U. Köhler, pendant tout son passé historique ⁴. La différence, en effet, qu'établit Thucydide entre les temps antérieurs à la guerre du Péloponnèse (τὰ πρὸ αὐτῶν) et les temps plus anciens (τὰ ἔτι παλαιότερα) tient à la nature des sources où il puisait l'histoire de ces deux

1. Nous dirons plus loin quelques mots de cette épopée, postérieure à l'ouvrage d'Hérodote, 1^{re} partie, liv. II, chap. 1.

2. THUCYDIDE, I, 21, § 1.

3. Id., I, 1, § 2.

4. KÖHLER (U.), *Ueber die Archäologie des Thukydides*, dans les *Commentationes philologae in honorem Mommseni*, Berlin, 1877, p. 370 et suiv.

périodes : pour la plus ancienne, la période mythique, il n'avait d'autres ressources que de vagues traditions poétiques; pour la période suivante, il disposait déjà de chroniques, qui lui fournissaient des dates précises. La vraie division de la préface de Thucydide se marque donc au début du chapitre 12, lorsqu'apparaît la trace d'une chronologie historique ¹, et cette seconde période, on le voit, embrasse toute l'histoire non mythique de la Grèce jusqu'à la guerre du Péloponnèse.

Le résumé de cette histoire s'étend jusqu'à la fin du chapitre 19; après quoi, l'auteur, revenant sur les efforts qu'il a dû faire pour connaître à fond le passé, expose les difficultés de sa tâche. C'est à ce propos qu'il signale la fausseté de nombreuses traditions et la négligence de la plupart des historiens; mais, qu'on y prenne garde, l'exemple d'Hérodote n'est invoqué en cet endroit que pour montrer *a fortiori* combien de recherches exige l'histoire des temps anciens, puisque le présent même, comme les institutions actuelles de Sparte, échappe à la connaissance d'auteurs contemporains. Sauf cet exemple, tout le reste du développement est relatif à des sujets anciens (ὥς παλαιὰ εἶναι), sur lesquels Thucydide croit être arrivé à une exactitude suffisante; il s'est pour cela servi de plusieurs indices précis (ἐκ τῶν εἰρημένων τεκμηρίων), tels que l'état actuel de certaines villes et la persistance de certains usages, et non pas des données fournies par les poètes et les logographes; car, ajoute-t-il, « cette histoire du plus ancien passé de la Grèce échappe à une démonstration rigoureuse (ὅντα ἀνεξέλεγκτα) ». Cette dernière phrase ne se rapporte donc pas, comme on l'a cru, d'une façon générale au récit des logographes, mais en particulier à ces âges antiques dont Thucydide a voulu se faire une idée personnelle et originale, au lieu de suivre les fables courantes. Rien de tout cela ne vise les guerres médiques elles-mêmes, ni Hérodote, qui n'avait touché que par occasion à l'histoire la plus reculée de la Grèce.

Ainsi, dans son introduction, Thucydide se contente d'affirmer, à propos des guerres médiques, deux ou trois vérités fondamentales, comme celles-ci : les forces militaires et navales des Grecs n'avaient pas alors l'importance qu'elles ont eue depuis; il a suffi de deux

1. THUCYDIDE, I, 12, § 3 : Βοιωτοὶ τε γὰρ οἱ νῦν, ἐξηκοστῷ ἔτει μετὰ Διῶν ἀλωσιν ἐξ Ἀργεῖς ἀναστάντες ὑπὸ Θεσσαλῶν..... — Cf. I, 13, § 3 : Ἐτη δ' ἐστὶ μάλιστα τριακόσια ἐς τὴν τελευταίαν τοῦδε τοῦ πολέμου ὅτε Ἀμεινοκλῆς Σαμίσις ἦλθε.

batailles sur mer et de deux sur terre pour résoudre cette crise de l'invasion médique. Il n'y a rien là qui contredise formellement le témoignage d'Hérodote.

En est-il autrement dans le corps de l'ouvrage? Et la critique de Thucydide à l'égard de son devancier a-t-elle ailleurs plus d'importance?

A notre avis, la preuve que Thucydide a connu l'ouvrage d'Hérodote n'est guère possible que pour les premiers chapitres de son histoire¹; pour le reste, elle est des plus contestables, et nous avons dit plus haut² que, selon nous, Thucydide, en parlant, au début de son second livre, du tremblement de terre de Délos, ne savait pas être en désaccord avec Hérodote. D'autres allusions, relatives à Cylon et aux Pisistratides³, sont également douteuses. Bornons-nous donc à ce qui regarde les guerres médiques, et demandons-nous comment Thucydide en a parlé.

Il est certain qu'on trouve entre les deux auteurs quelques différences; nous en relevons d'abord trois, dont on va apprécier la portée : au liv. IX, chapitre 13, Hérodote dit que Mardonius brûla tout ce qui restait à Athènes de murs, de maisons et de sanctuaires après l'incendie de l'année précédente; Thucydide corrige Hérodote, en disant qu'une partie des maisons resta debout, celles entre autres qu'avaient occupées les chefs perses⁴. — Au liv. IX, chap. 114, Hérodote parle de Sestos assiégée par les Athéniens seuls; Thucydide ajoute que les Athéniens étaient accompagnés de leurs nouveaux alliés d'Ionie⁵. — Au liv. VII, chap. 144, Hérodote parlant des mesures prises par Thémistocle pour la construction de trières nouvelles, dit que c'était en vue de la guerre d'Egine; Thucydide prête à Thémistocle une pensée plus profonde, en ajoutant que déjà le barbare était attendu (*ἔμμεν τοῦ βαρβάρου προσδοκίμου ὄντος*)⁶. — De telles corrections (si elles peuvent passer pour telles) confirment, on l'avouera, plutôt qu'elles n'ébranlent l'autorité d'Hérodote.

1. Ces chapitres ont été, vraisemblablement, écrits après la fin de la guerre du Péloponnèse. Voir à ce sujet la notice de M. A. Croiset, en tête de son édition de THUCYDIDE, p. 82-91.

2. Cf. ci-dessus, p. 52-53.

3. THUCYDIDE, I, 126, et HÉRODOTE, V, 71; — THUCYDIDE, VI, 54, et HÉRODOTE, V, 55-59.

4. THUCYDIDE, I, 89, § 3.

5. Id., I, 89, § 2.

6. Id., I, 14, § 2.

Enfin certains critiques découvrent une réfutation d'Hérodote dans le passage où Thucydide définit l'intelligence politique de Thémistocle, et ils croient pouvoir tirer de la lettre à Artaxerxès, citée par Thucydide, un argument contre la réalité d'une seconde ambassade secrète envoyée par le général athénien à Xerxès après la bataille de Salamine. Ces deux opinions sont-elles fondées?

Dans son jugement sur Thémistocle, Thucydide résume ainsi les qualités éminentes de ce puissant esprit : « Par la seule force de son intelligence, et sans que l'étude ou l'expérience l'eût instruit, il était du premier coup le meilleur juge des affaires présentes, et il savait mieux que personne prévoir du plus loin les événements futurs ¹ ». Les mots οὔτε προμαθὼν ἐς αὐτὴν οὐδὲν οὐδ' ἐπιμαθὼν mettent bien en lumière la spontanéité de ce génie, qui ne devait rien ni à l'étude préalable ni à cette autre sorte d'étude qui résulte d'une expérience acquise. Au lieu de cette pensée générale, une critique trop subtile voit dans cette phrase une allusion à de prétendus conseils donnés à Thémistocle dans une circonstance solennelle, et en conclut que Thucydide condamne ici le récit d'Hérodote sur l'intervention de Mnésiphile auprès de son élève, la veille de Salamine ². C'est donner, ce semble, au jugement de Thucydide une portée beaucoup trop restreinte, et c'est en fausser le sens que de traduire avec M. Wecklein : « Jamais il n'était arrivé que personne dit à Thémistocle avant l'action ce qu'il devait faire ou après l'action ce qu'il aurait dû faire ³ ».

De même, il faut, suivant nous, maintenir le sens donné par les meilleurs éditeurs de Thucydide au passage où Thémistocle explique dans sa lettre au Grand Roi le service qu'il a rendu jadis à Xerxès : « Tu me dois de la reconnaissance pour un service passé (il rappelait ici comment il avait fait parvenir de Salamine à Xerxès la nouvelle de la retraite de la flotte grecque, et comment il avait alors, ce qui était d'ailleurs un mensonge, empêché la rupture des ponts); aujourd'hui encore, c'est avec le pouvoir de te servir que je viens à toi ⁴ ». Ainsi interprété, ce passage concorde avec le témoignage d'Hérodote, au

1. THUCYDIDE, I, 138, § 3.

2. HÉRODOTE, VIII, 58.

3. WECKLEIN (N.), *Ueber die Tradition der Perserkriege*, extrait des *Sitzungsberichte der philol.-philos. u. hist. Klasse der kön. bayr. Akademie der Wissenschaften zu München*, 1876, p. 63, n. 14.

4. THUCYDIDE, I, 137, § 4.

sujet du second message de Sicinnos ¹; si Thucydide ajoute que Thémistocle se vantait à tort d'avoir empêché la rupture des ponts, c'est que, comme on le voit aussi dans Hérodote, le chef athénien n'avait consenti à abandonner son projet primitif que devant l'opposition des alliés. M. Wecklein ne comprend pas ainsi la phrase de Thucydide. Pour lui, Thémistocle rappelle sa conduite à l'égard de Xerxès dans deux circonstances distinctes : d'abord, avant la bataille, quand il avertit Xerxès de la fuite que méditaient les Grecs, et ensuite, après la victoire, quand il retint les Athéniens prêts à naviguer vers l'Hellespont. Mais cette interprétation soulève plusieurs difficultés : le mot ἀναχώρησις convient beaucoup mieux au mouvement de retraite d'une flotte victorieuse qu'à la fuite désordonnée (δρησμός, comme dit Eschyle ²) d'une armée prise de panique; et puis, comment Thémistocle aurait-il pu présenter comme un service rendu au Roi un avis, vrai en lui-même, mais dont la conséquence prévue était la défaite des Perses ³? Enfin le fait cité dans la seconde partie de la phrase (τὴν τῶν γεφυρῶν..... οὐ διάλυσιν) est inséparable, selon nous, de l'avertissement donné au Roi : τὴν τῶν γεφυρῶν..... τότε δι' αὐτὸν οὐ κατάλυσιν. A quoi pourrait se rapporter l'adverbe de temps τότε sinon à l'époque où Thémistocle avait fait dire à Xerxès de se retirer? C'est bien alors que le général athénien justifia le conseil qu'il donnait au Roi, en lui faisant savoir que les ponts ne seraient pas rompus. Il s'agit donc dans Thucydide, non de deux services, mais d'un seul (εὐεργεσίᾳ ὀφείλεται), et ce service, c'est précisément le message secret dont parle Hérodote.

Ainsi se trouvent réduites, ce semble, à peu de chose les différences qu'on avait cru observer entre Thucydide et Hérodote dans l'histoire des guerres médiques. Il convient en revanche de signaler entre les deux auteurs des rapprochements qui ne sont pas sans valeur.

Dans le résumé rapide que Thucydide fait des guerres médiques, il rappelle en quelques mots la bataille de Marathon, et il ajoute que, lors de l'invasion de Xerxès, les Lacédémoniens prirent le commandement des alliés, tandis que les Athéniens, après avoir décidé de quitter leur ville, devinrent hommes de mer ⁴. Ce rôle des Athéniens, en apparence un peu secondaire, est-il conforme à celui que

1. HÉRODOTE, VIII, 410.

2. ESCHYLE, *Perses*, v. 360.

3. Cette remarque est de MAX DUNCKER, *Ueber den angeblichen Verrath des Themistokles*, dans les *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie*, 1882, p. 381-384.

4. THUCYDIDE, I, 48, § 2.

leur prête Hérodote, quand il attribue à l'initiative d'Athènes le salut de la Grèce ¹? N'oublions pas que Thucydide a en vue, dans toute cette partie de son introduction, les progrès de l'histoire grecque; or le développement de la puissance maritime d'Athènes avait été le résultat le plus caractéristique de la guerre médique, au point de vue des relations d'État à État : en s'exprimant ainsi, sous une forme très brève, l'historien a bien rendu compte à la fois du rôle des Athéniens et des conséquences de leur conduite.

Nous avons déjà vu ² que pour Thucydide comme pour Hérodote la guerre médique s'était terminée après deux batailles sur mer (Artémisium et Salamine) et deux sur terre (Thermopyles et Platées). Mycale même lui paraît sans doute se rattacher à l'histoire de l'empire maritime d'Athènes. C'est là une nuance sans importance, tandis qu'il est juste de reconnaître l'accord des deux historiens sur ce point, aujourd'hui contesté, que la guerre médique était finie après la défaite de Mardonius.

Dans le débat qui s'ouvre à Athènes entre Corcyre et Corinthe avant les premières hostilités de la guerre du Péloponnèse, que dit Thucydide du rôle de ces deux villes dans la guerre médique? Corcyre, à mots couverts, regrette son abstention volontaire dans les luttes du passé et sa prétendue sagesse, qui consistait à ne pas se prononcer entre les deux partis ³ : n'est-ce pas là un aveu qui confirme le récit d'Hérodote? Corinthe, elle, se tait sur ces événements, et ne rappelle qu'un service rendu jadis à Athènes avant les guerres médiques ⁴ (service cité par Hérodote ⁵), et un autre rendu à la même ville pendant la guerre de Samos ⁶. Sans doute elle ne pouvait pas parler de son rôle à Salamine et à Platées comme d'un service de même nature; mais pourquoi cependant n'évoque-t-elle pas le souvenir de ce temps? Son silence paraît indiquer du moins qu'elle n'avait pas eu alors auprès d'Athènes l'attitude d'une ville empressée et amie. Si Thucydide avait eu quelque chose à reprendre dans le récit d'Hérodote, n'était-ce pas l'occasion de faire rétablir les faits par les Corinthiens eux-mêmes?

1. HÉRODOTE, VII, 139.

2. Cf. ci-dessus, p. 60.

3. THUCYDIDE, I, 32, § 4.

4. Id., I, 41, § 2.

5. HÉRODOTE, VI, 89.

6. THUCYDIDE, I, 41, § 2.

Les Athéniens, dans une autre occasion, se glorifient de leur conduite en face du barbare, et ils le font d'une manière en tout conforme au témoignage d'Hérodote¹. Quant aux Corinthiens, ils accusent Lacédémone d'avoir laissé venir les Perses jusqu'à l'entrée du Péloponnèse avant de leur opposer une résistance sérieuse, et ils attribuent la victoire, en ce qui regarde Sparte, moins au zèle déployé par elle qu'aux fautes du barbare². C'est exactement ce que pense Hérodote, qu'on accuse parfois de se laisser aveugler par sa partialité pour Athènes.

Terminons par un détail qui nous semble confirmer une assertion d'Hérodote, en apparence contestable : les Lacédémoniens, après la bataille de Platées, ne parviennent pas à enlever le camp retranché des Perses; il faut, pour décider l'assaut, l'arrivée des Athéniens, passés maîtres dans l'art des sièges³. Ne serait-on pas tenté de soutenir qu'Hérodote attribue ici aux Athéniens de l'année 479 un mérite qu'ils acquièrent seulement plus tard, lors du siège de Samos en particulier? Ce serait une erreur; car, longtemps avant l'affaire de Samos, au témoignage de Thucydide, Sparte invoquait contre les hilotes enfermés dans Messène le secours des Athéniens, à cause de leur antique réputation dans la tactique des sièges⁴.

En résumé, Thucydide, préoccupé de la grandeur de son sujet, et convaincu de la rigueur de sa méthode, n'a pas craint de jeter quelque discrédit sur tous ses devanciers, y compris celui qui, à nos yeux, les dépasse de toute sa hauteur. Sans doute on aimerait à trouver chez le plus profond des historiens une plus juste appréciation d'un génie comme Hérodote. Mais, en s'exprimant comme il a fait, Thucydide n'obéissait pas seulement à un sentiment naturel de répulsion pour le genre des conteurs ioniens; il se conformait à une sorte de tradition littéraire, qui remontait aux premiers logographes, et qui se perpétua chez les historiens durant toute l'antiquité grecque : déjà Hécatee commençait un de ses ouvrages par une critique assez vive des écrivains grecs⁵; Hérodote suivit cet exemple, et ne ménagea pas les Ioniens. Comment s'étonner qu'il ait été à son tour l'objet d'un traite-

1. THUCYDIDE, I, 73 et 74.

2. Id., I, 69, § 5.

3. HÉRODOTE, IX, 70.

4. THUCYDIDE, I, 102, § 2.

5. HÉCATÉE DE MILET, fr. 332 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 25).

ment semblable? D'autre part, on peut regretter aussi que Thucydide n'ait pas accordé plus de place, dans son résumé de l'histoire grecque, aux glorieuses batailles qui avaient délivré la Grèce de l'invasion médique; mais, ne méconnaissions pas sa pensée véritable : jamais il n'a prétendu que l'histoire des guerres médiques fût mal faite, encore moins, qu'elle ne pût pas être faite, à la distance où l'on était des événements, et lui-même a parlé de ces guerres dans des termes qui confirment en général le témoignage de son devancier.

CHAPITRE II

CTÉSIAS

Si nous ne découvrons pas chez Thucydide toutes les intentions qu'on lui prête à l'égard d'Hérodote, encore faut-il avouer que les plus légères sévérités d'un tel historien prennent à nos yeux une importance considérable : le caractère de l'homme donne du poids à ses moindres paroles.

Tout autre est le cas de Ctésias. Ce médecin de Cnide, devenu historien par occasion, ne jouit pas d'une réputation qui nous dispose à lui accorder d'abord notre confiance. Ses attaques contre Hérodote pourront avoir de la valeur, si elles reposent sur une tradition digne de foi ; mais elles ne devront rien à la personne même de leur auteur.

Faut-il donc attribuer du moins ce genre de mérite à Ctésias ? Faut-il, en dépit des soupçons qui pèsent sur sa véracité, voir une tradition originale dans son récit des guerres médiques ? En un mot, est-ce bien la tradition perse que nous a conservée Ctésias ? Est-il vrai que les fragments, malheureusement fort pauvres, de son œuvre représentent pour nous ce témoignage précieux des vaincus, que l'on souhaite toujours de pouvoir opposer au témoignage des vainqueurs ?

Pour répondre à cette question, il nous faut d'abord revenir brièvement sur la personne de Ctésias, et nous demander ce que valent les attaques anciennes qui lui ont fait auprès de nous cette réputation fâcheuse. Par un rapprochement curieux, en effet, plusieurs auteurs anciens enveloppent dans la même condamnation Ctésias et Hérodote : si nous acceptons ce témoignage pour l'un, pouvons-nous le rejeter pour l'autre ?

Nous ne tomberons pas dans cette contradiction; mais après avoir défini la portée de ces attaques, nous verrons si, pour Ctésias mieux que pour Hérodote, elles ne se justifient point par d'autres textes et par l'étude directe des fragments de son ouvrage.

On s'explique sans peine que Ctésias, écrivant en ionien, peu après Hérodote, une histoire des peuples de l'Asie, Assyriens, Mèdes et Perses, ait été de bonne heure associé par l'opinion aux logographes qui avaient composé des Περσικά, des Μηδικά ou des Ἀσσυριακά, et à Hérodote lui-même, qui avait touché aux mêmes sujets. A regarder les choses de haut, on pouvait, au temps d'Aristote par exemple, grouper les historiens en deux séries : dans l'une se plaçaient les logographes, puis Hérodote et Ctésias; dans l'autre Thucydide et les historiens de son école. Assurément des points de contact rapprochaient Hérodote des conteurs ioniens : comme eux il avait mêlé à son histoire des légendes que Thucydide, traitant le même sujet, aurait écartées de son chemin. A cet égard Ctésias ressemblait à Hérodote, et tous deux s'étaient appliqués à charmer le lecteur par la richesse, la variété des anecdotes, et par l'habileté de la composition ¹. Cette préoccupation commune a fourni l'occasion de les comparer l'un à l'autre, et de les assimiler aux poètes épiques ou tragiques, inspirés par le même désir de plaire. A cette observation générale se ramènent en somme les critiques suivantes. Théopompe déclare « qu'il saura conter les fables dans son histoire mieux qu'Hérodote, Ctésias, Hellanicus et les auteurs qui ont écrit sur l'Inde ² ». Strabon parle de la φιλομυθία qui défigure les livres des anciens historiens sur la Perse, la Médie, l'Assyrie, et, reprenant la pensée de Thucydide, il condamne les écrivains qui cherchent à plaire par des récits merveilleux : « on croirait plutôt, dit-il, Hésiode et Homère que Ctésias, Hérodote, Hellanicus et les autres du même genre ³ ». Enfin c'est la même classification que suit Lucien quand il embrasse dans la même accusation tous les écrivains capables de raconter des mensonges, « Hérodote et Ctésias de Cnide, et avant eux les poètes, à commencer par Homère ⁴ ». Les mêmes hommes expient dans l'île des impies le

1. PHOTIUS dit de Ctésias (p. 43 a, éd. Bekker) : Ἡ δὲ ἡδονὴ τῆς ἱστορίας αὐτοῦ τὸ πλεῖστον ἐν τῇ τῶν διηγημάτων αὐτοῦ γίνεται κατασκευῇ, τὸ παθητικὸν καὶ ἀπροσδόκητον ἐχούσῃ πολὺ καὶ τὸ ἐγγὺς τοῦ μυθώδους αὐτὴν διαποιεῖσθαι.

2. THÉOPOMPE, fr. 29 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 283).

3. STRABON, XI, p. 507-508.

4. LUCIEN, *Le menteur d'inclination*, 2.

crime d'avoir menti dans leurs livres ¹. Si nous n'avions que ces textes pour juger Ctésias, nous ne pourrions pas le condamner plus que nous ne faisons Hérodote, d'après des preuves aussi vagues.

A vrai dire, d'autres charges pèsent sur lui. Son livre sur l'Inde contient, avec beaucoup de détails curieux et de faits exacts, des fables manifestes, qu'il a le tort de ne pas donner pour telles. Hérodote, lui aussi, dans les chapitres qu'il consacre aux Indiens, répète des erreurs; mais il cite ses auteurs ². Ctésias semble avoir voulu assumer seul la responsabilité de ses descriptions, et c'est justement en se déclarant témoin oculaire de certains phénomènes, qu'il se trahit. On ne lui reprocherait pas de décrire des animaux fantastiques, s'il laissait entendre, ou s'il permettait seulement de comprendre, que ces figures symboliques étaient sculptées sur les monuments de la Perse ou de l'Inde. Mais il va jusqu'à dire qu'il a vu de ses yeux à la cour d'Artaxerxès cet animal monstrueux, la *martichora*, qui a la tête d'un homme, le corps d'un lion et la queue d'un scorpion ³. Il ne se contente pas de rapporter la croyance suivant laquelle une épée, plantée en terre, écarte la neige, la grêle et la foudre; il déclare qu'il a vu deux fois ce phénomène à la cour du Grand Roi ⁴. Que penser aussi de sa longue description des Pygmées ⁵? Photius atteste que Ctésias, en exposant toutes ces fables, prétendait dire la plus exacte vérité, et qu'il invoquait à ce propos sa propre expérience ou le témoignage de témoins oculaires ⁶. Quelle confiance accorder aux déclarations analogues dont il accompagne ses récits historiques?

Certains passages des *Περσικά* ne risquent pas moins de compromettre sa véracité. On a lieu de douter, en effet, du rôle que s'attribue Ctésias dans les négociations intervenues entre les Grecs et les barbares, soit après la bataille de Cunaxa, soit en 398, lors de l'alliance conclue par l'Athénien Conon avec la Perse. Après la défaite du jeune Cyrus à Cunaxa, Ctésias raconte qu'il fut envoyé en ambassade auprès des chefs grecs ⁷. Or cette assertion est contredite par Xénophon en

1. LUCIEN, *Histoire véritable*, II, 31.

2. HÉRODOTE, III, 105 : ὡς Πέρσαι φασίν.

3. CTÉSIAS, *Indica*, § 7 du résumé de PHOTIUS (p. 80 des *Fragments* de Ctésias, publiés par C. Müller, à la suite de l'HÉRODOTE de la coll. Didot).

4. Id., *ibid.*, § 4.

5. Id., *ibid.*, § 11.

6. Id., *ibid.*, § 32.

7. PLUTARQUE, *Artaxerxès*, 13.

termes formels : « De la part du Roi et de Tissapherne vinrent alors des hérauts; c'étaient des barbares, et, avec eux, un Grec, Phalinos ¹ ». Quant à la mission de Ctésias auprès de Conon, elle n'est pas contestée; mais quelques auteurs, au témoignage de Plutarque ², rapportaient que les choses ne s'étaient point passées comme le disait Ctésias : au lieu d'être désigné spontanément par le Grand Roi pour cette mission, il aurait lui-même, par un artifice habile, provoqué ce choix en ajoutant de sa main quelques mots à la lettre de Conon.

Est-il nécessaire, après cela, de rappeler que tous les critiques anciens ont signalé dans les livres de Ctésias une tendance à l'effet, une recherche du dramatique, en un mot des préoccupations littéraires qui s'accordent mal avec le respect de la stricte vérité? Les exemples que nous avons cités suffisent à faire connaître le caractère de l'historien qui se posait en adversaire d'Hérodote, et qui, prenant presque en tout le contre-pied de son devancier, l'accusait d'être un menteur (ψεύστης) et un conteur de fables (λογοποιός) ³. Une telle accusation se retourne trop facilement contre son auteur.

Il n'était pas inutile d'établir ces faits, avant d'aborder la question spéciale que nous nous sommes posée : quelle était la valeur du récit que Ctésias faisait des guerres médiques? Et d'abord, dans quelle mesure ce récit reposait-il sur une tradition perse?

On fait dire parfois à Ctésias autre chose que ce qu'il a réellement avancé lui-même à ce sujet ⁴. On suppose que ses informations sur les guerres médiques dérivait des *ξασιδικὰ διηγήματα* que mentionne Diodore ⁵, et qui ne seraient autre chose que des annales royales, des chroniques, où les scribes auraient enregistré, depuis la plus haute antiquité, les affaires de la cour et notamment les services rendus au Grand Roi. Le caractère officiel de ces rapports explique, d'après M. Gilmore, les différences qui séparent Ctésias d'Hérodote et des autres historiens grecs ⁶. Le même éditeur, dans son introduction aux

1. XÉNOPHON, *Anabase*, II, 1, § 17.

2. PLUTARQUE, *Artaxerxès*, 21.

3. CTÉSAS, *Persica*, § 1 du résumé de PHOTIUS.

4. CTÉSAS, *The Fragments of the Persica*, éd. by John Gilmore, London, 1888. — Selon M. C. Müller, les Perses qui avaient rédigé les chroniques royales (*Persas regiorum annalium auctores*) avaient dû beaucoup altérer la vérité, dans l'histoire des guerres médiques, par vanité et par esprit de flatterie (*De vita et scriptis Ctesiae*, p. 3).

5. DIODORE, II, 32.

6. CTÉSAS, éd. Gilmore, p. 158, note au § 58.

livres VII et suivants des Περσικά, cite les textes du livre d'*Esther*, qui nous font connaître l'usage perse de l'inscription des bienfaiteurs (δρυσάγγει) sur une sorte de *livre d'or*¹. Si on rapproche de ces textes les passages où Hérodote mentionne des listes officielles de ce genre², on est tenté d'admettre que Ctésias a eu entre les mains et utilisé pour son ouvrage des documents rédigés par la chancellerie perse.

En réalité, cependant, Ctésias lui-même ne prétend pas (au moins dans le résumé que nous a laissé Photius) qu'il ait dépouillé les βασιλικὰ διφθέροι pour composer l'histoire proprement dite des Perses, depuis l'avènement de Cyrus. Ce qu'il a tiré de ce recueil, ce sont, au témoignage de Diodore, les plus anciens récits qu'il rapporte sur l'Assyrie et la Médie : à propos de Memnon venant au secours des Troyens, il déclare que cet événement était raconté dans les βασιλικὰ ἀναγραφάι³, et, quand il parle plus longuement de ces livres où était conservé le souvenir des actions anciennes (τὰς παλαιὰς πράξεις), c'est au sujet des rois mèdes, dont il se prépare à retracer l'histoire⁴. Quelle idée convient-il donc de se faire de ces βασιλικὰ διφθέροι? Il est impossible de supposer qu'il ait existé en Perse des chroniques remontant jusqu'au temps des souverains assyriens et mèdes. Les rois de Perse n'ont pu connaître sur cette histoire antérieure de l'Asie que des récits fabuleux, des légendes locales, mêlées peut-être de quelques souvenirs historiques. Ce que Ctésias a pu consulter à ce sujet, ce ne sont pas des annales, mais plutôt des espèces de poèmes nationaux, de chants épiques, comme on en trouve à l'origine de presque toutes les nations civilisées. De telles traditions poétiques ont existé en Perse, et s'y sont même maintenues à travers les siècles : témoin ce *Livre des rois* de Firdousi, vaste recueil où s'est accumulée la matière d'une riche épopée iranienne⁵. Voilà la source où a puisé

1. *Esther*, II, 21-23; VI, 1-11; X, 2.

2. HÉRODOTE, VII, 100; VIII, 85, 90.

3. DIODORE, II, 22.

4. Id., *ibid.*, 32.

5. Nous empruntons cette idée à l'auteur d'un livre déjà ancien, mais plein d'intérêt : BLUM (K.-L.), *Herodot und Ctesias, die frühesten Geschichtsforscher des Orients*, Heidelberg, 1836. M. Blum appuie son hypothèse, au sujet des βασιλικὰ διφθέροι, sur des considérations générales, mais aussi sur le texte même de Diodore, qu'il interprète autrement que tous les commentateurs. Dans le passage suivant de DIODORE (II, 32) : Οὗτος οὖν (Ctésias) φησὶν ἐκ τῶν βασιλικῶν διφθερῶν, ἐν αἷς οἱ Πέρσαι τὰς παλαιὰς πράξεις κατὰ τινα νόμον εἶχον συντεταγμένους, πολυπραγμονῆσαι τὰ καθ' ἕκαστα καὶ συνταξάμενον τὴν ἱστορίαν ἐς τοὺς Ἕλληνας ἐξενεγκεῖν, M. Blum comprend le mot νόμος, non pas dans le sens de *loi*, mais dans le sens

l'historien qui a conté comme on sait les légendes de Ninus, de Sémiramis et de Sardanapale; voilà les livres où était enregistrée l'histoire fabuleuse des rois mèdes. Sans nul doute, les fondateurs de la dynastie perse elle-même ont été l'objet de traditions analogues, et on se représente aisément, au temps de Ctésias, de pareils récits encore répandus en Perse sur la personne de Cyrus, de Cambyse et de leurs successeurs. Est-il permis de confondre ces *livres royaux* avec les documents officiels que mentionnent Hérodote et le livre d'*Esther*? Et faut-il penser, par exemple, que les βασιλικὰ διφθέρα, composées d'abord sous la forme d'une ample épopée, allaient peu à peu en se resserrant, en se desséchant pour ainsi dire, jusqu'à ne comporter plus que des listes de noms propres? Le champ est ouvert aux hypothèses; mais il nous a paru bon de remarquer seulement que Ctésias, pour l'histoire des guerres médiques, ne s'autorisait, ce semble, ni de l'une ni de l'autre de ces deux sources. Il se contentait, pour toute la période historique de son sujet, d'affirmer qu'il rapportait une tradition perse¹: ce qu'il n'avait pas vu lui-même, il le racontait, disait-il, d'après les Perses qu'il avait interrogés. Que doit-on penser de cette assertion, en ce qui regarde le récit particulier des guerres médiques?

Si l'on considère dans leur ensemble les dix chapitres du résumé de Photius, on est frappé tout d'abord de voir que la défaite des Perses y est formellement avouée, sans ménagements ni réticences. Datis débarque à Marathon, et il y est battu par Miltiade². A Platées, l'armée perse succombe, et Mardonius prend la fuite³. Xerxès lui-même, à Salamine, perd cinq cents vaisseaux, et abandonne la victoire aux Grecs⁴. Admettons que le résumé succinct de Photius ait supprimé les nuances qui pouvaient atténuer chez Ctésias l'aveu de cette triple défaite: le médecin d'Artaxerxès n'en reconnaissait pas moins l'infériorité des armes perses, et l'échec total de l'entreprise. Est-il possible que telle ait été la version, officielle ou non, des

de *chant, rythme, mélodie*. Ainsi se trouverait bien mis en lumière le caractère poétique de ces vieilles traditions, qui ne pouvaient rien avoir de commun avec des annales officielles, des documents authentiques.

1. CTÉSIAS, *Persica*, § 1 du résumé de PHOTIUS: Φησὶ δὲ αὐτὸν τῶν πλείονων ἃ ἱστορεῖ αὐτόπτην γεγόμενον ἢ παρ' αὐτῶν Περσῶν (ἐνθα τὸ ὕρην μὴ ἐνεχώρει) αὐτήκοον καταστάντα, οὕτω τὴν ἱστορίαν συγγράψαι.

2. CTÉSIAS, *Persica*, § 18.

3. Id., *ibid.*, § 23.

4. Id., *ibid.*, § 26.

Perses? Les Grecs eux-mêmes, malgré l'éclat de leur victoire, n'ont pas eu, ce semble, la naïveté de croire que les Perses racontaient comme eux l'histoire de cette guerre, et le rhéteur Dion Chrysostome nous paraît avoir exprimé une opinion fort ancienne en Grèce, lorsqu'il attribue à un Mède la version suivante des guerres médiques : « Darius envoya Datis et Artapherne contre les villes de Naxos et d'Erétrie; ces villes prises, l'expédition revint en Asie. Cependant, tandis que la flotte perse était mouillée dans un port de l'Eubée, quelques vaisseaux, une vingtaine environ, avaient été jetés sur la côte de l'Attique, et un combat s'y était engagé entre les matelots et les indigènes. Plus tard, Xerxès, ayant fait campagne contre tous les Grecs, vainquit d'abord les Lacédémoniens aux Thermopyles et tua leur roi Léonidas, puis il prit et saccagea la ville des Athéniens, et réduisit en esclavage tous ceux qui n'avaient pas pris la fuite. Ayant alors imposé un tribut aux Grecs, il revint en Asie ¹. » Voilà bien par quelles altérations de la vérité et par quelles réticences le patriotisme des barbares devait chercher à dissimuler l'histoire réelle de ces événements! A vrai dire, Dion Chrysostome nous semble avoir mis dans la bouche d'un Perse, à propos de la journée de Marathon, une opinion qui depuis longtemps avait cours en Grèce; peut-être même a-t-il inventé de toutes pièces cette prétendue conversation avec un barbare; mais du moins avait-il raison de penser que les Perses, loin de faire l'aveu de leurs défaites, avaient retenu seulement de cette grande entreprise le souvenir glorieux des Thermopyles et de la prise d'Athènes.

Le récit de Ctésias contient en outre une grossière erreur chronologique : la bataille de Platées aurait eu lieu, selon lui, avant le combat naval de Salamine ². Cette confusion des campagnes de 480 et de 479 ne peut guère s'expliquer que par la situation géographique de Platées, dans la Grèce centrale, entre les Thermopyles et l'Attique;

1. DION CHRYSOSTOME, XI, p. 366-367 R.

2. On s'est demandé si cette erreur devait être attribuée à Ctésias lui-même ou à son abrégiateur Photius. Nous ne doutons pas, quant à nous, que la faute ne provienne de Ctésias. D'abord, l'usage d'abrégier les auteurs anciens était trop répandu au temps de Photius, pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir par maladresse prêté gratuitement des erreurs historiques à son modèle. Ensuite, la confusion grave que présente le résumé de Photius est signalée par Dion Chrysostome (XI, p. 365 R), et cela dans des termes tels que, suivant toute vraisemblance, c'est au récit de Ctésias que le rhéteur fait allusion. Voir à ce sujet la discussion de M. H. R. Pomtow, *Die Perserexpedition nach Delphi*, dans *Neue Jahrbücher*, t. CXXIX (1884), p. 233.

elle est donc plus naturelle chez un auteur grec, qui disposait de cartes géographiques, que dans une tradition barbare, et ce n'est pas encore à ce trait que nous reconnaitrons la marque d'une origine perse. Ajoutons que Dion Chrysostome, en faisant allusion à cette erreur, dans le même discours que nous avons déjà cité, la mentionne au nombre des contradictions que présente en général l'histoire, même écrite par des contemporains : il ne parle pas des contradictions qui proviennent de traditions propres à des peuples différents.

Enfin, dans le détail des faits, trouvons-nous chez Ctésias, ou du moins chez son abrégiateur, la moindre trace d'une origine vraiment orientale? Y a-t-il rien qui justifie cette singulière assertion de M. C. Müller, que l'historien, pénétré des idées perses, « en était arrivé à oublier les mœurs des Grecs ses compatriotes » ¹? C'est le contraire qui nous semble vrai. A l'exception de quelques détails particuliers qui peuvent provenir de la cour même de Suse (comme ceux qui se rapportent à la maladie de Darius, à la date de sa mort et à la durée de son règne, au mariage de Xerxès, à ses fils et ses filles), la plupart des données de Ctésias ont une couleur grecque. Ne parlons pas même ici de certaines expressions isolées qui trahissent parfois la patrie de l'écrivain et le public auquel il s'adresse ². C'est bien le fond même du récit qui est grec, dans cette description, par exemple, du combat des Thermopyles : « Contre le général des Lacédémoniens, Léonidas, posté aux Thermopyles, Xerxès envoie d'abord Artabane avec 10 000 hommes; l'armée perse est écrasée, tandis que tombent seulement deux ou trois Lacédémoniens. Le roi ordonne ensuite une nouvelle attaque avec 20 000 hommes; ces 20 000 hommes sont de nouveau défaits. Alors, à coups de fouet, on pousse les Perses au combat; mais, sous les coups de fouet même, ils sont encore vaincus. Le lendemain Xerxès commande d'engager la bataille avec 50 000 hommes, et, comme il n'arrive encore à rien, il renonce pour le moment à combattre. Cependant Thorax de Thessalie et deux chefs trachiniens, Calliadès et Timaphernès, étaient dans le camp des Perses, avec une armée. Xerxès, les ayant fait venir avec Démarate et Hégias d'Ephèse, apprit d'eux que les Lacédémoniens ne seraient jamais

1. *De vita et scriptis Ctesiae*, p. 3.

2. Une des causes qui poussent Xerxès à marcher contre la Grèce est le désir de châtier les habitants de Chalcédoine, qui avaient renversé l'autel de Ζεύς Διαθετήριος, élevé jadis par Darius (CTÉSIAS, *Persica*, § 17 et 21).

vaincus s'ils n'étaient cernés. Alors, sous la conduite des deux Trachiniens, l'armée perse, au nombre de 40 000 hommes, passa par un sentier difficile, et prit de dos les Lacédémoniens : enveloppés, ils succombèrent tous en combattant vaillamment ¹. » Chaque phrase, dans ce pâle sommaire de Photius, contient le plus bel éloge des Grecs, et quelques mots plus expressifs encore que les autres (καὶ μαστιγούμενοι ἔτι ἡττώοντο) ne laissent aucun doute sur l'esprit qui animait tout le récit de Ctésias. Or nous avons ici la plus longue des descriptions que Photius nous ait laissées. D'autres morceaux, plus courts, ont le même caractère. On connaît, par exemple, les deux expéditions que Xerxès, au témoignage de Ctésias, avait ordonnées contre Delphes : la première, conduite par Mardonius, avait échoué, et Mardonius y avait trouvé la mort ; la seconde, envoyée directement d'Asie après le retour de Xerxès, avait porté à Apollon les outrages du Grand Roi, et pillé le temple ². Faut-il voir dans ce récit le mélange de deux traditions, l'une grecque, dérivée de celle que rapporte Hérodote, et comportant l'aveu d'un échec, l'autre perse, et consacrant la revanche de Xerxès ? S'il en était ainsi, ce serait déjà la preuve que tout chez Ctésias ne provenait pas d'une source perse ; mais les termes dont se sert Photius, à propos de la seconde expédition, nous paraissent trahir, eux aussi, une origine grecque : le roi charge d'abord le général Mégabyse d'aller piller le temple ; Mégabyse se refuse, et c'est un eunuque qui reçoit la mission de venger sur Apollon la mort de Mardonius ! Pouvait-on marquer plus fortement en Grèce l'acharnement et le mépris de Xerxès à l'égard du dieu de Delphes ?

Si la source de Ctésias n'est pas exclusivement perse, d'où vient la tradition qu'il représente ? Photius atteste que l'auteur des *Persica* contredisait Hérodote presque sur tous les points, lui reprochant son amour des fables et ses mensonges. Ce texte suffit à établir que Ctésias n'avait pas, comme on l'a cru, composé tout son ouvrage à Suse, en dehors de toute communication avec les Grecs et avec la tradition nationale. Comme Thucydide, il avait eu connaissance du livre d'Hérodote, et c'est avec intention qu'il avait donné des mêmes faits une version différente. Reste à savoir à quel moment de sa carrière il avait eu entre les mains l'œuvre de son devancier. Était-ce avant son arrivée à la cour du roi de Perse ? La chose nous paraît peu probable.

1. CTÉSIAS, *Persica*, § 23.

2. Id., *ibid.*, § 25 et 27.

Quoique répandu en Grèce aussitôt après la mort de son auteur, le livre d'Hérodote fut d'abord plus connu en Italie et à Athènes que dans les pays grecs d'Asie, bientôt entraînés de nouveau sous la domination perse. Le médecin de Cnide, avant d'être appelé vers 415 à la cour de Suse, ne devait pas s'être préoccupé beaucoup des écrits de son compatriote d'Halicarnasse, depuis longtemps éloigné de sa ville natale. Dans ses fonctions mêmes de médecin royal, nous doutons fort que Ctésias ait fait œuvre d'historien. Tout autres furent ses dispositions, lorsque plus tard, en 398, il quitta la Perse pour revenir en Grèce. Après avoir été mêlé aux négociations du Grand Roi avec les États grecs, il se trouva rejeté dans le parti de Sparte, quand survint la rupture de cette ville avec Artaxerxès; c'est alors qu'il dut entreprendre de rédiger pour les Grecs les souvenirs qu'il avait recueillis jadis en Orient. Lucien lui reproche, bien à tort, d'avoir écrit pour flatter un prince dont il était un des familiers¹ : plusieurs passages des *Περσικά*, relatifs à Artaxerxès et à Parysatis, ne peuvent avoir été écrits, au contraire, que loin de la cour, hors de l'empire. Plutarque est plus près de la vérité, lorsqu'il signale chez Ctésias un parti pris en faveur de Lacédémone². Cette tendance que Plutarque reconnaissait dans les chapitres sur Cléarque, c'est aussi celle que nous croyons trouver dans l'histoire des guerres médiques.

Nous avons déjà noté, d'après Photius, la peinture énergique que Ctésias faisait de Léonidas et de ses compagnons : il convient d'ajouter ici que l'inspiration grecque, sensible dans tout ce morceau, était avant tout une inspiration lacédémonienne. A en juger par les proportions que donne Photius aux autres épisodes de la guerre, aucune partie n'était plus développée que celle-là : l'exploit des Spartiates figurait au premier plan du tableau. Peut-être n'est-ce pas non plus le hasard, ou la fantaisie du compilateur, qui fait que le chef spartiate seul est nommé dans la bataille de Platées ; toute la part qu'avait prise à la victoire le contingent d'Athènes y est laissée dans l'ombre³. Faut-il attribuer à la même cause l'omission des combats livrés à Artémisium par une flotte où dominait l'élément athénien ? et, à une époque antérieure, n'est-ce pas à dessein que Ctésias négligeait de

1. LUCIEN, *Comment il faut écrire l'histoire*, 39.

2. PLUTARQUE, *Artaxerxès*, 13 : Ἀλλὰ θαυμάσιος ὁ Κτησίας, ὥς ἔοικε, φιλότιμος ὢν καὶ οὐχ ἥττον φιλόλαον.....

3. CTÉSIAS, *Persica*, § 25.

rappeler l'initiative d'Athènes lors de la révolte ionienne, c'est-à-dire cette première entreprise de la Grèce propre pour venir au secours de ses frères d'Asie? Cette omission nous paraît d'autant plus caractéristique (c'est-à-dire attribuable à Ctésias et non à Photius), que nulle part ailleurs, à propos des campagnes de Datis et de Xerxès, il n'est question de l'expédition athénienne en Asie et de l'incendie de Sardes. Loin d'attribuer à un aussi noble motif la haine dont les Perses poursuivaient Athènes, Ctésias racontait que les vainqueurs de Marathon s'étaient rendus coupables d'une violation du droit des gens, en refusant de rendre le corps de Datis¹. Le récit de la bataille de Salamine contient aussi quelques traits qui s'accordent avec la tendance générale que nous signalons ici : la flotte des Grecs compte, suivant Ctésias, 700 vaisseaux, et le contingent particulier des Athéniens 110². Que nous sommes loin des chiffres fournis par Eschyle, Hérodote et Thucydide! Les Athéniens ne forment plus qu'une fraction minime de la flotte, au lieu de la moitié ou des deux tiers! Aussi la victoire appartient-elle réellement à tous les Grecs (νικῶσιν Ἕλληνες), parmi lesquels Ctésias distingue cependant Thémistocle et Aristide, pour leurs sages conseils et leur habileté : c'est à eux que les Grecs durent un secours d'archers crétois, et c'est par leurs manœuvres adroites que Xerxès précipita son départ. Hérodote ne nous apprend-il pas que Sparte avait en effet rendu hommage à la prudence de Thémistocle³? Enfin la prise et l'incendie d'Athènes sont exposés par Ctésias en deux lignes; mais c'est assez pour que l'auteur oppose au récit d'Hérodote une version beaucoup moins athénienne : au lieu de résister jusqu'à la mort, les pauvres prêtres réfugiés dans l'Acropole, derrière leur muraille de bois, s'échappent pendant la nuit, abandonnant la place à la flamme des Perses⁴!

Nous ne prétendons pas nier que quelques détails dans le récit de Ctésias n'offrent par eux-mêmes de l'intérêt, et ne puissent être utilisés par l'historien des guerres médiques. Dans le nombre il conviendrait peut-être de ranger la digue élevée par Xerxès avant la bataille de Salamine, ou bien encore la présence d'archers crétois dans l'armée grecque⁵. Mais nous avons démontré, ce semble, que

1. CTÉSIAS, *Persica*, § 18.

2. *Id.*, *ibid.*, § 26.

3. HÉRODOTE, VIII, 124.

4. CTÉSIAS, *Persica*, § 26.

5. *Id.*, *ibid.*

Ctésias n'avait pas, comme on l'a cru, reproduit une tradition officielle des Perses, ni même une tradition perse; nous avons vu que son récit des guerres médiques n'avait en rien l'apparence d'une relation faite par un peuple vaincu, et nous avons cru pouvoir supposer qu'une bonne partie de ses informations provenait d'une origine spartiate. Si l'on songe d'ailleurs que Ctésias n'offre pas, comme historien, des garanties suffisantes de véracité, on reconnaîtra que ses attaques contre Hérodote doivent être attribuées à de mesquines rivalités de métier, ainsi qu'à des préoccupations politiques peu propres à guider l'historien dans la recherche de la vérité.

CHAPITRE III

LES HISTORIENS DU IV^E SIÈCLE ET DE LA PÉRIODE ALEXANDRINE

L'historien Josèphe écrivait, à la fin du premier siècle de notre ère, cette phrase souvent citée : « Les écrivains grecs se contredisent les uns les autres dans leurs ouvrages, et ne craignent pas de rapporter sur les mêmes faits les versions les plus opposées. Je perdrais mon temps à rappeler toutes les contradictions d'Hellanicus et d'Acusilaos dans le domaine des généalogies, et toutes les erreurs qu'Acusilaos relève chez Hésiode; chacun sait mieux que moi comment Ephore convainc de fausseté la plupart des allégations d'Hellanicus, et comment Timée en fait autant pour Ephore; à son tour, Timée est attaqué par ses successeurs, Hérodote par tout le monde sans exception¹. » En s'exprimant ainsi, Josèphe avait encore entre les mains l'immense production littéraire et historique des quatre derniers siècles, aujourd'hui presque entièrement perdue, et le fait qu'il signale au sujet d'Hérodote ne saurait être contesté : tous les écrivains grecs depuis le IV^e siècle, historiens, philosophes, érudits, avaient à l'envi attaqué celui qui déjà portait le titre de *Père de l'histoire*².

La perte de ces écrits, où dominait la polémique, n'est pas de celles que nous devons le plus regretter dans l'histoire de la littérature grecque. Car, dans le temps même où écrivait Josèphe, paraissait un traité, que nous possédons, et qui, tout entier dirigé contre Hérodote (notamment contre Hérodote historien des guerres médiques), contient, ce semble, le résumé de la plupart des discussions antérieures.

1. JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3.

2. C'est le titre que lui donne déjà CICÉRON, *De legibus*, I, 1, § 5.

C'est le livre de Plutarque sur la *Malignité d'Hérodote*. Cet ouvrage, fort curieux pour la connaissance de la critique historique chez les anciens, méritera de nous arrêter un peu : il nous donnera une idée de ces reproches unanimes qui, suivant Josèphe, accablaient Hérodote de toutes parts.

Mais, avant d'aborder l'étude de ce petit écrit, demandons-nous si les attaques dont Hérodote avait été jusque-là l'objet ne s'expliquent point en général par des circonstances faciles à déterminer, par certaines habitudes propres aux historiens de ce temps, et surtout par d'importantes transformations dans la pensée grecque.

Le même passage de Josèphe nous fournit à cet égard une indication précieuse : c'est que Thucydide lui-même, malgré son grand amour de la vérité, n'était pas à l'abri du reproche que les historiens se prodiguaient les uns aux autres (ὡς ψευδόμενος ὑπὸ τινων κατηγορεῖται)¹. Faut-il s'étonner dès lors qu'un esprit chicaneur comme Timée (qu'on surnomma Ἐπιτίμιος) ait bataillé dans ses écrits avec les historiens antérieurs de la Sicile? Les mêmes procédés de discussion se retrouvaient, au témoignage de Josèphe, chez les Atthidographes, ainsi que chez les auteurs d'écrits historiques sur Argos². Assurément Josèphe insiste avec complaisance sur l'incertitude de ces traditions grecques, pour les opposer aux écrits des Juifs; mais le fait qu'il atteste nous est connu autrement que par ce témoignage : nous l'avons déjà signalé à propos des critiques que Thucydide adressait à ses devanciers. Si un grand esprit comme Thucydide a pu céder en quelque mesure à ce sentiment naturel de fierté que les historiens grecs ne craignaient pas d'afficher, pour ainsi dire, dès le début de leurs ouvrages, combien cette mode dut-elle se répandre davantage après lui! Ctésias y céda d'autant plus aisément qu'il pouvait sur quelques points opposer son expérience personnelle au témoignage d'Hérodote, et, à sa suite, tous ceux qui, s'attachant à une branche quelconque de la science, trouvèrent à reprendre quelques détails dans le riche trésor de connaissances amassé par Hérodote, ne se firent pas faute de proclamer à l'occasion la supériorité de leurs informations.

Hâtons-nous de dire que cette critique dut être souvent légitime. Parmi les nombreux écrivains qui attaquèrent Hérodote, beaucoup le firent sans aucun esprit de dénigrement, pour rectifier des fautes

1. JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3.

2. *Id.*, *ibid.*

plutôt que pour accuser l'auteur. Tel paraît avoir été entre autres Manéthon ¹, qui avait pourtant composé un ou plusieurs livres contre Hérodote ²; mais ce prêtre égyptien ne prétendait pas que l'historien grec de l'Égypte eût menti à dessein; il attribuait ses erreurs à l'ignorance ³. C'est la même pensée qu'a Diodore quand il passe en revue les données des historiens grecs sur l'Égypte : rendant hommage à la curiosité d'Hérodote et à la variété de ses connaissances historiques, il lui reproche seulement d'avoir suivi et accepté des opinions contradictoires ⁴. Dans un autre ordre de connaissances, il est permis de croire qu'Aristote, qui citait d'ailleurs Hérodote au premier rang des historiens, ne cherchait pas à le décrier quand il relevait chez lui des notions fausses d'histoire naturelle ⁵, et Strabon se contente souvent, dans ses critiques à l'adresse d'Hérodote, de reproduire des observations d'Ératosthène ⁶.

Cependant ces savants mêmes, à commencer par Aristote, emploient parfois des termes qui dépassent les bornes d'une simple critique de détail, et qui révèlent de leur part un dissentiment plus profond avec notre auteur. Hérodote est pour Aristote un μυθολόγος ⁷. Diodore estime que les auteurs d'Αἰγυπτιακά, y compris Hérodote, ont préféré l'étrange au vrai, et qu'ils ont arrangé des fables pour le plus grand plaisir de leurs lecteurs ⁸. Strabon surtout est sévère dans ce sens : il accuse Hérodote et ses semblables d'une naïveté excessive (ἀπλότης) et d'un goût fâcheux pour les fables (φιλομυθία) ⁹; il leur attribue la préoccupation constante de rendre leurs ouvrages agréables par un mélange de merveilleux, et de raconter des fables, non par ignorance, mais pour frapper l'imagination par des prodiges ¹⁰; enfin d'un mot il traite de bavardage les données d'Hellanicus et d'Hérodote sur les Scythes ¹¹.

1. D'après JOSEPHE, *Contre Apion*, I, 14.

2. *Etymologicum Magnum*, au mot λεοντοκόμος. — Cf. EUSTATHE, *Commentaire sur l'Iliade*, liv. XI, v. 480.

3. JOSEPHE, *Contre Apion*, I, 14 : Πολλὰ τὸν Ἡρόδοτον ἐλέγχει τῶν Αἰγυπτιακῶν ἐπ' ἀγνοίας ἐψευσμένον.

4. DIODORE, I, 37, § 3-4.

5. Cf. ci-dessus, p. 3 et 5.

6. STRABON, I, p. 61; II, p. 98 et 100.

7. ARISTOTE, *Histoire des animaux*, III, 5.

8. DIODORE, I, 69, § 7.

9. STRABON, XI, p. 507, 508.

10. Id., I, p. 43.

11. Id., XII, p. 550.

Il ne nous appartient pas ici d'examiner si ces reproches, d'un caractère général, sont toujours justifiés dans le détail par les faits particuliers qui en ont été l'occasion; mais ils nous font toucher du doigt le point qui sépare d'Hérodote les philosophes et les érudits du iv^e siècle et de la période alexandrine. Ce qui choque ces écrivains, c'est, dans le domaine historique, l'introduction de la fable, du merveilleux, et, nous pouvons ajouter, l'intervention fréquente de la divinité. En d'autres termes, toute cette critique dérive de Thucydide, qui le premier exclut de l'histoire les causes surnaturelles. Après lui, les deux historiens les plus renommés, Éphore et Polybe, marquèrent plus fortement encore cette tendance. L'un entreprit de raconter l'histoire primitive de la Grèce sans tenir compte des mythes (c'est de quoi Strabon le félicite)¹, et s'appliqua, dans l'exposé des événements historiques, à substituer partout des explications rationalistes à la prétendue action de la divinité. L'autre traita l'histoire dans un esprit rigoureusement pratique, renchérissant encore sur Thucydide, et considérant la religion romaine, par exemple, comme un habile système inventé par les politiques pour conduire le peuple². Dans des genres et avec des mérites fort différents, Éphore et Polybe représentent la notion de l'histoire la plus opposée à celle d'Hérodote. L'historien des guerres médiques n'a pas, lui non plus, le goût des légendes héroïques et mythiques; il ne remonte pas dans le passé de la Grèce jusqu'aux temps reculés que les logographes s'efforçaient de rattacher au présent par des généalogies fictives; il s'attache à des faits dont la connaissance lui paraît possible, attestés qu'ils sont par une tradition ininterrompue; mais, dans ce domaine de l'histoire où se développe l'activité politique et militaire des Grecs, il voit la main d'une puissance divine, qui dirige tout; et cet esprit religieux, par une conséquence naturelle, admet aussi la manifestation directe de la volonté des dieux par des signes visibles et par des oracles. Ainsi pénétré de respect pour tout ce qui peut ressembler à l'apparition d'un signe divin, il note les prodiges, même les plus étranges, que colporte la rumeur publique, et, sans y croire toujours assurément, mais aussi sans rejeter en bloc toutes les traditions de ce genre, il satisfait à la fois son goût d'historien et sa scrupuleuse piété. Voilà

1. STRABON, IX, p. 646 (fr. 70 d'ÉPHORE, dans les *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 255).

2. POLYBE, VI, 56, § 6 et suiv.

en quoi consiste la φιλομυθία d'Hérodote, et ce fut, de la part de Strabon et des écrivains ou philosophes antérieurs, une erreur de croire que le merveilleux chez lui était un artifice de composition, un moyen de reposer son lecteur, de varier sa matière. Rien ne nous semble plus faux que cette pensée de Strabon, suivant laquelle Hérodote et ses semblables ont voulu rivaliser avec les purs mythographes (τοὺς φανερώς μυθογράφους) en introduisant sous une forme historique (ἐν ἱστορίᾳ στήματι) les fables les plus fantaisistes ¹. Ni Strabon ni Polybe n'ont bien compris la nature de ce sentiment naïf d'Hérodote, de cette ἀπλότης, qu'ils ont confondue avec les artifices littéraires d'un écrivain raffiné.

Ce désaccord fondamental entre Hérodote et quelques-uns de ses critiques, sur les principes de la science historique, a-t-il entraîné des divergences profondes dans la manière de traiter les guerres médiques? Josèphe nous dit que les meilleurs historiens n'étaient pas d'accord sur cette partie de l'histoire grecque ². Pouvons-nous entrevoir quelques-unes de ces divergences?

Le récit que faisait Éphore de ces événements nous est moins connu par quelques fragments de cet auteur que par le résumé qu'en a donné Diodore de Sicile. Mais ce qui ressort le plus clairement de la lecture du XI^e livre de cet historien, c'est l'imitation d'Hérodote ³: non seulement la plupart des faits traditionnels se retrouvent chez Diodore, mais les réflexions mêmes d'Hérodote y sont parfois transcrites avec de très légères modifications. Un exemple curieux de cette imitation nous est fourni par le chap. 43 du livre XI de Diodore. Hérodote, après avoir raconté le double naufrage qui avait décimé la flotte perse avant les batailles d'Artémisium et de Salamine, affirme ainsi sa foi dans la conduite de la Providence: « Tout cela se faisait par la volonté du dieu, pour que les forces perses devinssent égales aux forces grecques, au lieu de leur être bien supérieures ⁴ ». Diodore, ou plutôt Éphore, rencontre cette pensée, et il croit bon de la reproduire, mais avec l'expression d'un doute qui révèle aussitôt la tournure de son esprit: « On eût dit que la divinité favorisait le parti des Grecs (ὥστε δοχεῖν.....), en diminuant le nombre des navires bar-

1. STRABON, XI, p. 507, 508.

2. JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3.

3. Cf. AD. BAUER, *Die Benutzung Herodots durch Ephoros bei Diodor*, dans *Neue Jahrbücher*, Supplementband X, 1879, p. 281 et suiv.

4. HÉRODOTE, VIII, 43.

bares, pour que les Grecs pussent se mesurer avec des forces égales ¹ ». Des arrangements de ce genre trahissent une imitation directe d'Hérodote autant que pourrait le faire une transcription mot à mot.

Ailleurs Éphore, dont le patriotisme athénien, bien formé à l'école des orateurs, est plus susceptible que celui d'Hérodote, sent le besoin d'expliquer certains faits : Athènes, à Salamine, n'a pas reçu le prix de la valeur; ce fut Égine; Hérodote rapporte la chose sans commentaire, comme elle se passa ²; mais Éphore fait remarquer que ce fut le résultat de la jalousie de Sparte, qui présentait déjà la domination maritime d'Athènes ³. On n'oserait affirmer que cette pensée ne fût pas déjà dans l'esprit d'Hérodote, et qu'elle ne répondit pas effectivement à la vérité. Mais Éphore insiste avec force sur ce qu'Hérodote laisse à peine entendre ou deviner.

Souvent Éphore modifie chez son modèle l'ordonnance du récit, et cela d'une manière assez ingénieuse : tandis qu'Hérodote raconte le naufrage de la flotte perse au cap Sépias, puis la bataille des Thermopyles, et ensuite seulement les combats d'Artémisium, Éphore, plus logique, rattache le naufrage à l'histoire de la flotte, et n'en sépare pas le récit d'Artémisium ⁴. Ce besoin de clarté, propre à l'orateur, fait aussi qu'il abrège les longs préliminaires de la bataille de Platées; mais le goût des morceaux à effet l'entraîne à célébrer sur le ton du lyrisme les glorieux vaincus des Thermopyles ⁵, voire même (ce qui est plus grave) à imaginer de toutes pièces des circonstances nouvelles dans le récit de ce combat : une attaque nocturne des Grecs, avant la catastrophe finale, va menacer Xerxès jusque dans sa tente ⁶!

Toutefois, si l'on reconnaît l'influence d'Hérodote même sous ces transformations de la tradition, il y a aussi chez Éphore quelques faits, en petit nombre, entièrement nouveaux, ou qui du moins ne peuvent pas provenir de la même source : l'alliance de Xerxès avec les Carthaginois ⁷, pour attaquer la Grèce de deux côtés à la fois, a pu

1. DIODORE, XI, 13.

2. HÉRODOTE, VIII, 93.

3. DIODORE, XI, 27, § 2.

4. Id., *ibid.*, 12.

5. Id., *ibid.*, 11.

6. Id., *ibid.*, 9, 10.

7. Id., *ibid.*, 1.

être imaginée de bonne heure, lorsqu'on connut en Grèce la victoire de Gélon à Himère; mais Hérodote, s'il a connu cette tradition, ne l'a pas adoptée. Nous reviendrons plus loin sur ces faits, ainsi que sur trois autres, qui montrent Éphore en désaccord avec Hérodote : la prétendue résolution qu'a Léonidas de se vouer d'avance à la mort ¹; la disposition prise par Xerxès avant la bataille de Salamine, pour fermer avec 200 vaisseaux le bras de mer qui sépare Salamine de Mégare ²; enfin le serment des Grecs avant la bataille de Platées ³. Mais aucune de ces données n'est manifestement préférable à celles d'Hérodote; on peut hésiter entre les témoignages des deux auteurs, on ne peut pas dire qu'Éphore ait convaincu d'erreur son devancier.

Un texte isolé de Théopompe fournit au contraire des armes aux adversaires du récit d'Hérodote. Au XXV^e livre de ses *Φιλippικά*, Théopompe, qui se complaisait, nous dit-on, dans de longues digressions, formulait ainsi, d'après le grammairien Théon, ses critiques sur la tradition athénienne des guerres médiques : « Tout le monde n'est pas d'accord avec Athènes pour célébrer la victoire de Marathon et tout ce que la république athénienne se plaît à raconter pour éblouir le reste de la Grèce ⁴ ». Si la valeur de ce texte est incontestable, encore faut-il bien en limiter la portée : Théopompe ne nous apprend rien de nouveau quand il dit que les Athéniens célèbrent Marathon avec une excessive fécondité d'imagination, qu'ils ne se lassent pas d'en fatiguer les oreilles de tous, et que tout le monde ne partage pas leur enthousiasme. Mais est-ce que cette critique porte sur Hérodote? Est-ce que déjà avant Hérodote, et surtout après, les monuments, la poésie, l'éloquence n'ont pas exalté outre mesure l'exploit propre des Athéniens? La question est de savoir si Hérodote a été au delà de la vérité; mais il n'est pas douteux qu'il ne soit resté bien en deçà de ce que racontait certaine tradition. La critique de Théopompe nous paraît d'autant moins atteindre notre auteur, que le grammairien Théon, dans le même passage, affirme que Théopompe considérait comme apocryphes le prétendu serment de Platées et les prétendues conventions de la Perse et de la Grèce après la mort de Cimon. Or ni l'un ni l'autre de ces faits n'est dans Hérodote; tous

1. DIODORE, XI, 4.

2. Id., *ibid.*, 17.

3. Id., *ibid.*, 29.

4. THÉOPOMPE, fr. 167 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 306).

deux se trouvent dans Éphore. C'est donc une tradition étrangère à Hérodote que blâme Théopompe, et il n'y a là rien qui infirme le témoignage de notre historien.

La critique directe d'Hérodote alla-t-elle ainsi en s'affaiblissant de plus en plus, à mesure que de nouveaux historiens donnaient prise à de nouvelles attaques? C'est probable, bien que les textes nous manquent pour suivre le développement de cette polémique. Tout ce que nous savons, c'est que nous nous trouvons avec Plutarque en présence d'une critique qui poursuit la personne même d'Hérodote avec une animosité et un acharnement extraordinaires. Mais cette fois, ce n'est plus au nom des rigoureux principes de Polybe ou de Thucydide que parle l'adversaire d'Hérodote; ce n'est pas la naïveté, la *φιλομυθία* du conteur ionien qui est en jeu, c'est au contraire ce que Plutarque appelle sa *malignité*, c'est-à-dire sa tendance à tout dénigrer, même au prix de véritables mensonges.

CHAPITRE IV

LE TRAITÉ DE PLUTARQUE SUR LA « MALIGNITÉ D'HÉRODOTE »

Plusieurs savants considèrent encore comme pendante la question de savoir si ce traité est réellement l'œuvre de Plutarque; parmi eux se rencontrent quelques-uns de ceux qui ont fait des guerres médiques une étude particulière, et qui ont emprunté à cet écrit plusieurs de leurs arguments les plus forts ¹. Il semble donc que l'on puisse sans inconvénient négliger ce problème, si l'on vise moins à apprécier le mérite littéraire ou moral de Plutarque qu'à déterminer la valeur des accusations portées contre Hérodote. Peu importe, dira-t-on, de savoir si Plutarque lui-même a attaqué Hérodote, ou bien si ces attaques proviennent d'un rhéteur béotien, inspiré par le désir de défendre devant ses compatriotes la renommée de leurs ancêtres ². Peu importe même que cet écrit soit, comme on l'a supposé aussi, un simple exercice d'école ³. De toutes manières, il contient des raisonnements et des faits qui ont par eux-mêmes une certaine valeur, et qu'il faut examiner avec attention, quelle qu'en soit l'origine.

Cette réserve nous paraît aujourd'hui excessive : les partisans de l'authenticité ont mis en avant des preuves qui l'emportent décidément, selon nous, sur celles de leurs adversaires. Après plusieurs études techniques sur la langue de cet écrit, et sur la conformité de cette langue

1. Telle est l'opinion de MM. Nitzsch et Wecklein, dont nous étudierons dans la suite les deux importants mémoires.

2. Cette opinion est celle de l'éditeur d'Hérodote Bähr, t. IV, 2^e éd., p. 481.

3. Cf. Bähr, *ibid.*

avec celle des traités de Plutarque ¹, nous avons eu, dans un travail de M. L. Holzapfel ², une démonstration plus probante encore : comment Plutarque a-t-il pu être amené à composer un pareil ouvrage? que valent toutes les objections faites à l'authenticité du livre? enfin, n'y a-t-il pas des raisons décisives pour reconnaître dans ce critique sévère d'Hérodote le même historien qui a raconté les guerres médiques dans ses biographies de Thémistocle et d'Aristide? Répondant à ces trois questions, M. L. Holzapfel a donné, ce semble, toute la force de l'évidence à sa conclusion, qui est la suivante : le traité sur la *Malignité d'Hérodote* ne peut avoir été composé que par Plutarque.

Mais, en nous rangeant à cette opinion, nous voudrions nous dégager d'un préjugé qui semble avoir dominé jusqu'ici les partisans de l'une et de l'autre théorie : les premiers doutes exprimés par Creuzer, à la fin du siècle dernier, sur l'authenticité de l'ouvrage en question s'appuyaient sur la faiblesse des critiques adressées à Hérodote; c'est au même point de vue que se plaçait Bähr, lorsqu'il se refusait à attribuer à Plutarque un écrit qu'il qualifiait de futile et de plat ³. Ainsi les mêmes hommes qui défendaient le plus vivement l'autorité d'Hérodote répugnaient à voir dans Plutarque le censeur passionné et injuste de cet historien. Par un respect analogue pour l'auteur des *Œuvres morales* et des *Vies parallèles*, les savants qui attribuaient à Plutarque l'écrit sur la *Malignité d'Hérodote* étaient portés à apprécier favorablement sa critique, à y découvrir des finesses qui n'y paraissaient pas d'abord, et du même coup à diminuer l'autorité de l'historien qui était l'objet de ces violentes attaques. Assurément, M. L. Holzapfel n'est pas tombé dans cet excès, et nous souscrivons même à quelques-uns des éloges qu'il adresse à l'auteur de l'écrit; mais, par un effet naturel de la thèse qu'il avait adoptée, il n'a pas assez montré, suivant nous, les faiblesses, disons mieux, les absurdités de certains arguments; il n'a pas insisté suffisamment sur l'esprit général de cette critique étroite et fautive, sur l'erreur fondamentale qui en est le point de départ. Mais surtout, en poursuivant dans le détail la comparaison des témoi-

1. Sur l'emploi des particules τε καί dans Plutarque, cf. Fuhr, *Excursus zu den attischen Rednern*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXXIII (1878), p. 586 et suiv. — Stegmann, *Ueber die Negation bei Plutarch*, Gestemünde, 1882, p. 33.

2. *Philologus*, t. XLII (1884), p. 23 et suiv.

3. Bähr, *op. cit.*, t. IV, p. 480.

gnages historiques de Plutarque (*Vies* de Thémistocle et d'Aristide) avec ceux que fournit le traité sur la *Malignité d'Hérodote*, M. Holzapfel a pu faire naître dans l'esprit de quelques lecteurs une illusion contre laquelle il convient d'être en garde : les coïncidences frappantes qu'il signale entre tel passage des *Vies* et tel autre du traité prouvent sans doute que l'auteur des deux ouvrages est le même; mais à cela se borne le résultat obtenu; les données de l'un ne confirment nullement celles de l'autre, puisque les unes et les autres viennent de la même source. Gardons-nous de donner raison à Plutarque dans ses démêlés avec Hérodote parce que l'auteur de la *Vie* d'Aristide ou de la *Vie* de Thémistocle exprime une opinion analogue. Il n'y a là aucune preuve nouvelle. Au contraire, nous trouverons peut-être, dans l'étude du traité contre Hérodote, des raisons de douter des traditions suivies par le même auteur dans ses autres ouvrages. Car nulle part avec autant de franchise que dans cet écrit, il n'a laissé voir le principe de sa méthode, et trahi le faible de sa critique.

Pour n'être pas injuste nous-même envers Plutarque, nous devons reconnaître que, de son propre aveu, il n'a pas prétendu épuiser dans son livre tous les arguments qu'on peut faire valoir, selon lui, contre Hérodote. Si sa critique est étroite, en comparaison de celle que les modernes appliquent au même auteur, c'est qu'elle s'enferme à dessein dans un domaine restreint. « Il faudrait beaucoup de livres, dit-il, pour passer en revue tous les mensonges et toutes les inventions de cet historien ¹. » Aussi se propose-t-il avant tout de venger « les ancêtres en même temps que la vérité », c'est-à-dire de relever les accusations formulées par Hérodote contre des villes grecques, Thèbes, Corinthe et autres, à l'occasion des guerres médiques. Il laisse donc de côté plusieurs des questions qui intéressent le plus la véracité d'Hérodote : il exclut, par exemple, tout ce qui touche l'armée perse, sa formation, sa marche à travers l'Asie et l'Europe, son effectif surtout, c'est-à-dire ces chiffres formidables qui ont paru excessifs à tous les historiens; et, dans l'histoire même des Grecs, il n'examine ni les faits militaires ni les relations politiques des cités entre elles. Ne lui reprochons pas, puisqu'il l'a voulu ainsi, d'avoir laissé tant de besogne aux historiens modernes; mais demandons-nous si, dans l'appréciation de la conduite particulière des cités grecques en face de l'invasion

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 1, § 3.

médique, il a été un juge impartial; et pour se faire ainsi l'adversaire d'Hérodote, voyons sur quoi se fonde sa critique.

Le seul principe qu'il suive, sans d'ailleurs l'exprimer formellement, est celui-ci : « Tout est beau dans l'histoire de la lutte victorieuse des Grecs contre les Perses; les ancêtres n'ont laissé que de grands exemples; ce qui tend à faire tache dans le tableau lumineux de cette brillante époque est contestable, et doit être effacé ». Que telle ait été la pensée intime de Plutarque, c'est ce qui résulte d'une observation générale sur l'ensemble de son argumentation, et de plusieurs aveux qui lui ont échappé. Toutes ses remarques, sans exception, visent à contester les faits qui ne font pas le plus grand honneur à quelqu'un des personnages illustres de l'ancien temps; aucune n'a pour but de ramener à des proportions plus modestes soit le mérite d'un de ces personnages, soit l'importance et l'éclat d'une des victoires remportées par les Grecs. En d'autres termes, Plutarque exerce une critique parfois fort subtile quand il s'agit de rétablir la vérité au profit de la gloire des ancêtres; mais nulle part il ne songe à appliquer la même méthode à l'examen des faits glorieux; de sorte que l'historien des guerres médiques a raison, suivant lui, toutes les fois qu'il exalte le courage, l'habileté, le désintéressement des chefs et des États grecs; il a tort quand il soupçonne ces villes ou ces hommes de quelque faiblesse ou de quelque égoïsme. L'exemple le plus curieux de cet optimisme invincible nous paraît être le suivant : on sait comment Hérodote, dans son récit de la bataille de Salamine, rapporte une tradition athénienne au sujet des Corinthiens : leur général, Adeimantos, aurait pris la fuite dès le commencement du combat. Hérodote déclare, en termes exprès, que cette tradition, contestée par les Corinthiens, a soulevé la protestation de toutes les autres villes grecques¹. Plutarque cependant voit dans cette manière de répandre un méchant bruit sur le compte d'une ville grecque une intention malveillante d'Hérodote : calomnier d'abord, et se défendre ensuite d'ajouter foi aux calomnies, tel est en effet l'un des signes qui dénotent, selon Plutarque, un esprit malin. Mais le subtil moraliste ne se borne pas à relever ce premier tort de l'historien à l'égard de Corinthe : il y a dans cette affaire une autre ville qui est compromise; c'est Athènes; car une telle calomnie révèle de sa part des sentiments perfides. Faut-il donc

1. HÉRODOTE, VIII, 94.

accuser les Athéniens d'une faute aussi grave? Non; c'est Hérodote encore qui est coupable, et qui, du même coup, a trouvé bon, pour satisfaire sa *κακότητις*, d'atteindre à la fois deux des plus grandes cités de la Grèce ¹. Ainsi Athènes n'a pas calomnié; le général corinthien n'a pas fui : voilà, pour Plutarque, la vérité!

Ce parti pris est assez différent, on le voit, du préjugé qu'on attribue quelquefois à Plutarque en faveur de sa patrie, la Béotie. Sans doute, le patriotisme béotien a pu contribuer à indisposer d'avance le citoyen de Chéronée contre l'historien qui avait maltraité ses compatriotes. Mais cette disposition particulière s'est bientôt fondue chez Plutarque dans un sentiment plus général, celui d'une admiration sans bornes, d'un respect aveugle, pour tous les grands noms du passé. Ce n'est pas au nom d'une ville ou d'un parti que parle Plutarque : à côté de Thèbes et de Corinthe, qu'il nomme expressément au début, et à l'apologie desquelles il consacre plusieurs chapitres, il revendique pour les villes les plus différentes le même droit à la gloire. La réputation de Sparte, par exemple, doit être pure de tout soupçon : c'est une calomnie de supposer, même pour un instant, que, si les vaincus des Thermopyles avaient été abandonnés par la flotte athénienne, ils auraient pu entrer jamais en négociation avec la Perse ²! A une telle ville on ne doit attribuer que les plus nobles intentions : refuse-t-elle de protéger Platées contre Thèbes, et recommande-t-elle aux Platéens de s'adresser à leurs voisins d'Athènes? Elle agit ainsi par désintéressement, et non, comme le prétend Hérodote, pour susciter des difficultés entre Athènes et Thèbes ³. Entreprend-elle une campagne contre Samos? Aucun motif personnel ne la pousse, mais seulement la haine de la tyrannie, c'est-à-dire la cause la plus juste et la plus noble, *καλλίστην καὶ δικαιοτάτην πρόφασιν* ⁴. Les rivales de Sparte, Argos et Athènes, ne trouvent pas un défenseur moins résolu dans Plutarque : la trahison de l'une est longuement réfutée ⁵ (Hérodote avait reproduit l'accusation sans y croire); la victoire de l'autre à Artémisium est hautement proclamée ⁶, tandis qu'Hérodote laissait la bataille incertaine. Ailleurs, c'est la Pythie de Delphes que Plutarque

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 39, § 2-5.

2. Id., *ibid.*, 29, § 1-2.

3. Id., *ibid.*, 25, § 1.

4. Id., *ibid.*, 21.

5. Id., *ibid.*, 28.

6. Id., *ibid.*, 34.

s'indigne de voir soupçonnée de corruption ¹; puis, c'est Erétie, dont on ne vante pas assez les exploits ²; les Phocidiens, qui n'ont pas un patriotisme assez décidé ³; les Naxiens, qui ne sont pas entraînés d'abord vers la bonne cause ⁴. Dans la même ville, les hommes des partis les plus opposés sont également vengés des calomnies d'Hérodote : les Alcéméonides ⁵ et Thémistocle ⁶, Isagoras et Aristogiton ⁷! Bien plus, avec cette tendance à voir tout en beau, l'auteur s'en prend aux accusations mêmes qui atteignent d'autres hommes que des Grecs : comment soupçonner Crésus de cruauté, Déjocès d'hypocrisie ⁸?

Ainsi le principe de Plutarque est bien, comme nous l'avons dit, de voir seulement le beau dans les événements glorieux du passé, et c'est au nom de ce singulier principe qu'il attaque Hérodote. Il ne comprend pas que tout autre a été l'intention de l'historien : dire la vérité comme il la voyait, d'après les traditions qui avaient cours de son temps, tel a été le but d'Hérodote; et si à ces traditions qui lui semblaient probables Hérodote en a ajouté d'autres moins sûres, c'est que celles-ci mêmes se recommandaient à son attention de quelque manière, par l'attrait d'un récit fabuleux ou d'un mot spirituel. Hérodote n'a pas cru, comme Plutarque, qu'il ne fût permis d'ajouter à l'exposé historique des faits d'autres digressions que des louanges; il n'a pas pensé qu'il fût scandaleux de reconnaître des causes futiles même aux plus grands événements, comme la guerre de Troie, τὸ κάλλιστον ἔργον καὶ μέγιστον τῆς Ἑλλάδος ⁹! Entre ces deux conceptions de l'histoire il n'y a pas à hésiter : Plutarque est victime d'une illusion généreuse; mais il est dans l'erreur la plus grossière, et sa critique manque d'une base solide.

On doit se demander pourtant si dans le détail, et malgré la fausseté de son principe, Plutarque n'a pas relevé chez Hérodote des faits contestables; s'il n'a pas rencontré sur sa route, à force de vouloir trouver des armes contre son adversaire, des arguments qui ont par

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 23, § 1.

2. Id., *ibid.*, 24, § 1.

3. Id., *ibid.*, 33.

4. Id., *ibid.*, 36.

5. Id., *ibid.*, 27, § 2-8.

6. Id., *ibid.*, 37.

7. Id., *ibid.*, 23, § 2-4.

8. Id., *ibid.*, 18.

9. Id., *ibid.*, 11, § 2.

eux-mêmes quelque valeur. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Pour éviter de suivre pas à pas, dans une discussion qui deviendrait bientôt fastidieuse, la polémique de Plutarque, nous distinguerons chez lui deux sortes de raisons : tantôt il conteste les données d'Hérodote en leur opposant des faits qu'il considère comme certains, parce qu'il les trouve rapportés dans des auteurs ; tantôt il relève chez son adversaire des contradictions, qu'il retourne contre lui.

Les arguments que Plutarque tire de sa vaste érudition et de son commerce avec les historiens grecs ne témoignent pas d'une méthode sûre. Il cite treize noms d'historiens, et en outre un recueil anonyme d'*horographes* ¹. Or dans chaque circonstance où il invoque ces témoins, il leur accorde sa confiance, sauf une fois. Mais précisément lorsque, par une exception louable, il est tenté de faire la critique d'un texte, il nous paraît lui-même tomber dans l'erreur. Il s'agit du fameux passage de l'historien athénien Diyllos, relatif à la lecture d'Hérodote à Athènes. Nous avons dit plus haut quelles garanties offrait ce témoignage ². Contre cette assertion, Plutarque n'a d'autre argument à invoquer qu'un raisonnement dont la base est fautive : « comment, dit-il, si Hérodote avait lu son ouvrage devant un public athénien (Plutarque ne met pas en doute que cette lecture n'ait dû comprendre, entre autres, le récit de la bataille de Marathon), comment aurait-il pu soutenir que la demande de secours, portée par le courrier Philippidès ³, eût été présentée à Sparte le neuvième jour du mois ? Hérodote assure que le courrier avait mis deux jours pour faire le voyage ; il était donc parti le 7, c'est-à-dire (ce qui est absurde) le lendemain de la bataille, car celle-ci avait eu lieu, comme chacun sait, le 6 du mois de Boédromion ⁴. » Voilà le fait, soi-disant incontestable, qui confond Hérodote et, du même coup, Diyllos. Mais ce fait n'est rien moins que sûr. Si Plutarque affirme que la bataille fut livrée le 6 Boédromion, c'est qu'à cette date les Athéniens célébraient la fête commémorative de Marathon ⁵ ; mais cette fête ne coïncidait pas nécessairement avec la date de la bataille. Au contraire, d'après

1. Cf. HOLZAPFEL, *op. cit.*, p. 29.

2. Cf. ci-dessus, p. 37-38.

3. C'est le même qui se nomme chez Hérodote Φειδιππίδης, VI, 103.

4. *Id.*, *ibid.*, 26.

5. PLUTARQUE, *Sur la gloire des Athéniens*, 7.

le témoignage de Plutarque ¹ et d'après le récit concordant de Xénophon ², nous voyons que les Athéniens vainqueurs avaient accompli pour la première fois le 6 Boédromion, à la fête d'Artémis Agrotéra, le vœu qu'ils avaient fait, avant la bataille, d'immoler autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis : le carnage ayant été trop considérable, ils avaient dû se résoudre à n'immoler d'abord que cinq cents victimes, à condition de renouveler chaque année ce sacrifice. Si telle est l'origine de la fête commémorative de Marathon, au faubourg d'Agræ, il est évident que les Athéniens n'attendaient pas un an pour s'acquitter de leur vœu, et il s'ensuit que la date du 6 Boédromion était non pas celle de la bataille, mais celle de la première fête d'Artémis qui avait suivi. Plutarque a confondu les deux choses, et il est parti de là, bien à tort, pour tourner en ridicule Hérodote, et pour rejeter, par la même occasion, le témoignage de Diyllos.

Les autres textes historiques que cite Plutarque nous semblent n'avoir pas toute la force qu'il leur attribue : Charon de Lampsaque ne parlait ni du sacrilège commis par les habitants de Chios en livrant à Cyrus le Lydien Paetyès ³, ni de la défaite des Athéniens et des Erétréens à Éphèse après la prise de Sardes ⁴; mais les citations mêmes de Plutarque prouvent que ce logographe avait donné de ces événements un résumé très sommaire, qui ne comportait aucun des détails recueillis par Hérodote. — Hellanicus soutenait que Naxos avait fourni à la flotte fédérale, en 480, six vaisseaux; Éphore parlait de cinq, tandis qu'Hérodote réduit ce nombre à trois ⁵. Voilà sans doute de légères variantes dans la tradition; mais est-ce que les témoignages d'Hellanicus et d'Éphore prouvent ce que veut leur faire prouver Plutarque? Est-ce à dire qu'Hérodote ait eu tort de prétendre que ce contingent de Naxos, d'abord envoyé à Xerxès, avait été détourné de sa destination première, grâce au patriotisme d'un des triérarques, Démocrite? Vrai ou faux, ce fait est indépendant de la question du nombre des vaisseaux naxiens qui figurèrent à la bataille de Salamine. — Il est vrai que Plutarque accorde toute confiance aux horographes naxiens, suivant lesquels, lors de l'expé-

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 23, § 7.

2. XÉNOPHON, *Anabase*, III, 2, § 11.

3. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 20, § 2.

4. *Id.*, *ibid.*, 34, § 3-4.

5. *Id.*, *ibid.*, 36, § 3. — Plutarque se trompe sur le chiffre indiqué par Hérodote : c'est quatre, au lieu de trois (VIII, 46).

dition de Datis, en 490, les habitants de l'île avaient repoussé victorieusement le général perse ¹. Dans ce cas, il semble probable, en effet, que les mêmes hommes durent être d'avance gagnés à la cause grecque en 480. Mais que vaut cette tradition locale? Et comment cette première victoire grecque sur Datis aurait-elle passé inaperçue? L'autorité des horographes naxiens est aussi faible que celle d'Aristophane le Béotien, à qui nous devons cette belle invention : Hérodote repoussé de Thèbes, où il demandait à instruire la jeunesse, et se vengeant de ce refus par des calomnies ². C'est au même historien sans doute que Plutarque emprunte une preuve, évidemment fausse, des dispositions favorables de Léonidas pour les Thébains et des Thébains à l'égard de Léonidas : le roi de Sparte, avant de se rendre aux Thermopyles, avait obtenu ce que jamais les Thébains n'accordaient à personne, la faveur de s'endormir dans le temple d'Héraclès; là il avait aperçu dans une vision « toutes les plus grandes et principales villes de la Grèce en une vaste mer agitée de fort aspre et violente tourmente, là où elles flottaient et branlaient fort inégalement; mais celle de Thèbes surpassait toutes les autres; car elle s'élevait à mont jusques au ciel, et puis soudain se baissait si bas qu'on la perdait de vue, ce qui était proprement la figure de ce qui leur advint puis après ³ ». Les derniers mots de la traduction d'Amyot ne rendent pas exactement le grec τοῖς ὕστερον πολλῶν χρόνῳ συμπεσοῦσι. C'est bien longtemps après les guerres médiques que se réalisa cette grandeur éphémère de Thèbes, et le prétendu rêve de Léonidas ne fut imaginé que dans un temps où l'histoire de l'apogée thébaine appartenait déjà au passé. Les historiens des trois derniers siècles avant notre ère ont pu sans doute recueillir encore, même sur les guerres médiques, quelques faits précis et vrais; il serait téméraire à nous de contredire sans preuve ces écrivains que nomme Plutarque, Dionysios de Chalcis, Anténor de Crète, Nicandros de Colophon, Lysanias de Mallos ou Laocratès de Sparte. Mais le témoignage de ces auteurs n'a qu'un faible poids en comparaison d'Hérodote; car ils n'ont fait que renchérir sur la tendance qui déjà portait Éphore à arranger et à embellir l'histoire du passé. Chaque ville eut alors ses historiographes, dont le rôle fut de la glorifier, et Plutarque alla chercher dans ces ouvrages,

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 36, § 4.

2. Id., *ibid.*, 34, § 1.

3. Id., *ibid.*, 34, § 12-13.

inspirés par le patriotisme le plus étroit, des arguments que leur origine seule rend suspects.

D'autres textes, que Plutarque fait servir aux besoins de sa cause, sont empruntés à des poètes. Dans le dithyrambe célèbre où Pindare adressait à Athènes cette apostrophe : « O puissante cité, au front couronné de violettes, glorieuse Athènes, rempart de la Grèce, ville illustre et vraiment divine ¹ ! » le poète parlait du promontoire d'Artémisium, « où les fils des Athéniens avaient jeté les fondements de la liberté ² ». Juste éloge, puisque pour la première fois dans cette rencontre la flotte grecque, où dominait l'élément athénien, avait résisté aux barbares ! Mais que prouve cette louange poétique contre le récit détaillé d'Hérodote, contre cette donnée, entre autres, que les Grecs, tentés d'abord de reculer devant les barbares, n'avaient été retenus qu'à grand-peine par l'habileté de Thémistocle ³ ! Rien n'est plus naturel aussi, que de transformer en des victoires décisives des engagements demeurés incertains. C'est ce qui arriva pour Artémisium, comme le montre cette épigramme rapportée par Plutarque : « Sur cette mer, jadis, les fils d'Athènes vainquirent dans un combat naval une foule confuse de nations barbares, venues de tous les coins de l'Asie ; après la défaite de la flotte mède, ils élevèrent ce monument à la vierge Artémis ⁴ ». Plutarque ne s'est pas demandé un instant quelle était la valeur historique de ce document ; il n'a mis en doute ni l'authenticité ni la véracité de l'épigramme. Notre critique est aujourd'hui plus sévère ; et non seulement le silence d'Hérodote, mais aussi le fond et la forme de l'inscription nous font supposer qu'il ne s'agit pas ici, comme le croyait Plutarque, d'une épigramme gravée par les vainqueurs eux-mêmes dans le temple d'Artémis Proséoa ⁵ : cet hommage aux vainqueurs d'Artémisium a tout juste autant de valeur que les cendres qu'on montrait encore au temps de Plutarque sur le rivage d'Artémisium, et qui passaient pour être les restes, consumés par le feu, des vaisseaux et des morts ⁶.

1. PINDARE, éd. Christ, *Dithyr.*, fr. 4.

2. Id., *ibid.*, fr. 5.

3. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 34.

4. Id., *ibid.*, 34, § 8.

5. Bergk a publié cette épigramme dans le recueil des poésies de SIMONIDE, *Poetae lyrici graeci*, 4^e éd., t. III, p. 480. Mais on sait que dans le nombre il en admet plusieurs qu'il ne tient pas lui-même pour authentiques, et beaucoup d'autres que condamne la critique plus radicale de M. Kaibel.

6. PLUTARQUE, *Thémistocle*, 8.

Parmi les neuf autres épigrammes que mentionne Plutarque, six se rapportent à la seule ville de Corinthe. Certes, s'il fallait prendre ces témoignages à la lettre, Hérodote serait bien injuste pour cette rivale d'Athènes; car les Corinthiens auraient sauvé la Grèce à Salamine ¹, et leur chef Adeimantos aurait mérité d'être appelé « libérateur de la Grèce ² ». A Platées, les mêmes hommes auraient « pris le soleil à témoin de leurs exploits ³ ». Mais, en attribuant à ces poésies la valeur de documents, Plutarque oublie que les épigrammes sont souvent trompeuses de leur nature, et que celles-ci en particulier risquent fort de n'être pas même des épigrammes réelles, gravées sur des tombeaux ou des cénotaphes, mais de simples exercices d'école. L'épithaphe d'Adeimantos est suspecte entre toutes : l'éloge de ce chef subalterne, qui sauve à lui seul toute la Grèce (πᾶσιν Ἑλλάς), nous inspire des doutes. Que de fois les poètes alexandrins n'ont-ils pas composé des épigrammes pour les tombeaux imaginaires des grands hommes du temps passé! D'autre part, s'il est vrai que les trois distiques relatifs au rôle des Corinthiens dans la bataille de Platées proviennent de l'élégie composée par Simonide à l'occasion de cette victoire, on remarquera que le poète évite de se prononcer clairement sur la part prise par eux au combat : « le soleil a été le témoin infailible de leurs actions! » N'est-ce pas laisser entendre que les hommes n'attestaient pas aussi hautement leurs exploits? Quant à la dédicace des matelots de Diodoros ⁴, et à celle qui, dans le temple d'Aphrodite, à Corinthe, rappelait la prière des femmes pour le salut de la Grèce ⁵, elles peuvent être tenues pour authentiques sans qu'en souffre le récit d'Hérodote. Enfin, l'épigramme en l'honneur du Naxien Démocritos ne contredit pas le témoignage de l'historien, et nous pouvons en dire autant de la dédicace de l'autel de Zeus Eleuthérios à Platées ⁶; car nous savons, par Hérodote lui-même, que les Grecs confédérés furent tous (à une ou deux exceptions près) appelés à figurer sur les monuments commémoratifs de Platées : il n'est pas étonnant que les villes qui eurent leur nom gravé sur le trépied de Delphes aient été aussi associées à l'offrande faite à Zeus Eleuthérios. La question est de

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 33, § 8 et 9.

2. Id., *ibid.*, § 11.

3. Id., *ibid.*, 42, § 4.

4. Id., *ibid.*, 39, § 10.

5. Id., *ibid.*, § 15.

6. Id., *ibid.*, 42, § 11.

savoir s'il y a contradiction entre cet honneur, attesté par Hérodote, et l'attitude que le même historien prête aux contingents de quelques villes grecques pendant la bataille.

Cette question nous amène à examiner certaines remarques intéressantes que la lecture d'Hérodote a suggérées à Plutarque. La valeur de ces critiques ne doit pas être méconnue parce qu'elles se trouvent comme perdues au milieu des reproches les plus injustes. Voici, par exemple, le chap. 27 du traité : Plutarque y accumule, à propos de la bataille de Marathon, des observations puériles et de véritables erreurs. Il prétend notamment que c'est médire des Érétriens, et rabaisser leur mérite, que de les appeler les esclaves des Perses, τὰ ἐξ Ἑρετρίας ἀνδράποδα ! Il voit aussi une intention perverse dans le fait qu'Hérodote mentionne d'abord en passant une accusation dirigée contre les Alcéméonides, et qu'il la réfute ensuite ! Enfin il interprète comme une flatterie à l'adresse de la famille de Callias d'Athènes cette phrase, qui, pour tout lecteur impartial, a bien plutôt la signification contraire : « Les Alcéméonides détestaient les tyrans autant et plus que Callias fils de Phænippus ». Mais, à côté de cela, Plutarque signale une difficulté réelle dans le récit d'Hérodote : comment les Perses vaincus et poursuivis jusque sur leurs vaisseaux ont-ils pu avoir encore l'idée de tenter une nouvelle attaque contre Athènes, en contournant le cap Sunium et en venant menacer Phalère ? C'est là une objection capitale que soulève la tradition rapportée par Hérodote, et, pour y répondre, les historiens modernes ont proposé diverses explications. Quant à Plutarque, il ne dit pas expressément ce qu'il pense de la marche réelle des choses ; mais nous le devinons aisément, d'après ce qu'il raconte dans la *Vie* d'Aristide : « La flotte barbare, mise en fuite, ne put pas prendre d'abord la direction de la haute mer et des îles ; un vent contraire la surprit, et la rejeta sur la côte de l'Attique ¹ ». Nul doute que cette explication facile n'ait été imaginée par quelque historien du iv^e siècle, Éphore peut-être, pour dissiper le vague qui planait sur cette partie de la tradition : il ne fallait plus alors parler de traîtres dans la ville, de signaux faits à l'ennemi ; aucun des faits enfin qui pouvaient justifier un retour des Perses ne devait subsister, et seule une tempête avait pu faire craindre aux Athéniens cette agression nouvelle.

1. PLUTARQUE, *Aristide*, 3.

Les chapitres 31-33 contiennent également, à propos des Thermopyles, de mauvaises chicanes et de justes observations. Comment reprocher, par exemple, à Hérodote de n'avoir pas cité un plus grand nombre de ces mots célèbres que la tradition prêtait à Léonidas et à ses compagnons ¹? C'est là de la part d'un historien une preuve de sens et de critique. De même, la conduite des Spartiates est assez belle déjà dans Hérodote, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter encore, comme fait Plutarque ², une vigoureuse sortie hors du défilé et une attaque qui va jusqu'à menacer la tente du Grand Roi! Mais dans le même récit Hérodote prête à Léonidas des procédés singuliers à l'égard des Thébains : Léonidas les entraîne malgré eux aux Thermopyles, et quand, avant de combattre, il renvoie tous ses alliés, il retient les Thébains seuls, en qualité d'otages, c'est-à-dire qu'il garde auprès de lui les plus suspects de tous les Grecs ³! Ce n'est pas tout : au moment de se mettre à la merci de Xerxès, les Thébains implorent humblement leur grâce, et ils n'obtiennent en retour que le châtimement le plus sévère, la marque au fer rouge, comme si, par cet acharnement même, les Perses ne leur avaient pas fait le plus grand honneur, en les poursuivant de la même haine qu'ils nourrissaient pour les Spartiates et pour Léonidas ⁴! On ne peut nier que cette observation n'ait de la force; presque tous les modernes l'ont reprise, pour corriger plus ou moins le récit d'Hérodote.

D'autres remarques du même genre, pour être plus contestables, méritent cependant quelque attention : ce n'est pas sans raison peut-être que Plutarque fait ressortir la part excessive de Mnésiphile dans les sages résolutions de Thémistocle avant Salamine ⁵, ou celle du Tégéate Chiléos dans les délibérations des Spartiates avant le départ de Pausanias pour Platées ⁶. Durant la bataille même, l'absence de plusieurs villes grecques, qui avaient jusque-là fait leur devoir, inspire à Plutarque des doutes qu'ont partagés plusieurs historiens modernes ⁷.

En soulevant ces questions, l'auteur du traité sur la *Malignité*

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 32, § 3-7.

2. *Id.*, *ibid.*, 32, § 1-2.

3. *Id.*, *ibid.*, 33.

4. *Id.*, *ibid.*

5. *Id.*, *ibid.*, 37.

6. *Id.*, *ibid.*, 41, § 3-4.

7. *Id.*, *ibid.*, 42.

d'Hérodote a certainement servi dans quelque mesure la critique historique; il a éveillé sur plusieurs points l'attention des savants modernes. Mais lui-même était dans l'erreur en accusant Hérodote d'avoir défiguré la vérité par jalousie, par haine, par esprit de dénigrement. Le principe fondamental qui a servi de base à toute cette polémique était faux, et il a faussé le plus souvent les idées de Plutarque. Tandis qu'Hérodote rapportait les faits comme ils lui semblaient probables, Plutarque se préoccupa de les concilier avec l'idéal qu'il s'était formé d'une époque héroïque. Le premier a pu se tromper parfois et être trompé; le second avait peu de chance de rencontrer jamais la vérité. Soutenir, par exemple, que les Athéniens avaient obtenu à Salamine le prix de la valeur, parce qu'ils y avaient eu en effet le plus beau rôle ¹, c'est le fait d'un moraliste équitable, mais qui connaît peu les hommes; Hérodote, sans colère et sans parti pris, déclare que les Éginètes furent honorés de cette récompense, et sans nul doute il a raison (VIII, 93). Vouloir exalter et embellir la victoire de Platées, en prétendant que les Perses étaient, comme les Grecs, pesamment armés ², c'est peut-être le propre d'un bon patriote; mais les réflexions d'Hérodote sur l'infériorité de l'armement perse révèlent un historien sincère et perspicace (IX, 62 et 63). N'attribuer que des causes honnêtes à des actes honnêtes, c'est un optimisme louable; mais dire que les Phocidiens auraient peut-être embrassé la cause des Perses si leurs ennemis les Thessaliens avaient été pour les Grecs, c'est montrer un scepticisme légitime sur les secrets mobiles qui inspirent les hommes ³. S'indigner à la pensée d'une faiblesse ou d'une concession de la part des Spartiates, c'est digne d'un élève d'Isocrate, nourri des nobles leçons d'un panhellénisme intraitable; mais réfléchir aux conséquences militaires et politiques qu'aurait eues pour Sparte la défection d'Athènes, c'est le fait d'un esprit avisé et pénétrant ⁴.

Si, malgré la fausseté de sa méthode, Plutarque a signalé chez Hérodote certaines contradictions, certaines traces de préjugés et de passions, il n'a réussi à prouver nulle part que ces préjugés ou ces passions appartenissent en propre à l'homme, à l'historien. La véracité

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 40, § 3.

2. Id., *ibid.*, 43, § 2.

3. HÉRODOTE, VIII, 30.

4. Id., VII, 139.

d'Hérodote sort intacte de ce débat, et les attaques de Plutarque ont servi même à faire mieux apprécier encore ce qu'il y a chez son adversaire de finesse et de franchise, d'indépendance et de sincérité. Quant aux erreurs, elles sont dues aux influences qui se sont exercées avec force sur l'esprit d'Hérodote, et auxquelles il n'a pas pu toujours se soustraire. A cela se borne cette grande perfidie que dénonçait Plutarque, quand il mettait le lecteur en garde contre cette grâce trompeuse du style, contre ces roses dangereuses où se cache l'insecte venimeux qui pique et empoisonne¹.

Longtemps encore après Plutarque, Hérodote continua d'être l'objet des plus violentes attaques. Nous avons déjà cité quelques mots mordants de Lucien; d'autres rhéteurs, comme Ælius Aristide, suspectèrent sa véracité², et composèrent même, comme Harpocraton, des livres entiers pour réfuter ses mensonges (περὶ τοῦ κατεψεῦσθαι τὴν Ἡροδότου ἱστορίαν)³. Mais ces livres n'ont laissé pour nous aucune trace. Il est probable qu'ils ne nous apprendraient pas grand'chose sur un sujet que Plutarque avait épuisé, et qui n'a pu être renouvelé que chez les modernes.

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 43, § 6.

2. Cf. ci-dessus, p. 16.

3. SCIPAS, au mot Ἀρποκρατίων.

LIVRE II

LES MODERNES

Niebuhr et la tradition poétique des guerres médiques. — Examen de la théorie de M. K.-W. Nitzsch sur la tradition orale des guerres médiques. — Du caractère général de la tradition des guerres médiques, d'après MM. N. Wecklein et H. Delbrück. — Les sources écrites de l'histoire des guerres médiques dans Hérodote : examen sommaire des théories de MM. Sayce, Diels, Panofsky et Trautwein.

Lorsque l'œuvre d'Hérodote revit le jour, après plusieurs siècles d'oubli, d'abord dans la traduction latine de Laurent Valla¹, puis sous sa forme originale dans l'édition aldine publiée à Venise en 1502², elle attira, comme il était naturel, l'attention et l'admiration du monde savant; mais la même renaissance qui faisait revivre tant d'auteurs anciens ramenait en même temps à la lumière tous les textes qui contenaient les attaques sévères de l'antiquité contre Hérodote. De bonne heure, les fragments de Ctésias prenaient place à côté des *Histoires*³, et les éditeurs consciencieux qui rapprochaient ainsi les témoignages contradictoires des deux adversaires ne manquaient pas, dans leur préface, de répondre aussi aux accusations de Plutarque⁴. Ainsi se

1. *Herodoti historiarum libri IX, transductio e græco in latinum per virum eruditissimum* Laur. Vallensem, Venetiis, 1474, in-folio.

2. *Herodoti libri XI, quibus Musarum indita sunt nomina*, Venetiis, in domo Aldi, 1502, in-folio.

3. On trouve déjà les fragments de Ctésias, en latin, dans la traduction latine d'Hérodote publiée par Henri Estienne en 1566, et en grec, dans l'édition publiée par le même savant en 1570.

4. C'est ainsi qu'Henri Estienne publia, dès 1566, son *Apologia pro Herodoto*, successivement reproduite par Thomas Gale (Londini, 1679, in-fol.), Gronovius

ranima dès le xvi^e siècle le débat qui avait occupé si longtemps les anciens, et qui dure encore aujourd'hui.

Toutefois, dans cette période nouvelle de la critique d'Hérodote, il convient de distinguer deux phases, que sépare une transformation profonde de l'esprit historique. Jusqu'au début de notre siècle, les attaques dirigées contre Hérodote ont été, ce semble, de deux sortes : tantôt, sous l'influence des critiques anciennes qu'Aulu-Gelle résumait en un mot : *Herodotus homo fabulator*¹, des écrivains philosophes ou moralistes², des jurisconsultes et des hommes politiques³, condamnaient chez notre auteur le goût des récits merveilleux, le mélange des fables et de l'histoire ; tantôt des érudits relevaient avec soin, dans telle ou telle partie de l'œuvre, des inexactitudes ou des lacunes, et opposaient à Hérodote le témoignage d'autres auteurs anciens⁴. Mais, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux directions, on n'aboutit à des résultats nouveaux et intéressants. A ceux qui reprochaient à Hérodote la couleur anecdotique et légendaire de ses récits, Henri Estienne, avec une sorte d'instinct scientifique plutôt qu'au nom d'une science déjà mûre, répondit, il est vrai, qu'il était dangereux de rejeter tout ce qui paraît fabuleux, parce que la fable même peut contenir une part de vérité ; mais il ne tira pas de ce principe toutes les conséquences qu'il entraîne, et moins préoccupé de rechercher dans Hérodote la vérité cachée sous les apparences de la fable que de comparer aux merveilles contées par l'historien ancien les merveilles non moins incroyables qu'acceptaient ses contemporains, il composa un livre de polémique religieuse, qui n'avait plus aucun rapport avec la critique historique⁵. Aussi bien tous ces contes, qu'on se plaisait à signaler dans l'ouvrage d'Hérodote, appartenaient-ils surtout aux premiers livres, à la description des pays et des mœurs barbares. L'histoire grecque elle-même en paraissait généralement exempte. Les

(Lugduni Batavorum, 1743, in-fol.) et Wesseling (Amstelodami, 1763, in-fol.). Il ne faut pas confondre cet écrit latin avec l'écrit français dont nous parlons un peu plus bas.

1. AULU-GELLE, *Nuits attiques*, III, 10.

2. Parmi les plus anciens de ces adversaires d'Hérodote, on cite Louis Vivès (FABRICIUS, *Bibliotheca græca*, éd. Harles, t. II, p. 331).

3. De ce nombre fut au xvi^e siècle Jean Bodin (FABRICIUS, *ibid.*).

4. Cette critique porta principalement sur les données chronologiques d'Hérodote, comparées à celles de Ctésias et des autres historiens.

5. Cet écrit, souvent réédité, a pour titre exact : *L'Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, Genève, 1566, in-12.

érudits s'attaquaient peu à cette partie essentielle de l'ouvrage, et pendant trois siècles tous leurs efforts visèrent ailleurs : il s'agissait avant tout de mettre d'accord les textes grecs sur les dynasties assyrienne, mède et perse, avec les données chronologiques des livres saints. Cette discussion provoqua toute une série de dissertations savantes, où le témoignage d'Hérodote fut tour à tour attaqué et défendu. Il nous suffit de citer, pour le xvi^e et le xvii^e siècle, les traités chronologiques de Scaliger¹ et de Petau², de Leo Allatius³ et de Marsham⁴. La querelle se poursuivit avec plus de vivacité encore au xviii^e siècle, comme en témoignent de nombreux mémoires de l'ancienne *Académie des Inscriptions et Belles-lettres*⁵, ainsi que deux ouvrages spéciaux, où la chronologie des vieilles dynasties asiatiques est étudiée avec toute la précision que comportait alors la connaissance qu'on avait de l'Orient : le grand ouvrage de Des Vignoles sur la *Chronologie de l'histoire sainte*⁶, et les *Recherches* du président Bouhier sur Hérodote⁷. A vrai dire, les critiques de Des Vignoles dépassaient, en ce qui regarde Hérodote, le champ où l'on s'était enfermé jusqu'alors : non content de sacrifier les données chronologiques de cet historien à celles de Ctésias, Des Vignoles suspectait, comme nous l'avons vu précédemment, la véracité du voyageur, et, dans l'ardeur de la lutte, il touchait même à certaines parties de l'ouvrage qui ne rentraient pas dans son sujet, alléguant jusqu'à ces vers célèbres de Juvénal : *Velificatus Athos et quidquid Græcia mendax Audet in historia*. Ces attaques furent justement relevées soit par Bouhier, soit par Wesseling : il n'était vraiment pas équitable de faire retomber sur Hérodote la responsabilité des exagérations et des mensonges que, longtemps après lui, la poésie et la rhétorique avaient accumulés à l'envi autour

1. SCALIGER, *De emendatione temporum*, 1583.

2. PETAU, *De doctrina temporum*, 1627.

3. LEO ALLATIUS, *De mensura temporum*, 1645.

4. MARSHAM, *Canon Chronicus*, 1662.

5. Citons seulement les articles de l'abbé GEINOZ, *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque*, *Mémoires*, t. XIX, p. 115; XXI, p. 120; XXIII, p. 101; DE BOUGAINVILLE, *Mémoire dans lequel on essaie de concilier Hérodote avec Ctésias au sujet de la monarchie des Mèdes*, t. XXIII, p. 1-32; DE GUIGNES, *De quelques peuples scythes dont il est parlé dans Hérodote*, t. XXXV, p. 539-572; DE ROCHEFORT, *Mémoire sur la morale d'Hérodote*, t. XXXIX, p. 1-53. A ces mémoires, il en faut ajouter plusieurs sur la géographie d'Hérodote.

6. DES VIGNOLES, *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738.

7. BOUHIER, *Recherches et dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746, in-4.

des événements de la guerre médique. Ce n'était là d'ailleurs, de la part de Des Vignoles, qu'une indication jetée en passant. Cette note sceptique ne trouva pas alors d'écho parmi les historiens de la Grèce, et le XVIII^e siècle s'acheva sans que le fond du récit des guerres médiques eût été sérieusement contesté ¹.

Une phase nouvelle s'ouvrit pour la critique historique à peu près dans le même temps où Wolf renouvelait l'histoire littéraire de la Grèce. Le même esprit d'investigation qui pénétra si loin dans la connaissance du génie populaire de la race grecque éclaira d'un jour nouveau l'histoire même des siècles classiques. L'étude des littératures primitives amena les savants à suivre l'influence de la poésie et de la légende jusque dans les âges historiques. Ce fut le signal de nouvelles recherches sur Hérodote, et ces recherches, cette fois, furent des plus fructueuses; car, au lieu de s'attacher à la personne même de l'historien, à son caractère et à sa véracité, qui décidément semblaient inattaquables, on se mit à la poursuite des sources où il avait puisé, et on s'efforça d'apprécier, avec la part personnelle de l'auteur, la valeur de la tradition qu'il représentait. Ce mouvement de la critique est encore aujourd'hui en pleine activité : depuis près d'un siècle, c'est toujours la question des sources d'Hérodote qui a occupé et qui occupe les historiens des guerres médiques. Ajoutons que la question est bien posée ainsi, et que les solutions qu'on en a données ont marqué de réels progrès dans la science.

Mais ce problème délicat a donné lieu aussi à des hypothèses peu solides, à des théories trop exclusives pour être complètement vraies. Faire la part de la vérité et celle de l'erreur dans les systèmes proposés, telle est la tâche que nous entreprenons maintenant.

1. On peut s'en convaincre en lisant l'introduction historique mise par Barthélemy en tête du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*.

CHAPITRE I

NIEBUHR ET LA TRADITION POÉTIQUE DES GUERRES MÉDIQUES

Ce n'est pas sans raison que les savants modernes s'autorisent du nom de Niebuhr quand ils font ressortir le caractère poétique et populaire de la tradition des guerres médiques. Niebuhr n'a pas, il est vrai, discuté ce problème historique avec la même ampleur que celui des origines de Rome; il n'a lui-même rien publié à ce sujet; mais on a recueilli après sa mort les leçons qu'il avait faites sur l'histoire ancienne, et particulièrement sur l'histoire grecque¹. Comment s'étonner de retrouver dans cet enseignement la méthode qu'il avait suivie dans ses livres? Partout, dans l'étude des sources, Niebuhr s'est toujours efforcé de reconnaître l'action de l'imagination populaire; son mérite propre a été de signaler à l'attention des savants certaines traces de légendes qui avaient échappé jusque-là à l'observation des historiens.

La question pour nous est de savoir dans quelle mesure le principe fondamental de cette critique est applicable au récit des guerres médiques dans Hérodote. La part de la légende et de la poésie dans les données de l'histoire varie suivant les temps et suivant les peuples; elle dépend aussi du caractère et de l'esprit du premier auteur qui a recueilli, sur un événement, les données encore confuses de la tradition. C'est donc par des faits, par des preuves précises, que la

1. NIEBUHR, *Historische und philologische Vorträge*, II Abtheilung, *Vorträge über alle Geschichte*, t. I (1847).

théorie de Niebuhr doit se démontrer. Peut-on dire que la démonstration soit faite?

Voici, en résumé, les résultats de la critique appliquée par Niebuhr au récit d'Hérodote ¹.

« Les traits généraux de l'histoire traditionnelle des guerres médiques ne sont pas en cause. Il y a eu, sans conteste, à Marathon un débarquement de troupes barbares, suivi d'une victoire inespérée des Athéniens. Plus tard, une nouvelle invasion, plus considérable que la première, eut lieu à la fois par mer et par terre, sous la conduite de Xerxès; le combat des Thermopyles ouvrit aux Perses la porte de la Grèce propre; mais leur flotte fut vaincue à Salamine, et leur armée de terre à Platées. En dehors de ces grandes lignes, aucun détail de la tradition n'offre une garantie suffisante : loin de se recommander à l'attention des savants, le récit abonde en traits légendaires, du genre de cette anecdote célèbre qui nous montre Cynégire frappé d'un coup de hache au moment où il retenait avec sa main un vaisseau ennemi ! C'est de la fable et de la poésie, non de l'histoire. Voyez, par exemple, le combat de Marathon : qu'est-ce que cette ligne de bataille qui présente 1000 hommes de front sur 10 de profondeur, et qui se trouve égale à une armée de 300 000 hommes ² ? Comment, victorieuse aux deux ailes, cette ligne, d'abord percée au centre, se reforme-t-elle à la fin pour envelopper et écraser ses vainqueurs ? C'est ainsi que les choses se présentent dans l'*Iliade*; de la poésie épique cette description légendaire a passé dans l'histoire. Les poètes de chants populaires et de chants de victoire se souciaient peu de rendre un compte exact d'un engagement militaire. Assez croyable, pourtant, est le chiffre de 6 000 pour les Perses tombés sur le champ de bataille, et de 192 pour les Athéniens; mais un autre récit parlait de 200 000 Perses morts à Marathon ! Dans le détail de la seconde invasion, les sources poétiques ne se révèlent pas moins, soit dans la description pittoresque de l'armée barbare, soit dans les invraisemblances, les incohérences du récit. Comment admettre qu'une armée de terre aussi nombreuse ait pu échapper à la famine en Macédoine, en Thessalie et en Grèce ? Et qu'est-ce que cette petite troupe de Léonidas, cette partie infime des forces grecques, qui tente de contenir

1. Nous résumons ici les pages 385 à 414 du tome I des *Vorträge über alle Geschichte*.

2. NIEBUHR, *ibid.*, p. 394.

aux Thermopyles le flot de l'invasion? Les mouvements de la flotte perse ne sont pas moins inexplicables : pourquoi s'arrête-t-elle en face d'Artémisium, et s'expose-t-elle, dans une sorte de détroit, à des engagements désavantageux, au lieu de gagner directement Egine ou Salamine? Bien des anecdotes, celles de Dicæos, de Kyrilos et d'Arthmios de Zélée, par exemple, trahissent un fond de légende populaire. De l'histoire, il n'en faut pas chercher dans cette suite de faits intelligibles. La campagne de Mardonius et la bataille de Platées fourmillent de difficultés du même genre, qu'il est même inutile de relever. A quoi bon se demander s'il y avait encore en Béotie 300 000 ou 500 000 barbares? La question est oiseuse ; car tout ce récit n'est qu'un mélange de traditions éparses, sans lien les unes avec les autres, et qu'Hérodote a recueillies, comme il les entendit raconter, pour charmer un instant son auditoire (ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρῆμα ἀκούειν) ¹ ! »

Telle est la thèse que nous retrouverons, avec plus ou moins de développement, chez plusieurs critiques modernes d'Hérodote. Telle est la conception historique qui, récemment encore, paraissait à l'auteur d'un résumé de l'histoire grecque, répondre le mieux à la réalité des faits ². Examinons-la cependant de près ; car, si la source de cette théorie contient quelques éléments douteux, toute la série des conséquences qu'on en a tirées sera par cela même légèrement compromise.

Tout d'abord, il y a un danger que Niebuhr n'a pas évité, et où sont tombés après lui quelques-uns de ceux qui, d'un point de vue trop général, ont considéré dans son ensemble la tradition des guerres médiques. Cette erreur consiste à attribuer à Hérodote des traits qui se rencontrent, non pas chez lui, mais chez d'autres auteurs anciens. Sous prétexte de montrer la fertilité de l'imagination populaire, il ne faut pas confondre les époques au point de faire remonter jusqu'au plus ancien témoin les développements ultérieurs que s'est permis la fantaisie des poètes, des orateurs ou des moralistes. Assurément on peut croire que bon nombre d'anecdotes, rapportées par Plutarque ou Pausanias, ont une origine fort ancienne, presque contemporaine des événements ; mais combien aussi portent la marque d'une époque

1. NIEBUHR, *ibid.*, p. 408. — On remarquera que c'est encore la critique de Thucydide qui sert de point d'appui à la thèse de Niebuhr.

2. PÖHLMANN, *Grundzüge der politischen Geschichte Griechenlands*, au tome III du *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* d'Iwan Müller, p. 396 et suiv.

postérieure! Toutes ensemble contribuent sans doute à prouver la vitalité d'une tradition sans cesse renouvelée; mais encore ne doivent-elles pas entrer en ligne de compte, quand on se borne à caractériser le récit d'Hérodote. Voilà pourquoi, s'il est légitime de faire allusion à l'aventure de Cynégire (malgré la place relativement modeste qu'Hérodote accorde à ce personnage dans le combat de Marathon), il ne nous semble pas permis de se faire une arme contre l'historien des chiffres que lui-même n'a pas cités : ce n'est pas Hérodote qui parle de 10 000 Athéniens, non plus que de 300 000 barbares; ce n'est pas lui qui mentionne une hécatombe de 200 000 Perses! Les seuls chiffres qu'il fournit sont précisément ceux que Niebuhr déclare acceptables : ce n'est pas là déjà un si mauvais signe contre le reste de son témoignage! A propos de la seconde guerre médique, Niebuhr commet une confusion du même ordre, quand il rappelle, en même temps que l'aventure miraculeuse racontée par Dicaeos, les anecdotes de Kyrtilos et d'Arthmios de Zélée : ni l'un ni l'autre de ces deux noms n'est dans Hérodote. Ici encore c'est à la tradition générale des guerres médiques que Niebuhr emprunte ses arguments, non au récit dont il prétend déterminer le caractère.

Mais laissons de côté cette chicane, et voyons sur quoi Niebuhr fonde l'idée qu'il a des sources d'Hérodote. Il la fonde sur deux faits qui sont l'un et l'autre erronés. En supposant, d'après Dahlmann¹, que le récit des guerres médiques a été écrit par Hérodote soixante ans après l'invasion de Xerxès, soixante-dix ans après la bataille de Marathon², Niebuhr ramène à une date trop récente la composition de cet ouvrage. Si l'on doit admettre qu'Hérodote a remanié ses derniers livres dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, du moins ne peut-on pas descendre plus bas; et il reste toujours vraisemblable que les grandes lignes du récit étaient arrêtées alors depuis longtemps. C'est donc quarante ou cinquante ans qu'il faudrait dire, plutôt que soixante ou soixante-dix. La différence n'est pas considérable, il est vrai; mais cette première erreur en a entraîné une seconde. Niebuhr croit reconnaître, au début du VII^e livre d'Hérodote, dans la brillante peinture de l'armée barbare, une source poétique; cette source, il la nomme : c'est le poème épique de Choerilos de Samos³.

1. DAHLMANN, *Herodot., aus seinem Buche sein Leben*, Altona, 1823.

2. NIEBUHR, *op. cit.*, p. 386.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 387-388.

Or est-on bien sûr que Chœrilos de Samos ait pu servir de modèle à Hérodote ? C'est le contraire qui est vrai. Car les textes anciens, qui attestent entre l'historien et le poète des relations d'amitié, permettent d'affirmer que le premier jouissait déjà d'une belle réputation de conteur quand le second vint s'attacher à lui ¹. La légende qui représente Chœrilos comme séduit par les récits d'Hérodote ne laisse guère de doute sur ce point : c'est Hérodote qui est le maître, Chœrilos qui est l'élève. C'est l'historien qui a fourni la matière du poème, c'est Chœrilos qui a mis en vers les exploits racontés par Hérodote. Aussi bien Plutarque nous apprend-il que Chœrilos devint dans la suite le compagnon fidèle du Lacédémonien Lysandre ², et Suidas rapporte qu'il mourut à la cour du roi de Macédoine Archélaos, lequel monta sur le trône en 413. Ces deux textes nous confirment dans l'idée que le poète survécut assez longtemps à l'historien, son maître et son modèle. Dès lors à quoi bon relever avec Niebuhr les ressemblances que les fragments de Chœrilos nous font entrevoir entre la *Περσής* et le récit d'Hérodote ³ ? Chœrilos n'est pas la source ; l'historien n'a pas

1. SUIDAS, au mot Χοερίλος Σάμιος [τινὲς δὲ Ἰασέα, ἄλλοι δὲ Ἀλικαρνασσία ἱστοροῦσι]. Γενέσθαι δὲ κατὰ Πανύασιν τοῖς χρόνοις, ἐπὶ δὲ τῶν Περσικῶν, Ὀλυμπιάδι ος', νεανίσκον ἤδη εἶναι. Δοῦλόν τε Σαμίου τινὸς αὐτὸν γενέσθαι, εὖειδῇ πάνυ τὴν ὥραν φυγεῖν τε ἐκ Σάμου, καὶ Ἡροδότῳ τῷ ἱστορικῷ παρεδρεύσαντα λόγων ἐρασθῆναι· οὕτινος αὐτὸν καὶ παιδικὰ γεγονέναι φασίν. Ἐπιθέσθαι δὲ ποιητικῇ καὶ τελευτῆσαι ἐν Μακεδονίᾳ παρὰ Ἀρχελαῷ τῷ τότε αὐτῆς βασιλεῖ. Ἐγραψε δὲ ταῦτα τὴν Ἀθηναίων νίκην κατὰ Ξέρξου [ἐφ' οὗ ποιήματος κατὰ στίχον στατήρα χρυσοῦν ἔλαβε] καὶ σὺν τοῖς Ὀμήρου ἀναγινώσκουσθαι ἐφηρίσθη. [Λαμιακὰ] καὶ ἄλλα τινὰ ποιήματα αὐτοῦ φέρεται. Nous avons mis entre crochets, d'après le dernier éditeur des fragments de Chœrilos, Kinkel (*Epicorum graecorum fragmenta*, t. I), les passages de Suidas qui se rapportent à un autre poète, Chœrilos d'Iasos.

2. PLUTARQUE, *Lysandre*, 48.

3. Ces ressemblances, qui sont frappantes, permettent de penser que Chœrilos avait emprunté à l'historien jusqu'à la composition de son poème. La description des peuplades multiples que Xerxès trainait à sa suite y tenait une grande place : nous voyons d'abord mille tribus bourdonner comme des essaims d'abeilles autour des sources abondantes, sans doute en Phrygie, où Hérodote dit que l'armée séjourna à Celænæ (fr. 2 de Chœrilos dans l'édition Kinkel) ; puis, lors du passage du pont (ἐν τῇ διαβάσει τῆς σχεδίας, STRABON, VII, p. 303), voici une énumération de peuples divers, avec la mention expresse de leur origine et de leur costume (fr. 3). Ailleurs, du mont Égaléos, Xerxès assiste sans doute à la bataille de Salamine (fr. 4). On objectera peut-être qu'il est surprenant de voir un poème aussi peu original lu à Athènes, dans les fêtes solennelles de la cité, en même temps que les œuvres d'Homère (d'après Suidas). Mais c'est le sujet du poème plus que le mérite littéraire du poète, qui explique cette mesure officielle. D'ailleurs, Aristote, qui rapproche, lui aussi, Chœrilos d'Homère, nous autorise à douter du bon goût de l'auteur de la *Perseïde* (ARISTOTE, *Topiques*, VIII, 1). Nous admettons sans peine que ce récit poétique de la victoire d'Athènes, quoique imité d'Hérodote, ait eu la plus grande vogue à la fin du v^e siècle, et aux siècles suivants.

été chercher ses informations chez le poète : le développement poétique de la tradition est postérieur au récit en prose. Ainsi tombe un des arguments les plus forts de Niebuhr.

La théorie cependant peut encore se défendre : si ce n'est pas Chœrilos de Samos, d'autres poètes n'avaient-ils pas avant Hérodote chanté les exploits des Grecs? Et si ce n'est pas soixante ans après l'invasion de Xerxès qu'Hérodote a recueilli la tradition populaire des guerres médiques, fallait-il tant d'années pour que la légende se formât et se développât, aux dépens de la vérité?

Au sujet des sources poétiques d'Hérodote, il est regrettable que Niebuhr n'ait pas expliqué plus nettement sa pensée. Qu'entend-il en effet par ces chants populaires et ces chants de victoire (*Volks-und Siegeslieder* ¹) qui ont donné, suivant lui, à la tradition son caractère? Ce n'est pas la poésie épique qu'il peut désigner ainsi, et Chœrilos de Samos lui-même ne saurait passer en aucune façon pour l'auteur d'un poème populaire. Écrite avant ou après Hérodote, la *Perséide* de Chœrilos a pu être adoptée avec enthousiasme par les Athéniens, et associée même aux œuvres d'Homère; elle n'en était pas moins au plus haut degré un spécimen curieux de poésie savante; il n'y avait plus de place en Grèce, au milieu du v^e siècle, pour une épopée véritable, expression naïve de sentiments populaires. Depuis longtemps ce genre était mort, et Panyasis n'en avait pu renouveler que la forme. Le mètre épique ne se prêta plus dès lors qu'à des parodies, comme la *Batrachomyomachie*, et à des épopées factices, comme la *Perséide* de Chœrilos, ou bien encore comme ce poème qu'Empédocle consacra, dit-on, au même sujet (ἡ τοῦ Ξέρξου διὰβασις ²). Nous ne possédons rien de ce singulier écrit du philosophe d'Agrigente; mais nous pouvons affirmer que, si cet ouvrage avait vu le jour, il

1. NIEBUHR, *op. cit.*, p. 394.

2. DIOGÈNE LAERCE, VIII, 57. On peut se demander s'il convient de placer ce poème épique avant ou après l'ouvrage d'Hérodote. Empédocle est exactement le contemporain de l'historien : Diogène Laërce fixe son ἀκμή en 444, et nous apprend, d'après Aristote, qu'il mourut à 60 ans, c'est-à-dire en 424. Aucune existence, on le voit, n'est plus rapprochée par le temps de celle d'Hérodote. Mais rien ne nous permet de décider si le poème épique d'Empédocle est né du même courant d'opinion qui produisit l'histoire d'Hérodote, ou si c'est au contraire cette histoire qui, en fournissant aux poètes une admirable matière, suggéra au philosophe d'Agrigente, qu'Aristote qualifie d'*homérique* (DIOGÈNE LAERCE, *ibid.*), l'idée de mettre en vers un des épisodes les plus brillants des guerres médiques. D'ailleurs aucun fragment de ce poème n'avait pu parvenir à la connaissance des critiques anciens eux-mêmes, puisqu'il avait été brûlé soit par la sœur du poète, soit par sa fille (DIOGÈNE LAERCE, *ibid.*).

n'aurait eu aucune influence sur l'opinion populaire : de telles œuvres empruntent leurs éléments à la tradition, elles ne la créent pas.

Tout autre est le cas de la poésie dramatique : jamais, à aucune époque de l'histoire, un genre littéraire n'a plus fortement agi sur un peuple que n'a fait le théâtre à Athènes, au v^e siècle. Mais, ici encore, que pouvons-nous accorder à Niebuhr ? Il est vrai que la lutte des Grecs et des barbares a fourni plusieurs sujets à la scène tragique ; trois œuvres, à ce qu'il semble ¹, tirées d'événements contemporains, ont paru sur le théâtre de Dionysos : la *Prise de Milet* ² et les *Phéniciennes* ³ de Phrynichos, les *Perses* d'Eschyle. Mais il est permis de penser que la *Prise de Milet*, malgré le fond historique du drame, n'était qu'une sorte de thrène lugubre, tout rempli des effusions d'un lyrisme pathétique. Sans doute, s'il faut en croire Hérodote, cette pièce fut pour le peuple d'Athènes l'occasion d'une manifestation patriotique ⁴ ; mais, loin de viser à peindre des scènes réelles, le poète, dont le génie éclatait, suivant Aristote ⁵, dans la mélodie, avait surtout cherché dans ce sujet une admirable matière à ces lamentations, à ces *χομοί*, qui constituaient le fond de la tragédie primitive ; de plus, il avait, selon toute vraisemblance, adapté la représentation de ces faits contemporains à l'usage traditionnel du théâtre, en les enveloppant dans une action dramatique plus vaste, où des sujets mythiques, rattachés par le lien trilogique à la pièce moderne, en faisaient ressortir l'intention morale ou religieuse ⁶. Dans ces

1. Nous ne parlons ici que du théâtre avant Hérodote. Après lui, nous entendons parler encore d'une tragédie de Moschion, iv^e siècle, intitulée *Thémistocle* (NAUCK, *Tragic. græc. fragm.*, p. 631), et d'une autre de Philiscos, iii^e siècle, sur le même sujet (NAUCK, *ibid.*, p. 637).

2. HÉRODOTE, VI, 41. Nauck doute que le titre véritable de la pièce ait été *Μιλήτου ἄλωσις* (*Tragic. græc. fragm.*, p. 559). Peu nous importe, si ce titre répond bien au sujet de la tragédie.

3. *Hypothesis* des *Perses* d'ESCHYLE : Γλαῦκος ἐν τοῖς περὶ Αἰσχύλου μύθων ἐκ τῶν Φοινισσῶν γῆσι Φρυγίχου τοῦς Πέρσας παραπεποιῆσθαι.

4. Nous reviendrons sur ce point dans l'analyse critique du récit d'Hérodote.

5. ARISTOTE, *Problèmes*, XIX, 31 : Διὰ τί οἱ περὶ Φρυγίχον ἦσαν μᾶλλον μελοποιοί ;

6. Nous touchons ici à une question fort controversée, qu'il nous est impossible de traiter à fond. Les preuves manquent pour affirmer que la pièce des *Phéniciennes* ait été comme encadrée dans des sujets mythologiques ; mais s'il est vrai, suivant la théorie exposée par M. MAURICE CROISSET (*Revue des études grecques*, t. I (1888), p. 369 et suiv.), que la forme tétralogique ait été la règle dès le principe, et que, dans la suite seulement, chacune des parties de la tétralogie, se détachant des autres, soit arrivée peu à peu à former un tout, à constituer une tragédie distincte, il y a lieu de croire que Phrynichos resta fidèle à une règle qu'observa encore Eschyle pendant la plus grande partie de sa carrière. La pièce des *Perses*, elle aussi, nous semble appartenir à cette forme ancienne de la

conditions, il est possible que la tradition populaire se soit représenté la catastrophe de Milet sous les couleurs les plus sombres et les plus tragiques; mais Hérodote n'est pas tombé dans cet excès : il a rapporté, sur les derniers efforts de la révolte ionienne, quelques données précises, comme l'énumération des vaisseaux grecs à la bataille de Ladé¹; mais, sur la chute même de Milet, il n'a guère mentionné que les détails qui confirmaient à ses yeux un ancien oracle de Delphes²; c'est là, si l'on veut, une des sources d'information où il a puisé³; mais, de la pièce de Phrynichos, il n'a connu, ce semble, que l'amende infligée à son auteur et l'interdiction prononcée contre elle sur le théâtre d'Athènes. Les *Phéniciennes* du même poète auraient pu avoir une influence plus grave sur la tradition historique de la bataille de Salamine, s'il était prouvé que l'auteur eût exalté à dessein le rôle de Thémistocle⁴. Mais cette hypothèse est douteuse⁵, et, ce qui ressort le plus clairement des témoignages anciens, c'est la res-

tragédie, malgré la difficulté qu'on éprouve à déterminer au juste la liaison intime qui pouvait rattacher le *Phineus* aux *Perses*, et les *Perses* au *Glaucos* et au *Prométhée*.

1. HÉRODOTE, VI, 8 et suiv.

2. *Ib.*, VI, 49.

3. Il n'est pas douteux qu'Hérodote n'ait eu sous les yeux un recueil d'oracles delphiques, et qu'il n'ait souvent disposé son récit de façon à justifier les termes de ces oracles. C'est aussi à Delphes qu'il paraît avoir appris les prodiges qui avaient annoncé aux habitants de Chios leurs malheurs (VI, 27).

4. Cette opinion a été souvent exprimée; on la trouve, par exemple, dans l'*Histoire grecque* de CURTIUS (trad. Bouché-Leclercq, t. II, p. 384 et 591), et dans celle de G. BUSOLT (*Griechische Geschichte*, t. II, p. 359 et 369).

5. Voici la raison qu'on invoque : en l'année 476, d'après PLUTARQUE (*Thémistocle*, 5), Thémistocle prit part comme chorège au concours tragique d'Athènes, et la pièce qu'il fit représenter était de Phrynichos. Bentley le premier a exprimé l'avis que cette pièce de Phrynichos devait être celle des *Phéniciennes* (BENTLEY, *Epist. Phal.*, p. 293). La chose est possible, mais non certaine : comme on l'a fait remarquer récemment (BÜLAU, *De Æschyli Persis*, Gött., 1866, et BRINCKMEIER, *Der Tragiker Phrynichos*, Gymn. Progr. Burg, 1884, p. 40 et suiv.), il se peut que Phrynichos ait fait jouer, entre 480 et 472, plusieurs tétralogies, d'autant plus qu'il n'est pas dit que Phrynichos ait remporté la victoire avec ses *Phéniciennes*. Si Thémistocle qui, au dire de Plutarque, cherchait à gagner ou à retenir la faveur publique par une brillante chorégie, avait justement fait représenter une pièce toute à son honneur, est-il vraisemblable que le nom de cette pièce n'eût pas été conservé? Mais supposons même que les *Phéniciennes* datent bien de cette chorégie de Thémistocle. Comment l'ambitieux général aurait-il pu faire que cette tragédie fût composée tout exprès à son intention? Est-ce que dès cette époque les différentes pièces proposées à l'archonte n'étaient pas réparties par le sort entre les chorèges? D'ailleurs, les mœurs publiques ne supportaient guère alors l'éloge d'un citoyen aux dépens du peuple tout entier. Pour toutes ces raisons, nous ne pouvons pas considérer les *Phéniciennes* comme une œuvre de circonstance, destinée à soutenir devant l'opinion publique la cause compromise d'un chef de parti.

semblance de la tragédie de Phrynichos avec celle d'Eschyle¹. Aussi bien ne possédons-nous que cette dernière œuvre. Mais elle suffit à nous faire apprécier l'usage qu'Hérodote a fait de la tragédie historique.

Il est incontestable que la pensée grandiose de l'auteur des *Perses* n'a pas été perdue pour l'historien : soit dans la conception générale des événements, soit dans le détail, il est facile de reconnaître qu'Hérodote a suivi Eschyle, qu'il a eu sous les yeux ou dans la mémoire le texte même du poète². Loin de nous la pensée de nier cette influence d'Eschyle ! C'est lui sans aucun doute qui a répandu dans le public athénien, et parmi les Grecs en général, l'image d'un Xerxès affolé d'orgueil, digne de pitié par l'excès même de ses malheurs, et châtié par une divinité vengeresse ! Hérodote s'est inspiré de l'idée religieuse d'Eschyle, et il lui a parfois emprunté jusqu'à des tournures et des expressions ! Mais quelle est, après tout, la portée de cette imitation ? Et jusqu'à quel point la tragédie des *Perses* a-t-elle déterminé la tradition que représente pour nous Hérodote ? N'exagérons rien : on a cru voir jadis dans un vers d'Eschyle, mal interprété, la source d'une anecdote rapportée par Hérodote : les prétendues entraves jetées par Xerxès dans l'Hellespont n'auraient eu d'autre

1. Nous ne doutons pas d'ailleurs qu'Eschyle, en adoptant l'heureuse invention de Phrynichos, qui consistait à transporter à Suse le lieu de la scène, n'ait ajouté, de son propre fonds, plusieurs ressorts, tels que l'apparition de l'ombre de Darius, pour soutenir et augmenter l'intérêt dramatique.

2. Voici les passages où cette imitation est le plus manifeste : ESCHYLE, v. 50 : ζυγὸν ἀμφιβαλεῖν δοῦλιον Ἑλλάδι (cf. Hérodote, VII, 8 γ : οὕτω οἱ τε ἡμῖν αἴτιοι ἔξουσι δοῦλιον ζυγὸν οἱ τε ἀναίτιοι) ; v. 234 : πᾶσα γὰρ γένοιτ' ἂν Ἑλλὰς βασιλείως ὑπήκοος (cf. VII, 8 γ : εἰ τούτους τε καὶ τοὺς τοῦτοις πλησιοχώρους καταστρεφόμεθα, γῆν τὴν Περσίδα ἀποδέξομεν τῷ Διὶς αἰθέρι ὁμουμεύσαν) ; v. 236 : καὶ στρατὸς τοιοῦτος ἔρξας πολλὰ δὴ Μήδους κακὰ (cf. VII, 5 : Ἀθηναίους ἐργασαμένους πολλὰ δὴ κακὰ Πέρσας) ; v. 241-243 : τίς δὲ ποιμάνωρ ἔπεστι κάπιδεσπόζει στρατῷ ; — οὐτινος δοῦλοι κέκληνται φωτὸς οὐδ' ὑπήκοοι. — πῶς ἂν οὖν μένοιεν ἄνδρας πολέμιους ἐπὶ γλῶσσαις ; (cf. VII, 103 : ὑπὸ μὲν γὰρ ἐνὸς ἀρχόμενοι κατὰ τρόπον τὸν ἡμέτερον γένοιαν ἂν, δευκαίνοντες τοῦτον, καὶ παρὰ τὴν ἐσωτῶν φύσιν ἀμείνονες, καὶ τοῖς ἀναγκαζόμενοι μάστιγι ἐς πλεῖνας ἐλάσσονες ἔδοντες ἀναιμένοι δὲ ἐς τὸ ἐλευθέρων οὐκ ἂν ποίειεν τοῦτων οὐδέτερον) ; v. 728 : ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς πεζὸν ὥλεσε στρατόν (cf. VIII, 68 γ : δευκαίνω μὴ ὁ ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς τὸν πεζὸν προσδήλησται) ; v. 753 : ταῦτα τοῖς κακοῖς ὁμιλῶν ἀνθρώπων κακῶν ὁμιλίαι σφάλλουσι) ; v. 792 : αὕτη γὰρ ἡ γῆ ἐύμαχος κείνους πέλει (cf. VII, 49 : ἦν τε πλεῖνας συλλέξῃς, τὰ δύο τοι τὰ λέγω πολλῷ ἔτι πολέμιώτερα γίνεσθαι τὰ δὲ δύο ταῦτα ἐστὶ γῆ τε καὶ θάλασσα) ; v. 809-812 : οἱ γῆν μολόντες Ἑλλάδ' οὐ θεῶν βρέτη ῥδοῦντο συλὲν οὐδὲ πιμπρᾶναι νεώσ' βιωμοὶ δ' αἴσται, δαιμόνων θ' ἰδρύματα πρόρριζα φύρδην ἐξανέστραπται βάθρων (cf. VIII, 109 : ὅς τὰ τε ἱρὰ καὶ τὰ ἱδία ἐν ὁμοίῳ ἐποιέετο, ἐμπιπράς τε καὶ καταβάλλον τῶν θεῶν τὰ ἀγάλματα).

origine que la comparaison poétique employée par Eschyle pour désigner les deux ponts construits sur le détroit¹. S'il en était ainsi, quelle preuve excellente du rôle de la poésie dans la formation de la tradition populaire! Mais c'est là une hypothèse aujourd'hui abandonnée², et on ne songe pas davantage à voir l'origine du mot célèbre de Thémistocle à Eurybiade³ dans un autre vers d'Eschyle, qui exprime à peu près la même pensée⁴. Inversement, il paraît légitime de reconnaître dans Eschyle des allusions à des anecdotes déjà répandues en Grèce de son temps, et rapportées ensuite par Hérodote, comme l'allusion au mot de l'esclave de Darius (souviens-toi d'Athènes!)⁵ ou bien encore le vers emprunté à l'oracle de Delphes qui avait effrayé si vivement les Athéniens avant Salamine⁶. Eschyle a donc reproduit le plus souvent une tradition déjà établie en Grèce; s'il a mis plus particulièrement en relief certains faits, s'il a arrangé certains événements pour le plus grand effet tragique, il a pu altérer sur quelques points l'aspect véritable de l'histoire; mais il n'a pas changé pour cela le fond d'une tradition vivante encore dans la mémoire des contemporains. Après lui, Hérodote, s'inspirant de la même tradition, en a pourtant négligé plus d'un trait (témoin la légende du Strymon glacé, qui engloutit une partie des barbares fugitifs⁷), et, même quand il paraît dominé par le souvenir du drame, il fournit en même temps d'autres données qui

1. ESCHYLE, *Perses*, v. 745-748 : "Ὅστις Ἑλλήσποντον ἱρὸν δοῦλον ὡς δεσμώμασιν ἤλπισε σχήσειν ῥέοντα βόσπορον ῥέον θεοῦ, καὶ πόρον μετερρύθμιζε, καὶ πέδαις σφυρηλάτοις περιβαλὼν πολλὴν κέλευθον ἤγυσεν πολλῷ στρατῷ. Cf. HÉRODOTE, VII, 33 : "Ὡς δ' ἐπύθετο Ξέρξης, δεινὰ ποιεῦμενος τὸν Ἑλλήσποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας ἐπικέσθαι μάστιγι πληγὰς καὶ κατεῖναι ἐς τὸ πέλαγος πεδέων ζεύγος. Cf. VII, 54, et VIII, 109. L'éditeur Stein croit qu'Hérodote a pris à la lettre la comparaison d'Eschyle, exprimée par les mots δεσμώμασιν et πέδαις σφυρηλάτοις.

2. On a remarqué en effet que la tradition des chaînes imposées à l'Hellespont se lie étroitement dans Hérodote aux paroles que prononcent les prêtres chargés de frapper la mer (VII, 33). Or Duncker a fait ressortir le caractère bien oriental de ces paroles (DUNCKER, *Geschichte des Alterthums*, t. IV, 4^e édit., p. 726). Il est donc invraisemblable qu'une tradition authentique se soit conservée à côté d'une invention gratuite, née d'une méprise, d'un historien grec.

3. HÉRODOTE, VIII, 61. Au reproche que fait Eurybiade à Thémistocle d'être un ἀνὴρ ἄπολις, celui-ci répond : ἐωυτοῖσι..... ὡς εἴη καὶ πόλις καὶ γῆ μέζων ἤπερ ἐκείνοισι, ἔστ' ἂν διηκόσια νῆες σπρὶ ἔωσι πεπληρωμένα.

4. ESCHYLE, *Perses*, v. 348-349 : "Εὐ' ἄρ' Ἀθηνῶν ἔστ' ἀπόρρητος πόλις; — ἀνδρῶν γὰρ ὄντων ἕρκος ἐστὶν ἀσφαλές.

5. HÉRODOTE, V, 105. — ESCHYLE, *Perses*, v. 283 : Φεῖ τῶν Ἀθηνῶν ὡς στένω μεμνημένος. *Ibid.*, 824 : Τοιαῦθ' ὁρώντες τῶνδε τάπιτίμια μέμνησθ' Ἀθηνῶν Ἑλλάδος τε.

6. HÉRODOTE, VII, 140 : Πῦρ τε καὶ ὄξος Ἄρης, Συριγενὲς ἄρμα διώκων. — ESCHYLE, *Perses*, v. 84 : (Xerxès) πολὺχειρ καὶ πολυνάυτας, Σύριόν θ' ἄρμα διώκων.

7. ESCHYLE, *Perses*, v. 495 et suiv.

dénotent une source différente, et permettent parfois de restituer la vraie physionomie des événements ¹. En un mot, nous voyons que le récit d'Hérodote contient un grand nombre de détails qui ne viennent pas d'Eschyle, et, lors même que l'influence du drame s'y fait sentir, rien ne prouve que cette tradition, pour avoir passé par la bouche du poète, n'ait aucune valeur historique.

Quant à la poésie lyrique, il serait téméraire de prétendre mesurer l'essor qu'elle prit au début du ^v^e siècle, sous l'influence de l'enthousiasme patriotique. Nous entendons parler d'un grand nombre de pièces, épigrammes, élégies, dithyrambes et autres, en l'honneur des grandes batailles et des grands héros de la guerre. Mais nous ne possédons de ces pièces que des fragments insignifiants : combien d'œuvres peuvent nous avoir tout à fait échappé ! Tout ce mouvement poétique eut pour effet d'entretenir chez les Grecs le souvenir de leurs exploits. Comment ce souvenir n'eût-il pas grandi sans cesse, à mesure qu'on s'éloignait des événements ? Et n'est-ce pas dans ce genre qu'on trouverait de ces morceaux de poésie populaire qui justifieraient la théorie de Niebuhr ?

Qu'il nous soit permis, ici encore, de distinguer entre la tradition générale des guerres médiques et le récit d'Hérodote. Il s'agit de déterminer dans quelle mesure cette poésie, qui avait eu en Grèce beaucoup d'écho, se fit sentir sur l'esprit d'Hérodote, et comment elle se manifeste encore dans son récit. Et d'abord, n'y a-t-il pas dans le texte de notre auteur des citations poétiques, des emprunts directs à des poètes ? On ne peut nier qu'il n'en soit ainsi. L'historien qui cite les épitaphes des Spartiates, des Péloponnésiens, et du devin Mégistias, morts aux Thermopyles (VII, 228), a eu connaissance de quelques-unes au moins de ces pièces de circonstance que Simonide, entre autres, avait composées, et où il avait déployé un art si bien approprié au sujet ². Mais pouvons-nous dire qu'il ait beaucoup con-

1. C'est ainsi que le mouvement tournant des Perses avant la bataille de Salamine est déterminé, dans HÉRODOTE (VIII, 76), comme dans ESCHYLE, v. 355 et suiv., par le message secret de Thémistocle à Xerxès. L'historien suit visiblement la tradition du poète. Mais il laisse entendre pourtant, dans un autre passage (VIII, 70), que déjà d'eux-mêmes les Perses avaient fait avancer leurs vaisseaux pour bloquer la flotte grecque à Salamine.

2. Si l'on était sûr que toutes les épigrammes attribuées par Bergk à Simonide (*Poetae lyrici graeci*, 4^e éd., t. III, p. 426 et suiv.) fussent authentiques, il faudrait reconnaître que cette littérature poétique est demeurée, pour ainsi dire, ignorée d'Hérodote : l'historien, qui parle des cent quatre-vingt-douze Athéniens tombés

sulté ces sortes d'archives officielles des cités grecques, ces épitaphes, plus ou moins véridiques, que les villes mêmes les moins ardentes à la lutte avaient à l'envi multipliées chez elles? On sait combien Simonide se montra généreux en louanges et disposé à satisfaire tout le monde : il eut des éloges pour tous, et c'est ce qui put donner plus tard à des hommes comme Plutarque l'idée que tous les Grecs avaient déployé un égal héroïsme. Mais Plutarque reproche précisément à Hérodote de n'avoir pas accordé assez de confiance à ces documents, qu'il considérait, lui, comme authentiques, et d'en avoir méconnu l'importance. Nous n'avions pas besoin de cette remarque de Plutarque pour voir qu'Hérodote ne s'était pas laissé éblouir par tous les beaux récits des villes grecques, et qu'il avait en quelque mesure contrôlé le témoignage de ces pièces officielles. Il a donc plutôt résisté que cédé à l'influence de cette tradition suspecte.

Mais à côté de ces épigrammes, toute une littérature poétique s'était développée en Grèce, et surtout à Athènes : il y avait eu des élégies de Simonide sur Marathon¹, Artémisium, Salamine, Platées². Toute la Grèce avait entendu le dithyrambe fameux de Pindare³. Est-ce que la tradition suivie par Hérodote n'a pas souffert du mélange de ces éléments poétiques? Un exemple nous permettra cependant de signaler à cet égard une illusion de la critique : à propos de la victoire d'Artémisium, Simonide rappelait la légende d'Orithye enlevée par Borée⁴, et on a pu à bon droit conjecturer, d'après cette allusion, qu'il parlait de la tempête du cap Sépias, de cette heureuse tempête qui avait détruit une partie de la flotte perse, et que les Athéniens avaient

à Marathon, ne cite pas l'épitaphe de leur tombeau; il rappelle l'origine du culte de Pan sur l'Acropole, et il ne paraît pas soupçonner l'existence d'une statue dédiée par Miltiade, avec une inscription fameuse (Τὸν τραγὸπον ἐμὲ Πᾶνα, τὸν Ἀρχάδα, τὸν κατὰ Μήδων, Τὸν μετ' Ἀθηναίων στήσατο Μιλτιάδης, SIMONIDE, fr. 133, éd. Bergk). On pourrait multiplier ces exemples. Faut-il croire que la plupart de ces épigrammes ne datent pas de Simonide? Ou bien Hérodote a-t-il par principe négligé cette sorte de documents? La première hypothèse nous paraît plus juste.

1. Une tradition qui n'est pas sans valeur veut que Simonide et Eschyle soient entrés en lutte pour la composition de cette élégie, et qu'Eschyle ait été vaincu (Βίος Αἰσχύλου, éd. Westermann. — PLUTARQUE, *Propos de table*, I, 10, § 3).

2. Bergk a réuni et discuté tous les fragments de ces pièces (*Poetae lyrici graeci*, 4^e éd., t. III, p. 382 et suiv.).

3. Sur les sentiments de Pindare pendant la période troublée des guerres médiques, voir l'analyse pénétrante de M. A. CROISSET, *Poésie de Pindare*, p. 259-273.

4. SCOLIASTE D'APOLLONIUS DE RHODES, I, 211 (SIMONIDE, fr. 3, éd. Bergk).

attribuée à l'action de Borée, invoqué par eux ¹. Mais Bergk n'a-t-il pas supposé que Simonide était le premier auteur du rapprochement entre la tempête et Borée, et que c'était cette pièce qui avait donné naissance à la tradition suivant laquelle des prières avaient été adressées à Borée par les Athéniens? L'oracle de Delphes, en ordonnant ces prières, suivant le témoignage d'Hérodote, n'aurait fait qu'emprunter à Simonide une de ses expressions, γαμβρόν Ἐρεχθίδος ². On voit, dans cette hypothèse, jusqu'à quel point la poésie lyrique aurait agi sur la tradition! Mais ce n'est là qu'une hypothèse, et des moins vraisemblables. L'origine d'un rapprochement entre la tempête du cap Sépias et la prétendue intervention de Borée s'explique assez par la reconnaissance des Athéniens à l'égard du dieu qui leur avait rendu un si notable service; ainsi la tradition naquit d'elle-même dans le peuple; Delphes s'en empara aussitôt, et les Athéniens ne demandèrent pas mieux que de croire Delphes sur parole. Quant à Simonide, il ne fit que se conformer à un bruit public, transformé déjà en une légende pieuse.

D'autres poésies encore avaient cours, qui touchaient plus directement à l'histoire : c'était l'éloge ou la critique d'un général ou d'un chef d'État. Les pièces satiriques de Timocréon de Rhodes, par exemple, visaient le vainqueur de Salamine ³, et contenaient en même temps l'éloge indirect d'Aristide; d'autres poètes célébraient dans le même temps Pausanias, Xanthippe ou Léotychide ⁴, et l'on sait que, pour une époque toute voisine, Cimon fut l'objet de nombreux poèmes, dont Plutarque cite même quelques auteurs, comme Archélaos et Mélanthios ⁵. Si les victoires propres de Cimon devaient figurer au premier rang de ces écrits, il est probable aussi que sa participation aux guerres médiques n'avait pas été oubliée, et, d'autre part, les usages traditionnels de la poésie lyrique voulaient que l'éloge du père et des ancêtres fût joint à l'éloge du fils : ainsi Miltiade dut être,

1. HÉRODOTE, VII, 188-189. — Strabon nous apprend que ce promontoire funeste avait été l'objet de nombreux poèmes (IX, p. 443).

2. BERGK, dans le commentaire du fragment 3 de Simonide.

3. PLUTARQUE, *Thémistocle*, 21.

4. *Id.*, *ibid.* : Ἀλλ' εἰ τύγε Παισανίαν ἦ καὶ τύγε Ξάνθιππον αἰνεῖς
ἦ τύγε Λευτυχίδα, ἐγὼ δ' Ἀριστείδα ἐπαίνεω
ἄνδρ' ἱερὸν ἀπ' Ἀθανᾶν
ἐλθεῖν ἕνα λόστον.

5. PLUTARQUE, *Cimon*, 4 et 7. — ESCHINE, *Contre Clésiphon*, 184.

lui aussi, chanté dans le temps où sa mémoire profita des succès de Cimon. Mais de tout cela, qu'est-il passé dans l'histoire? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les fragments conservés de Timocréon signalent des faits qui n'ont laissé aucune trace chez Hérodote¹, et que les éloges poétiques de Cimon n'ont pas trouvé chez lui plus d'écho; car on est plutôt étonné de voir quelle petite place occupe dans son livre ce fils de Miltiade, ce vainqueur des Perses, à qui nous attribuons volontiers un si grand rôle dans le développement de la tradition athénienne des guerres médiques².

Enfin, il y eut à Athènes d'autres pièces de poésie lyrique en l'honneur des guerres médiques, des hymnes qu'on chantait au temps d'Isocrate dans les fêtes solennelles de la cité³. A la même catégorie d'œuvres appartenaient sans doute ces chants patriotiques que le défenseur de la vieille éducation athénienne regrette dans la comédie d'Aristophane, ces poèmes tout inspirés de l'esprit guerrier, comme « La terrible Pallas qui renverse les cités », ou « Une clameur retentit au loin⁴ ». Mais ici encore nous ne pensons pas qu'Hérodote se soit inspiré de ces poésies. Car manifestement elles ne reproduisaient plus qu'une image fort vague des événements; c'étaient de ces éloges généraux comme ceux que nous trouvons dans Aristophane à l'adresse des *Marathonomaques*; tous les héros du passé y étaient loués en bloc, mais aussi tous les détails y étaient oubliés et confondus⁵. Ce n'est pas là qu'Hérodote a puisé son histoire.

1. Timocréon, dans son pamphlet, accusait Thémistocle d'avoir favorisé certains exilés, d'en avoir sacrifié d'autres par avarice et ambition, et d'avoir refusé notamment de le ramener, lui, Timocréon, à Ialysos, sa patrie; il l'accusait encore d'avoir traité chichement le peuple à l'Isthme, en lui servant de mauvaises viandes.

2. En réhabilitant la mémoire de son père, Cimon contribua plus que personne à ranimer le souvenir de la guerre contre les Perses, et on peut croire que certaines cérémonies publiques et religieuses, célébrées au Céramique, certains monuments comme le Pœcile, et des institutions mêmes comme celle du λόγος επιτάξις, remontent au gouvernement de ce grand homme. Mais il serait trop long de citer ici et de discuter tous les textes qui justifient cette hypothèse.

3. ISOCRATE, *Panegyrique*, 158 : Εὐροὶ δ' ἄν τις ἐκ μὲν τοῦ πολέμου τοῦ πρὸς τοὺς βαρβάρους ὕμνους πεποιημένους, ἐκ δὲ τοῦ πρὸς τοὺς Ἕλληνας θρόνους ἡμῖν γεγενημένους, καὶ τοὺς μὲν ἐν ταῖς ἑορταῖς ᾄδόμενους, τῶν δ' ἐπὶ ταῖς συμφοραῖς ἡμᾶς μεμνημένους.

4. ARISTOPHANE, *Nuées*, v. 967. Le premier de ces fragments passait pour le début d'un dithyrambe de Lamproclès, le second pour le début d'un dithyrambe de Kydidès ou Kekeidès. Voir le commentaire de Kock sur ce passage, *Ausgewählte Komödien des Aristophanes, Wolken*, 3^e éd., 1876.

5. Il n'est pas sans intérêt, pour la question qui nous occupe, d'opposer au récit d'Hérodote les témoignages, presque contemporains, des auteurs de la

Ainsi Niebuhr a pu justement signaler l'action de la poésie sur la tradition des guerres médiques. Mais il demeure douteux pour nous que ces œuvres aient produit beaucoup d'effet sur l'esprit d'Hérodote, et qu'elles aient laissé des traces dans son livre.

Reste l'argumentation fondamentale de Niebuhr sur la mobilité, l'instabilité d'une tradition orale, abandonnée à elle-même, fût-ce un tout petit nombre d'années. L'observation a un grand poids; mais pouvons-nous affirmer que les faits racontés par Hérodote ne reposaient effectivement que sur une tradition populaire, exposée à toutes les transformations d'une légende? Grave question, que nous examinerons dans les chapitres suivants. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu d'établir une comparaison entre le ^ve siècle avant notre ère et les

comédie ancienne. Ceux-ci ne se soucient en rien de dire la vérité sur les guerres médiques : ils en parlent par allusion pour célébrer le beau temps des victoires passées, l'âge d'or de la Grèce; mais en cela ils visent surtout à rabaisser les chefs nouveaux de la démocratie, les démagogues du temps de la guerre du Péloponnèse. Aussi, de distinctions, de nuances entre les divers représentants du bon vieux temps, la comédie n'en connaît pas : elle vante également Solon, Miltiade, Aristide, Périclès (EUPOLIS, fr. 100); le poète comique Télécléides, au dire d'Athénée (XII, p. 553 e), célébrait la douceur du temps de Thémistocle. A ce moment, tous les héros de la grande guerre sont confondus dans une commune admiration, si ce n'est que Miltiade, le vainqueur de la vraie victoire athénienne, domine tous les autres : Marathon, dit un personnage d'Eupolis dans la pièce des *Πόλεις* (EUPOLIS, fr. 216), c'est un riche héritage pour Athènes; aucune victoire ne saurait lui être comparée (Ib., fr. 116). Au même point de vue se place Aristophane. Plusieurs traits, il est vrai, sont conformes au récit d'Hérodote : le chœur des vieillards, dans *Lysistrata*, exprime la crainte de voir les femmes se mettre à commander des vaisseaux et à combattre sur mer comme Artémise (*Lysistrata*, v. 675); le chœur des Lacédémoniens, dans la même pièce, célèbre dans une commune louange les deux journées d'Artémisium et des Thermopyles (*ibid.*, v. 1247 et suiv.). Ailleurs Aristophane parle de la poursuite des Perses à Marathon (*Acharniens*, v. 697) et de la muraille de bois qui sauva Athènes (*Chevaliers*, v. 1040). Mais le plus souvent il en prend plus à son aise avec l'histoire. D'abord, d'une façon générale, les *Marathonomaques* sont les héros des guerres médiques, qu'il s'agisse de la première ou de la seconde invasion : les mêmes vieillards qui rappellent la chasse donnée aux Mèdes à Marathon (*Acharniens*, v. 697), demandent à être mieux traités en considération des services qu'ils ont rendus sur mer (*ibid.*, 677). A la fin de la pièce des *Chevaliers*, le bonhomme Démos est rendu à son éclat de Marathon (ἄξια πράττεις καὶ τοῦ Μαράθωνι τροπαίου), c'est-à-dire redevient tel qu'au temps d'Aristide et de Miltiade (οἷός περ Ἀριστείδη πρότερον καὶ Μιλτιάδῃ ξυνεστίει) (*Chevaliers*, v. 1323 et suiv.). Les *Marathonomaques* sont les hommes du passé, aussi bien ceux qui ont combattu avec le glaive à Marathon (*Chevaliers*, v. 781), que ceux qui ont usé leurs membres sur les bancs de rameurs à Salamine (*ibid.*, 792). Mais c'est surtout dans la belle parabase des *Guêpes*, qu'Aristophane mêle les souvenirs des deux guerres médiques : ce qu'il célèbre, c'est la victoire de Marathon (*Guêpes*, v. 1085); mais à cette journée il rattache l'incendie que le barbare promena dans toute la ville (ἡνίκ' ἦλθ' ὁ βάρβαρος τῷ καπνῷ τῶν ἅπασαν τὴν πόλιν καὶ πυρπολῶν) (*ibid.*, 1078), et il fait allusion au mot célèbre de Diénécès aux Thermopyles (*ibid.*, 1084).

âges primitifs où n'existaient ni l'écriture ni le souci de l'histoire. De même, comparer, comme fait Niebuhr ¹, l'impression produite sur les Grecs par l'invasion de Xerxès à celle que produisit de notre temps sur les fellahs de l'Égypte la campagne de Bonaparte, c'est prêter aux Grecs une naïveté qu'ils n'avaient plus au temps de Thémistocle.

En résumé, tous les arguments de Niebuhr se heurtant à de sérieuses objections, il est juste de reconnaître que sa théorie ne suffit pas à expliquer les prétendues incohérences du récit d'Hérodote. Ces incohérences et ces contradictions, il nous faudra les examiner en elles-mêmes; mais du moins pourrons-nous écarter le système *a priori* qui d'avance attribue tout l'exposé historique d'Hérodote à une tradition populaire et poétique, dénuée de tout fondement solide.

1. NIEBUHR, *op. cit.*, p. 386.

CHAPITRE II

EXAMEN DE LA THÉORIE DE M. K.-W. NITZSCH SUR LA TRADITION ORALE DES GUERRES MÉDIQUES

L'opinion de Niebuhr sur les guerres médiques ne fit pas d'abord beaucoup de bruit dans le monde savant : exposée dans une œuvre posthume, elle avait surtout le tort de ne pas s'appuyer sur une démonstration rigoureuse. Or, dans le même temps, la critique historique était beaucoup plutôt attirée vers l'observation de certains faits précis, qui, rapportés par Hérodote, se trouvaient, depuis peu, confirmés par les découvertes de l'archéologie orientale. Tout le crédit que gagnait auprès des archéologues le précieux auteur des descriptions de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Perse, se reportait sur le compte de l'historien de la Grèce, et pendant longtemps les éditeurs et commentateurs d'Hérodote, aussi bien que les historiens de la Grèce et de la littérature grecque, s'appliquèrent surtout à faire valoir les résultats acquis par ses recherches patientes et judicieuses. Les commentaires de Bähr ¹ et de Rawlinson ², auxquels il faut ajouter les éditions plus récentes de Stein ³ et d'Abicht ⁴, sont animés de cet esprit; et c'est aussi la même confiance dans la sincérité d'Hérodote

1. *Herodoti Musæ*, 2^e éd. (1856-1861), 4 vol.

2. *History of Herodotus*, new english version, edited with copious notes and appendix, by GEORGE RAWLINSON, London, 4 vol.

3. *Herodotos*, erklärt von HEINRICH STEIN, Berlin, Weidmann, 5 vol. (nombreuses rééditions).

4. *Herodotos*, für den Schulgebrauch erklärt, von K. ABICHT, Leipzig, Teubner, 5 vol. (nombreuses rééditions).

et dans la sûreté de ses informations qui domine les grandes histoires de Grote, de Curtius, de Max Duncker. Dans un domaine plus restreint, Rüstow et Köchly n'hésitèrent pas à prendre Hérodote pour guide dans l'histoire de l'art militaire chez les Grecs au début du v^e siècle¹ : tant on était loin alors d'accorder à Niebuhr que tous ces récits fussent le fruit merveilleux d'une imagination échauffée par l'enthousiasme patriotique !

Cependant, en 1871, M. K.-W. Nitzsch entreprit de soumettre à un examen nouveau les sources d'Hérodote dans l'histoire des guerres médiques², et ce travail, quoique fort court, a inspiré depuis lors presque tous les auteurs qui ont touché au même sujet. Bien qu'en désaccord avec Niebuhr sur plusieurs points essentiels, M. Nitzsch se rattache cependant à lui par la conception générale qu'il a de la méthode historique d'Hérodote.

En appréciant le récit des guerres médiques d'après la valeur des sources où Hérodote avait puisé, Niebuhr supposait par cela même que l'historien s'était contenté de reproduire les idées courantes, les bruits publics, les *on dit*, en un mot, les données diverses, et souvent contradictoires, d'une tradition poétique, en vers ou en prose, répandue en Grèce dans la première moitié du v^e siècle ; il ne recherchait pas le caractère propre de cette tradition pour chacun des faits rapportés par l'historien ; mais il laissait entendre qu'Hérodote n'avait pas réagi contre cette tradition, qu'il en avait accepté les grandes lignes, sans songer à les mettre d'accord, et qu'il s'était, dans cette partie de son livre comme dans l'exposé des mœurs et des récits barbares, conformé à la méthode formulée ainsi par lui-même : ἐγὼ δὲ ὀφείλω λέγειν τὰ λεγόμενα, πείθεσθαι γέ μὴν οὐ παντάπασιν ὀφείλω, καὶ μοι τοῦτο τὸ ἔπος ἐχέτω ἐς πάντα τὸν λόγον³. Or c'est du même principe que part M. Nitzsch : déterminer la nature des sources qui ont servi à Hérodote, et cela d'après le texte seul de l'historien, voilà le but qu'il s'est proposé ; et il a cru pouvoir y atteindre, en établissant que ces sources étaient encore reconnaissables après le travail de remaniement

1. RÜSTOW et KÖCHLY, *Geschichte des griech. Kriegswesens von den ältesten Zeiten bis auf Pyrrhos*, Aarau, 1852.

2. NITZSCH, *Ueber Herodots Quellen für die Geschichte der Perserkriege*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXVII (1872), p. 226-268.

3. HÉRODOTE, VII, 152. Cf. II, 123 : Τοῖσι μὲν νυν ὑπ' Αἰγυπτίων λεγομένοις χρέσθω ὅτι τὰ τοιαῦτα πιθανά ἐστι· ἐμοὶ δὲ παρὰ πάντα τὸν λόγον ὑποκίεσθαι ὅτι τὰ λεγόμενα ὑπ' ἐκάστων ἀκοῇ γράφω.

qu'Hérodote avait dû leur faire subir, ou plutôt il a nié ce remaniement, si ce n'est dans l'ordre et le choix des matériaux. Hérodote, suivant M. Nitzsch, a combiné avec goût et critique des éléments jusque-là isolés; mais ces éléments, il les a conservés tels quels dans la trame de son histoire, et il a permis ainsi de les reconstituer. Seulement (et c'est ici que M. Nitzsch se sépare entièrement de Niebuhr), au lieu d'être variables et sans cesse renouvelées, insaisissables par conséquent, comme les mouvements mêmes de l'opinion publique, M. Nitzsch suppose que ces traditions avaient revêtu, aussitôt après les événements, une forme fixe, durable, imprimée pour toujours dans la mémoire des hommes. Telle est la nouveauté de cette doctrine, qu'un accueil trop favorable, à ce qu'il nous semble, a presque imposée depuis lors aux critiques d'Hérodote et aux historiens des guerres médiques.

La thèse se fonde, d'abord, sur une prétendue analogie de la tradition des guerres médiques avec les récits égyptiens, libyens, perses ou phéniciens, qu'Hérodote a consignés dans les quatre premiers livres de son histoire; ensuite, sur quelques textes qui semblent à M. Nitzsch de nature à prouver l'existence de traditions de ce genre, définitivement fixées dans la mémoire des Grecs. Enfin l'auteur croit pouvoir confirmer ces vues par l'examen détaillé du récit d'Hérodote. Reprenons une à une les différentes parties de cette argumentation.

Et d'abord, est-il prouvé que même ces traditions égyptiennes ou libyennes, à la ressemblance desquelles M. Nitzsch veut ramener la tradition des guerres médiques, aient affecté la forme d'un récit arrêté une fois pour toutes, et toujours répété de la même manière? Est-ce ainsi que se présentaient même les légendes qu'Hérodote entendit à Memphis ou à Babylone? L'historien, après nous avoir exposé les résultats de son enquête personnelle sur l'Égypte, dit en propres termes : « Je rapporterai maintenant des traditions égyptiennes, d'après ce que j'ai entendu dire; j'y ajouterai toutefois quelque chose de ce que j'ai observé moi-même¹ ». Il ne dit pas, comme on traduit d'ordinaire : « Je rapporterai les traditions égyptiennes », comme s'il y avait dans le texte τὰς αἰγυπτίους λόγους. Cette dernière tournure pourrait désigner, à la rigueur, une tradition fixe, conservée dans une sorte de moule, quelque chose comme le boniment, toujours

1. HÉRODOTE, II, 99.

identique à lui-même, d'un *cicerone* officieux. Mais le mot d'Hérodote est beaucoup plus vague, et rien ne nous autorise à penser que tous les développements qui suivent cette déclaration aient eu ce caractère. Il est vrai que l'historien dit un peu plus loin : « Jusqu'à ce point du récit, les Égyptiens et les prêtres m'ont dit que...¹ ». Mais ce λόγος (ἐς μὲν τοσούτο τοῦ λόγου) n'est pas la tradition égyptienne elle-même, c'est le compte rendu qu'en donne Hérodote, et il faut traduire, ce me semble : « Jusqu'à ce point de mon récit, je rapporte ce que m'ont dit les Égyptiens et les prêtres ». De même, quand Hérodote, au chap. 161 du liv. II, parle des récits libyens (ἐν τοῖσι λιθυκοῖσι λόγοισι ἀπηγγέσονται), c'est de son propre livre qu'il parle, et non d'une tradition orale, nettement définie, qui ait eu par elle-même une existence réelle.

N'allons pas cependant trop loin dans ce sens : il est évident, d'après cette partie même de l'ouvrage d'Hérodote, que les récits relatifs à la fondation de Cyrène² étaient bien distincts les uns des autres, suivant qu'on les puisait à la source de Théra³, de Lacédémone⁴, ou de la ville même de Cyrène⁵, et on peut admettre surtout que les contes et les légendes historiques de l'Égypte, ainsi que les vieilles traditions de l'Assyrie, avaient pris, dans le souvenir des prêtres, une forme en quelque sorte hiératique. Mais est-ce une raison pour que tel fût aussi le caractère d'une tradition grecque, relative à des événements beaucoup plus récents, comme les guerres médiques? Nous voyons sans doute que le même terme, λόγος, s'applique chez Hérodote à ces légendes antiques et aux récits de cette guerre : à propos de l'attitude d'Argos, par exemple, l'historien rapporte trois versions (λόγοι), qu'il énumère l'une après l'autre, comme les versions relatives à la fondation de Cyrène⁶. Mais le mot λόγος a plusieurs autres sens encore; c'est un nom qui convient à des choses très différentes. Quelle vraisemblance y a-t-il à assimiler le récit de Marathon ou celui de Platées à la légende de Min ou de Sésostris? M. Nitzsch invoque ici un fait intéressant, bien mis en lumière par M. Erdmannsdörffer⁷, mais qui n'a pas, selon nous,

1. HÉRODOTE, II, 142.

2. Id., IV, du chap. 145 à la fin du livre.

3. Les chap. 146-153 représentent la tradition de Théra.

4. Id., *ibid.*, ch. 145-150.

5. Id., *ibid.*, ch. 154-156.

6. Id., *ibid.*, 148-152.

7. ERDMANNSDÖRFFER (B.), *Das Zeitalter der Novelle in Hellas*, Berlin, 1870 (extrait des *Preussische Jahrbücher*, t. XXV).

toute la portée qu'on lui prête : beaucoup de traditions anciennes, grecques et barbares, ont été colportées au ^{vi}^e siècle sur toutes les côtes de la Méditerranée ; quoique de provenances diverses, elles ont perdu peu à peu, à force de passer de main en main, leur marque primitive, et sont devenues, dans le commerce intellectuel qui rapprochait alors l'Orient de l'Occident, une sorte de monnaie courante, destinée à défrayer les conversations d'une société qui avait perdu le goût de la grande épopée, et qui n'avait pas encore celui de la vérité historique et de la raison. Nul doute que nous ne devions à cette source beaucoup des anedoctes et des nouvelles que contient le livre d'Hérodote : c'est bien dans ce fonds commun de traditions tantôt amusantes, tantôt sérieuses, que l'historien a puisé notamment les légendes de Gygès, de Crésus et de Solon. Nous admettons sans peine aussi que l'antique rivalité de l'Europe et de l'Asie, depuis Médée et la guerre de Troie, ait été l'objet de traditions analogues chez les Perses et chez les Phéniciens en même temps que chez les Grecs. Peut-être même les événements de la guerre médique, eux aussi, ont-ils été compris dans ce mouvement des esprits qui tendait à réduire l'histoire en anedoctes. C'est là un caractère incontestable du récit chez Hérodote. Mais faut-il croire pour cela que toutes ces traditions populaires et poétiques, dans cet âge de la *nouvelle*, aient revêtu cette forme définitive dont on parle, et qui se serait imposée au conteur et à l'historien ? Voilà ce qu'aucune analogie ne nous paraît établir, et ce que ne permet guère de croire la lecture du livre d'Hérodote, si original de composition et de style.

M. Nitzsch a recours, pour appuyer son système, à des arguments plus précis : il croit pouvoir démontrer, par des textes formels, l'existence à Sparte de récits traditionnels, fidèlement conservés par la mémoire des hommes. Cette sorte de littérature orale, rédigée aussitôt après les guerres médiques, et pieusement respectée depuis, se serait offerte sous cette forme à Hérodote, qui nous l'aurait transmise.

Deux textes sont ici mentionnés, à titre de preuves. Le premier est un passage du *Premier Hippias* de Platon : le dialogue roule en cet endroit sur les succès obtenus par le sophiste à Lacédémone ; ses leçons ordinaires, d'un caractère scientifique, ne lui avaient valu que peu d'applaudissements ; mais il avait eu un plein succès lorsqu'il s'était mis à débiter des discours *περὶ τῶν γενῶν, τῶν τε ἡρώων καὶ τῶν ἀνθρώπων καὶ τῶν κατοικήσεων*, ὡς τὸ ἀρχαῖον ἐκτίσθησαν αἱ πόλεις, καὶ συλλήβδην πάσης

τῆς ἀρχαιολογίας ¹. Les généalogies de familles, la vie des héros et des hommes de l'ancien temps, les fondations de villes, l'*archéologie* enfin, quel rapport tout cela a-t-il avec l'histoire de Sparte pendant les guerres médiques ? Ces sujets que traite le sophiste à Sparte ressemblent beaucoup (c'est là un fait curieux) à la matière ordinaire des logographes. On peut encore voir dans ce texte une preuve de la mémoire que les hommes de ce temps pouvaient acquérir, puisque le sophiste se vante à Socrate de pouvoir réciter une liste de cinquante noms après l'avoir entendue une seule fois. Mais ces listes n'ont rien de commun avec les guerres médiques, elles ne peuvent être la matière de ces λόγοι qu'Hérodote est censé avoir trouvés à Sparte, car lui-même ne nous en a conservé aucune.

L'autre texte est tiré de l'écrit de Xénophon sur la *République des Lacédémoniens* : « Lycurgue a voulu que l'instruction des jeunes gens fût due presque tout entière à l'expérience des vieillards ; car c'est un usage traditionnel dans les φιλιται de rappeler les belles actions accomplies dans la ville (ὅ τι ἂν καλῶς τις ἐν τῇ πόλει ποιήσῃ) ² ». On ne saurait contester que ce texte ne prouve l'existence de récits oraux destinés à entretenir la jeunesse dans l'admiration des nobles exploits des ancêtres, et certes, au nombre des ancêtres, on doit compter les vaillants compagnons de Léonidas et en général les héros des guerres médiques. Mais par contre, rien ne prouve que ces exploits racontés aux jeunes gens fussent des traditions toujours semblables à elles-mêmes, invariables, et définitivement traduites sous une forme immuable. Nous comprenons au contraire ces propos de table comme des récits d'aventures sans cesse renouvelés, selon la curiosité et l'imagination du conteur, selon le goût de l'auditeur aussi, et selon les circonstances. Hérodote parle quelque part des mots nombreux que l'on prête au Spartiate Diénécès ³, et il rapporte au sujet des Thermopyles plusieurs anecdotes toutes spartiates ⁴. Voilà bien la matière de ces conversations édifiantes des φιλιται, matière essentiellement flexible, susceptible de développements et d'additions presque à l'infini. Nous ne voyons là rien qui rappelle l'idée que se fait M. Nitzsch de la tradition des guerres médiques à Sparte.

1. PLATON, *Premier Hippias*, p. 285.

2. XÉNOPHON, *République des Lacédémoniens*, 5, § 5.

3. HÉRODOTE, VII, 226.

4. Id., *ibid.*, 229-232.

En résumé, le premier témoignage invoqué par l'auteur de cette hypothèse prouve bien que les Spartiates ont eu le goût des longs récits, déclamés par un sophiste avec une mémoire prodigieuse, mais non pas que cet effort de mémoire se soit appliqué le moins du monde aux événements de l'histoire moderne; et, d'autre part, le second témoignage prouve qu'on a dû beaucoup parler à Sparte des exploits des Thermopyles et de Platées, mais non pas qu'on en ait parlé dans de longs discours comme ceux que faisaient les sophistes.

Il ne reste donc d'autre ressource à M. Nitzsch, pour démontrer l'existence des *λόγοι* tels qu'il les conçoit, que de les tirer du texte d'Hérodote. Mais désormais toute base solide manque à son argumentation : car c'est l'existence des *λόγοι*, sûrement démontrée, qui seule pourrait faire accepter quelques-unes des observations de l'auteur sur le texte de l'historien. Admettons toutefois que réellement, en dehors d'Hérodote, la tradition ait pris cette forme arrêtée, invariable que veut M. Nitzsch. Nous disons, et nous prouvons, qu'Hérodote n'a pas reproduit cette tradition.

A Athènes, par exemple, M. Nitzsch croit à l'existence de *λόγοι* propres à deux familles, celle des Philaïdes (ou de Miltiade) et celle des Alcéméonides (ou de Périclès), et il prétend reconnaître, au VI^e livre, l'usage qu'a fait Hérodote de cette double tradition. Selon lui, les détails relatifs à Miltiade avant son retour à Athènes, et tout le récit de Marathon jusqu'au chap. 115, proviendraient d'une source *philaïde*, ou plutôt (car il faut aller jusque-là dans la théorie de M. Nitzsch) tous ces chapitres reproduiraient un récit traditionnel des Philaïdes; la preuve, c'est l'accusation que contient le chap. 115 contre les Alcéméonides, accusation citée en cet endroit par Hérodote sans la moindre objection. A partir du chapitre 123, au contraire, apparaîtrait une source *alcéméonide*, qui serait la réponse aux attaques des Philaïdes. Ainsi raisonne M. Nitzsch¹. Mais, d'abord, si Hérodote attend, pour réfuter l'accusation dirigée contre les Alcéméonides, la fin de son récit de la bataille de Marathon, c'est, pourrait-on dire, par une raison d'art et de composition, afin de ne pas interrompre un développement qui se tient, par des détails rétrospectifs destinés à prouver le patriotisme des Alcéméonides et leur haine des tyrans. Mais surtout nous pouvons affirmer qu'Hérodote n'a

1. NITZSCH, *op. cit.*, p. 243.

pas recueilli sur Miltiade une tradition complète et suivie, comme le croit M. Nitzsch. Si une telle tradition avait existé, ou si seulement elle avait été connue d'Hérodote, l'historien nous aurait fourni sur l'histoire de Miltiade, depuis son établissement en Chersonnèse jusqu'à sa victoire de Marathon, un exposé continu, où la suite des faits se fût présentée, non pas peut-être dans un ordre rigoureusement chronologique, mais de manière à faire du moins pressentir, dès le début de sa carrière, le rôle illustre du futur vainqueur des Perses. Or ce n'est pas ce qui arrive. Qu'on lise les chapitres 34 à 41 du livre VI, où Hérodote, ayant à mentionner la fuite de Miltiade en 493 devant la flotte phénicienne (après la prise de Milet et l'écrasement de la révolte ionienne), résume l'histoire antérieure de ce personnage : de la vie de Miltiade durant cette longue période, il ne sait que fort peu de chose, et même ces données incomplètes paraissent si peu empruntées à une source propre à la famille du héros qu'elles ne mentionnent aucun de ses exploits, ni son attitude énergique sur les bords du Danube lorsqu'il s'était agi de couper toute retraite à l'armée de Darius, ni plus tard sa conquête de Lemnos; l'historien ne trouve moyen de citer en cet endroit que deux faits peu glorieux : la fuite de Miltiade devant les Scythes, et son expulsion de la Chersonnèse en 493. C'est dans une tout autre partie du récit qu'Hérodote parle du rôle de Miltiade dans la délibération des tyrans ioniens au bord du Danube, et quant à la prise de Lemnos, elle forme un épisode à part, puisé certainement à une source athénienne, mais non pas spécialement propre aux Philaïdes.

Pour l'histoire de Thémistocle, M. Nitzsch la considère aussi comme dérivée de sources peu favorables au véritable fondateur de la démocratie; il estime que la nature de ces sources explique le silence d'Hérodote sur les services rendus par Thémistocle, avant l'année 480, dans l'organisation intérieure de la cité; ainsi s'expliquerait aussi l'absence de renseignements sur les changements qui, après Salamine, amenèrent au pouvoir les adversaires de Thémistocle, Aristide et Xanthippe. Mais quoi? Même s'il en était ainsi, faudrait-il croire que ces sources fussent des λόγοι, au sens qu'entend M. Nitzsch? Une tendance défavorable à Thémistocle ne devait-elle pas dominer toutes les traditions, quelles qu'elles fussent, répandues dans une ville d'où Thémistocle avait été dans la suite exilé? En outre, Hérodote, préoccupé avant tout des grands événements de la guerre, n'a pas eu la pré-

tention de raconter l'histoire des partis athéniens et de suivre toute la marche des révolutions politiques : ne serait-ce pas là plutôt la cause des lacunes qu'on signale dans la carrière de Thémistocle ?

Répondons enfin brièvement, et sans entrer dans tous les détails, à la partie de l'argumentation de M. Nitzsch qui se rapporte aux *λόγοι* spartiates. Ces *λόγοι* se rencontrent, suivant M. Nitzsch, dans le récit des Thermopyles, de Platées et de Mycale ; mais, tandis que pour les Thermopyles et pour Mycale ils n'offrent aucun mélange de traditions athéniennes, le *λόγος* spartiate ne vient dans le récit de Platées qu'après un *λόγος* athénien : la transition se fait exactement au chap. 61 du liv. IX. A l'appui de cette thèse, un des arguments les plus séduisants consiste à signaler, au début de chacune de ces traditions spartiates, l'énumération des ancêtres royaux de Léonidas, de Léotyche et de Pausanias. Mais de ce fait même nous tirons une conclusion assez différente : admettons que la chose soit vraie pour les Thermopyles et pour Mycale ; elle ne peut plus l'être pour Platées, puisque, dans l'hypothèse de M. Nitzsch, Hérodote aurait emprunté seulement à la tradition spartiate la fin de son récit : tout le début des opérations, les préliminaires de la bataille dériveraient d'une source athénienne, et le *λόγος* officiel de Sparte apparaîtrait seulement au moment de l'engagement décisif. Mais à ce moment la tradition spartiate devait avoir depuis longtemps introduit et présenté Pausanias avec tout le cortège de ses ancêtres ; c'est donc bien Hérodote ici, et non le *λόγος*, qui a placé à dessein cette généalogie royale, et cela pour faire mieux ressortir le moment capital de la bataille. Il faut donc en revenir à cette idée, que l'historien a pu trouver dans des sources officielles quelques éléments de son exposé historique, mais que cet exposé lui appartient réellement en propre, non pas seulement, comme le soutient M. Nitzsch, par le choix et l'ordre des *λόγοι*, mais aussi par la composition même de ces traditions et surtout par l'esprit qui les anime toutes.

Or c'est là précisément ce que nie M. Nitzsch : suivant lui, la critique d'Hérodote se borne à choisir habilement, prudemment les traditions, et cette tâche, il s'en acquitte à merveille, quoique, à cet égard même, M. Nitzsch suppose chez Hérodote de singulières préoccupations¹ ;

1. Le récit de Mycale, par exemple, semble à M. Nitzsch (*op. cit.*, 268) emprunté à une tradition spartiate qui avait, aussitôt après la bataille, glorifié le roi Léotyche. Soit ! Mais quelle est la raison de ce choix ? Est-ce que ce récit présentait

mais une fois ce devoir accompli, adieu sa personnalité d'historien! adieu sa vivacité de conteur, son originalité d'écrivain! C'est mot à mot que notre auteur, devenu tout à coup d'une docilité enfantine, reproduit le texte anonyme du λόγος avec un respect scrupuleux! Il pousse la superstition jusqu'à admettre, sur la foi de la tradition, des expressions mêmes qu'il n'entend pas, qu'il devrait considérer comme absurdes, et qui s'éclairent seulement à la lumière de la théorie ingénieuse de M. Nitzsch! Mais il nous faudrait des raisons bien fortes pour faire à un critique moderne des concessions qui compromissent à ce point la personnalité d'Hérodote, et aussi sa bonne foi. Car, en même temps que M. Nitzsch supprime chez notre auteur, dans la reproduction d'une tradition historique, toute initiative de composition et de style, il suppose chez lui un autre défaut : du moment où Hérodote mentionne quelquefois expressément, dans son histoire des guerres médiques, certaines traditions locales qu'il admet ou rejette, avons-nous le droit de soupçonner que dans d'autres passages le même historien dissimule ses sources, au point de transcrire, sans le dire, des λόγοι exactement semblables à ceux qu'il lui arrive parfois de citer? Heureusement, ces conclusions fâcheuses ne s'imposent nullement à notre esprit, puisque, comme nous l'avons démontré, l'existence des prétendues traditions orales de M. Nitzsch, traditions conservées par la mémoire, mais rédigées sous une forme définitive et en quelque sorte littéraire, n'est ni vraisemblable *a priori*, ni justifiée *a posteriori* par aucune analogie ni par aucun texte.

en lui-même les meilleures garanties d'authenticité? Non; M. Nitzsch pense qu'Hérodote, en choisissant cette tradition, ménageait le roi Archidamos, le petit fils de Léotychide, et se mettait en même temps à couvert du reproche de partialité en faveur d'Athènes. Cette singulière hypothèse, si peu vraisemblable en elle-même, repose sur cette autre opinion, également contestable, que cette partie de l'histoire d'Hérodote a été rédigée pendant la guerre du Péloponnèse.

CHAPITRE III

DU CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA TRADITION ORALE DES GUERRES MÉDIQUES, D'APRÈS MM. WECKLEIN ET DELBRÜCK

Malgré les objections fondamentales que soulève la théorie de M. Nitzsch, elle n'a pas cessé de trouver des adeptes. Un des plus récents auteurs qui aient disserté sur la méthode historique d'Hérodote, M. R. Adam ¹, se rattache directement à M. Nitzsch, puisqu'il admet pour l'histoire des guerres médiques chez Hérodote des sources purement orales ², dont il essaie de retrouver la trace dans le récit des batailles de Salamine et de Platées. Le même savant, il est vrai, se sépare de son prédécesseur sur la question de savoir quel usage Hérodote a fait de ces traditions : tandis que M. Nitzsch fait honneur à l'historien d'un choix judicieux, qui ressemble assez à de la critique, M. R. Adam estime qu'Hérodote n'a eu à aucun degré la préoccupation du vrai, et qu'il a voulu seulement consigner dans son livre les faits les plus curieux et les plus propres à intéresser le lecteur ³. Mais, à cela près, les deux auteurs considèrent le récit d'Hérodote comme composé de pièces d'origines diverses, mal ajustées les unes aux autres, et encore aujourd'hui reconnaissables. Nous avons vu à combien de difficultés se heurte cette théorie de M. Nitzsch : l'existence de ces traditions

1. ADAM (R.), *De Herodoti ratione historica quæstiones selectæ, sive De pugna Salaminia atque Platænsi, dissert. inaugur.*, Berolini, 1890.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 3.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 2.

fût-elle prouvée, il nous semblerait impossible de les retrouver encore chez un conteur comme Hérodote.

Telle paraît avoir été aussi l'opinion de M. N. Wecklein¹, malgré l'approbation sans réserve qu'il accorde au travail de son devancier : du moins renonce-t-il à dégager du récit d'Hérodote ces prétendus éléments, pour s'attacher à caractériser dans son ensemble la tradition des guerres médiques. En d'autres termes, il revient à la conception générale de Niebuhr, mais en la précisant, en l'appuyant de considérations nouvelles. La conclusion de cette étude est que la tradition rapportée par Hérodote repose sur des récits oraux dont l'autorité est des plus suspectes. Partant de là, comme d'une vérité démontrée, un autre savant, M. H. Delbrück, a entrepris de prouver l'inconsistance de cette tradition au point de vue militaire, et en a rejeté presque toutes les données, y compris celles qui passaient jusqu'ici pour le plus authentiques².

Ces deux ouvrages contiennent un assez grand nombre de remarques utiles, dont nous ferons à l'occasion notre profit dans l'analyse critique du récit d'Hérodote. Mais ils reposent l'un et l'autre sur des principes contestables, qu'il nous paraît nécessaire de signaler.

M. Wecklein présente son raisonnement sous une forme, pour ainsi dire, enveloppée, avec une discrétion, une mesure et une habileté qui déconcertent d'abord la critique. Peu d'affirmations absolues ; aucun esprit de système ; des conclusions précises, mais appliquées seulement à un petit nombre de faits : telle est la première impression que laisse ce travail, qui séduit en même temps par la variété des exemples et par une composition hardiment synthétique. Mais, sous ces apparences modestes, l'écrit de M. Wecklein aurait une portée considérable, si l'on devait en accepter le point de départ et toutes les conséquences.

En effet, dès les premières pages, et avant de caractériser d'après Hérodote la tradition orale des guerres médiques, l'auteur appelle notre attention sur deux points : la tendance générale de l'esprit grec à se nourrir de fables, de mensonges, et la tendance particulière d'Hérodote à chercher dans l'histoire des leçons de morale. Voilà résolues en quelques mots des questions singulièrement délicates ! Et n'est-il pas dangereux de jeter d'abord dans l'esprit du lecteur, sans démons-

1. WECKLEIN (N.), *Ueber die Tradition der Perserkriege*, Munich, 1876.

2. DELBRÜCK (H.), *Die Perserkriege und die Burgunderkriege*, Berlin, 1887.

tration suffisante, des idées aussi générales? Pour soutenir que l'opinion publique en Grèce, au ^{ve} siècle, n'a pas eu le moindre respect de la vérité, quels témoignages invoque-t-on? La liberté effrénée des poètes comiques? Mais il s'agit là d'un genre où se déploie une véritable débauche d'esprit, une sorte de fureur bachique, qui justifie les plus étranges écarts de l'imagination. Dira-t-on que la foule, à l'agora et dans les tribunaux, faisait peu de cas du vrai parce qu'elle permettait aux orateurs de se lancer les uns aux autres les pires calomnies? Mais nous ne connaissons cette coutume que pour une époque postérieure; et de telles pratiques, fussent-elles plus anciennes, appartiennent plus ou moins à tous les peuples qui ont connu la liberté de la parole. Les jurés d'Athènes étaient plus exposés que d'autres, vu leur nombre, à se laisser tromper par des artifices d'avocats, et le succès même de ces artifices ne prouverait pas l'indifférence des Grecs à l'égard de la vérité. Comment enfin juger de l'état d'esprit d'un peuple ancien mieux que par les actes de ses grands hommes et les œuvres de ses écrivains? Or on ne peut guère soutenir que le goût du vrai et du réel ait fait défaut à des hommes comme Périclès et Thucydide! A vrai dire, quand on parle de l'imagination inventive des Grecs dans le domaine de l'histoire, on pense soit aux vieilles épopées héroïques, qui furent longtemps la seule histoire primitive de la Grèce, soit à la littérature historique qui s'est développée surtout à partir du ^{iv}e siècle sous l'influence des rhéteurs, et qui a trouvé dans les aventures extraordinaires d'Alexandre une matière inépuisable de mensonges. Les guerres médiques, elles aussi, ont fourni à la rhétorique une foule de lieux communs, dont nous possédons encore de curieux spécimens. C'est à cette source que Plutarque a puisé bon nombre d'anecdotes douteuses; c'est à ces historiens de la décadence, dont la célébrité éclipsa même pour un temps celle d'Hérodote, que le poète romain a fait allusion dans son fameux hémistiche : *Quidquid Græcia mendax Audet in historia!* Mais il ne faut pas se faire de cette boutade satirique une arme contre Hérodote; il ne faut pas juger les Grecs du ^{ve} siècle d'après le *Græculus esuriens* de Juvénal!

C'est aussi exprimer sur le compte de notre historien un jugement incomplet, que de signaler seulement chez lui des préoccupations morales : il faudrait encore se demander si le plus souvent son récit ne dérive pas d'une information impartiale, et si le simple désir de savoir n'a pas ordinairement dominé tout le reste. Il ne suffit pas de

relever çà et là une réflexion morale; il faudrait rechercher dans quelle mesure l'attrait de cette réflexion a déterminé le choix de l'auteur entre plusieurs versions différentes. A cet égard, l'exemple cité par M. Wecklein n'est pas concluant¹ : la tradition des habitants de Paros sur les négociations de Miltiade avec une prêtresse de Déméter² présente autant et plus de garanties d'authenticité que la version rapportée par Ephore³, et imaginée peut-être par cet historien pour expliquer le départ précipité de Miltiade. Comment douter d'ailleurs que les faits historiques eux-mêmes ne portent parfois avec eux leur enseignement moral? Hérodote a, le plus souvent qu'il a pu, dégagé cette leçon de l'histoire. Mais, de l'aveu même de M. Wecklein, c'est dans les discours que se révèle surtout le moraliste; c'est là aussi que percent le mieux les imitations d'Eschyle, les réminiscences poétiques⁴. Avouons donc sans peine que les discours chez Hérodote n'ont pas la même valeur historique que chez Thucydide; mais, dans ces discours mêmes, ne nions pas qu'on ne puisse trouver des faits historiques, et gardons-nous d'appliquer à tout le cours du récit le jugement qui convient seulement à certaines parties déterminées de l'ouvrage.

Aussi bien ces considérations générales de M. Wecklein ne servent-elles que d'introduction à l'étude des influences qui ont modifié, dans la tradition populaire, la physionomie propre des guerres médiques. Ces influences peuvent se résumer ainsi : 1° dans l'enthousiasme de la victoire, les Grecs attribuèrent aux dieux une bonne part du succès, et se plurent à reconnaître l'action de la puissance divine, soit dans les heureuses inspirations des Grecs, soit dans la conduite aveugle et insensée des barbares; 2° pour léguer à leurs descendants le souvenir le plus glorieux possible de cette guerre, ils s'efforcèrent de rehausser encore l'éclat de leur victoire, et d'effacer tout ce qui aurait pu faire tache dans le tableau; 3° moins préoccupés d'exposer la suite des faits que de recueillir les détails les plus curieux et les plus piquants, ils composèrent un récit où dominaient les anecdotes et les fables; 4° dès le temps même de la guerre, et pendant de longues années encore, la tradition s'altéra sous l'influence des divisions intes-

1. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 7-9.

2. HÉRODOTE, VI, 134-136.

3. EPHORE, fr. 107 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 263).

4. Voir la liste, que nous avons donnée ci-dessus, de ces imitations, p. 125, n. 2.

tines qui se produisirent en Grèce, et de l'hostilité qu'encourut tel ou tel personnage dans sa ville, telle ou telle ville dans ses rapports avec Athènes ou avec Sparte.

Il est hors de doute que chacune de ces observations convient d'une manière générale à toute espèce de tradition populaire, et, en particulier, à la tradition des guerres médiques. Si de tout temps les vainqueurs ont embelli leurs exploits pour accroître leur mérite, et s'il est toujours vrai que le peuple conserve, des grands événements dont il est le témoin, un souvenir confus d'où se détachent des anecdotes et de petits détails, plutôt qu'une image complète de l'ensemble, nulle part les rivalités politiques, les haines de personnes et d'États, n'ont agi plus fortement qu'en Grèce, au ^v^e siècle, sur une tradition populaire, et jamais non plus il ne s'est rencontré une époque plus favorable à une conception religieuse et morale des faits historiques.

Mais examinons un à un ces caractères de la tradition, en commençant par ceux qui sont le plus manifestement communs à tous les temps et à tous les pays. Tout vainqueur dissimule ses fautes et exalte sa valeur. Les Grecs ont dû faire comme les autres, voilà une vérité incontestable. Mais est-ce bien ainsi qu'Hérodote raconte les guerres médiques? Et ne convient-il pas toujours de distinguer la tradition populaire, telle qu'elle a dû se répandre de bonne heure en Grèce, et le récit que nous a laissé l'historien? M. Wecklein reconnaît que l'histoire des guerres médiques dans Hérodote n'a pas l'apparence d'un panégyrique, et qu'on y trouve l'aveu de bien des faiblesses : résistance de plusieurs villes au mouvement patriotique des principaux États, hésitation des plus braves devant le danger, trahison même de quelques-uns. Un auteur qui ne craint pas de montrer ainsi le revers de la médaille, ne donne-t-il pas par là même une excellente preuve de son impartialité? — Non, dit M. Wecklein; car c'est là seulement l'effet d'une influence qui a dominé l'esprit d'Hérodote, l'influence d'Athènes. — Certes, il est vrai que les villes les plus malmenées par Hérodote sont bien celles qui ont dans la suite résisté le plus à la domination athénienne; mais la question est de savoir si Athènes a vraiment calomnié ces villes, parce qu'elles étaient ses ennemies, ou bien si elles ne sont pas restées en dehors de la confédération athénienne précisément par les mêmes raisons qui déjà les avaient fait se séparer d'Athènes et de Sparte pendant l'invasion médique. Aussi bien la sévérité d'Hérodote à l'égard de plusieurs États ne se marque-

t-elle pas seulement dans des récits où domine l'inspiration athénienne : telle faute commise par les Phocidiens, par exemple, est naïvement exposée dans un récit qu'Hérodote paraît avoir puisé surtout à des sources spartiates ¹. La vérité est que la guerre médique ne se présente pas dans son ouvrage comme le tableau idéal d'une aventure de tout point héroïque. Loin de songer, comme plus tard Isocrate, à arranger l'histoire pour la plus grande gloire de tous les États grecs, Hérodote rapporte simplement ce qu'il croit être la vérité, au risque de révéler des faits peu honorables pour tel ou tel de ses compatriotes.

Dans l'histoire même d'Athènes, trouvons-nous chez notre auteur la trace de ces omissions voulues ou de ces altérations de la vérité par lesquelles une tradition intéressée dissimule ses fautes? M. Wecklein parle, d'après Plutarque ², de la conspiration tramée sur le champ de bataille de Platées par de jeunes Athéniens, partisans de l'aristocratie, et il cite ce fait comme un exemple des dissensions intestines que cherchait à cacher la tradition athénienne. Mais l'authenticité de l'anecdote rapportée par Plutarque est des plus douteuses : elle s'accorde trop bien, pour n'être pas suspecte, au rôle de conciliateur habile et vertueux, de sage politique, que semble avoir attribué à Aristide toute une école d'historiens moralistes. Du reste un événement comme celui-là, un complot ourdi sur le champ de bataille, est de ces trahisons qu'une tradition populaire retient le mieux, et qu'elle aggrave plutôt que de les passer sous silence : la victoire d'Athènes dans les guerres médiques avait été une victoire avant tout démocratique ; la tradition athénienne n'avait aucune tendance à dissimuler les fautes d'un parti vaincu. Ailleurs, suivant M. Wecklein, les Athéniens ont voulu faire croire à une défense héroïque de l'Acropole ³, tandis qu'en réalité, d'après Ctésias, les prêtres et les citoyens demeurés dans l'enceinte sacrée ne virent pas plus tôt leur palissade enfoncée et brûlée, qu'ils s'enfuirent par un escalier dérobé ! Entre ces deux versions, pourquoi préférer celle de Ctésias, sinon parce qu'elle offre une explication moins noble et moins belle des faits ? Mais, en bonne critique, si le dévouement des vieillards d'Athènes s'explique assez par la force du sentiment religieux et l'obstination d'un patriotisme aveugle, pourquoi leur attribuer plutôt une lâcheté ?

1. HÉRODOTE, VII, 217-218.

2. PLUTARQUE, *Aristide*, 13.

3. HÉRODOTE, VIII, 51 et suiv.

C'est surtout la victoire de Marathon que M. Wecklein considère comme un exploit surfait dans Hérodote : s'inspirant de la critique de Théopompe ¹, il se range à l'avis de ceux qui, selon Plutarque, voyaient dans cette bataille une attaque de l'armée athénienne contre l'arrière-garde des Perses, déjà en grande partie rembarqués ². Mais nous avons dit plus haut que la critique de Théopompe s'adressait à Ephore, non à Hérodote; et, d'une façon générale, nous savons que la bataille de Marathon donna lieu de bonne heure à une foule de traditions suspectes, qu'Hérodote lui-même n'a pas accueillies. Nous trouvons la trace de ces récits fabuleux, soit dans la description des tableaux du Pœcile chez Pausanias ³, soit dans les allusions du même voyageur à certains détails de la bataille ⁴, soit enfin dans les *Vies* de Plutarque ⁵. Il ne faut donc pas condamner le récit d'Hérodote sous prétexte que les anciens eux-mêmes ont signalé l'excès des louanges que se donnaient les Athéniens ⁶. C'est ce récit seul qu'il faut examiner, sans le confondre avec des traditions accessoires. Or, sans entrer ici dans une discussion qui trouvera sa place ailleurs, ne peut-on pas dire que M. Wecklein, avec la prétention de rendre aux faits leur physionomie véritable, substitue à un récit qu'il trouve trop glorieux l'hypothèse d'une bataille moins importante peut-être, mais à certains égards plus héroïque encore? L'ingénieux auteur suppose,

1. Cf. ci-dessus, p. 96.

2. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 27, § 3.

3. PAUSANIAS, I, 45. Le héros Echétlos figurait avec Callimaque et Miltiade parmi les combattants. On racontait, dit ailleurs PAUSANIAS (I, 32, § 5), que pendant la bataille un homme était apparu, qui avait l'aspect et le costume d'un paysan; armé de sa charrue, cet homme avait tué une quantité de barbares; mais, après l'action, personne ne l'avait plus revu. Les Athéniens interrogèrent l'oracle, et le dieu se contenta de leur répondre d'avoir à honorer le héros Echétlaos, c'est-à-dire l'homme à la charrue. La présence du héros Marathon, de Thésée, d'Athéna et d'Héraclès dans le même tableau nous révèle l'esprit qui avait inspiré le peintre, et la conception religieuse qui s'était emparée de bonne heure de cet événement historique. Sur le Pœcile, en général, voir C. WACHSMUTH, *Die Stadt Athen im Alterthum*, t. II, Leipzig, 1890, p. 443 et suiv., et sur les peintures de ce portique, un article récent de M. C. Robert, dans *Hermès*, t. XXV (1890), p. 412 et suiv.

4. Il est difficile de dire à quelle époque remontent les légendes que signale PAUSANIAS (I, 32) : quelques-unes peut-être avaient une origine fort ancienne.

5. PLUTARQUE, *Aristide*, *Thémistocle*, *Cimon*. On racontait même que plusieurs combattants de Marathon avaient vu en armes l'image de Thésée marchant à leur tête contre les barbares (PLUTARQUE, *Thésée*, 35).

6. Aristophane invente un mot, ἐγγλωττοτυπεῖν, pour se moquer de ces forfanteries athéniennes. Le charcutier dit au *Démos* : Σὲ γὰρ ὅς Μήδοισι διεξερίσω περὶ τῆς χώρας Μαραθῶνι, καὶ νικήσας ἡμῖν μεγάλως ἐγγλωττοτυπεῖν παρέδωκας.... (*Chevaliers*, v. 781-782.)

en effet, un engagement livré au bord de la mer seulement, contre les Perses qui n'avaient point encore rejoint leurs navires; mais, pour concilier certaines données d'Hérodote, de Cornelius Nepos et de Plutarque, il veut que cet engagement ait eu lieu le jour même où les troupes athéniennes étaient sorties d'Athènes, c'est-à-dire avec une promptitude extraordinaire. Or c'est là supprimer un trait qui nous semble chez Hérodote des plus caractéristiques, nous voulons dire la lenteur des opérations de l'armée athénienne. Il eût été beaucoup plus beau de raconter que Miltiade avait pris énergiquement l'offensive dès le premier jour de son arrivée en face du barbare, et pourtant la tradition a gardé le souvenir d'une temporisation, d'une hésitation de plusieurs jours. Négliger ce trait essentiel du récit, c'est imaginer des hypothèses sans fondement, au nom de principes préconçus.

Il ne nous paraît donc pas évident qu'Hérodote ait donné de la bataille de Marathon un récit qui altère la vérité, et sur ce point les conclusions de M. Wecklein sont excessives. Presque partout, les observations du même savant se heurtent à des objections du même genre, quand il s'agit d'en faire l'application à des faits précis.

Comment méconnaître, par exemple, le caractère anecdotique et légendaire de la tradition, quand on rencontre à chaque pas dans Hérodote des historiettes amusantes, visiblement arrangées par l'imagination inconsciente du peuple pour rendre compte d'une impression, d'une situation? Un spécimen curieux de ces anecdotes significatives nous est fourni par le récit qui nous montre Xerxès en fuite, assailli par une tempête : comme le vaisseau allait sombrer, les nobles perses qui accompagnaient le roi durent se jeter à la mer, non sans avoir eu soin d'abord de se prosterner devant lui en signe d'adoration (προσκυνέοντες)¹. Ce trait seul suffirait à trahir l'origine de l'anecdote, quand même Hérodote n'aurait pas fait valoir contre cette version plusieurs arguments décisifs. Nous ne contestons pas que, dans d'autres cas, l'historien n'ait cité, sans exprimer les mêmes doutes, des légendes aussi suspectes, soit qu'il y ait vraiment ajouté foi, soit qu'il ait jugé inutile, dans de si petits détails, de formuler ses objections. La seconde de ces explications doit être, ce me semble, souvent adoptée; car Hérodote n'a pas ignoré que beaucoup de traditions fausses avaient cours en Grèce; et il a même finement indiqué l'origine de

1. HÉRODOTE, VIII, 418-419.

quelques-unes d'entre elles. C'est lui-même qui appelle notre attention sur les récits imaginaires dont le plongeur Scyllias de Scioné était l'objet (VIII, 8), et, quand il rapporte sur le compte de l'Athénien Sophanès de Décélie, combattant avec une ancre à la bataille de Platées, les deux versions que l'on sait (IX, 74), il ne nous est guère permis de douter que l'historien n'ait parfaitement saisi comment l'une de ces versions était sortie de l'autre, par une sorte d'interprétation humoristique. Mais, dans la plupart des cas, personne ne peut aujourd'hui discerner si les anecdotes rapportées par Hérodote ont une origine de ce genre, ou si elles reposent sur quelque fait historique. M. Wecklein, voulant rejeter l'idée que les Eginètes se soient enrichis vraiment du butin de Platées (IX, 80), rappelle l'origine légendaire de la richesse de Callias *λακκόπλουτος*¹; mais il n'y a aucune liaison nécessaire entre ces deux faits, et d'ailleurs, chose digne d'attention, Hérodote s'est bien gardé de rapporter l'aventure de Callias le *dadouque*, se promenant sur le champ de bataille de Marathon dans son costume sacerdotal! C'est Plutarque qui est ici en cause. A Plutarque aussi appartient la légende de la *πομπή* *Λυδῶν*, institution spartiate qui avait, disait-on, son origine dans un épisode de la bataille de Platées², tandis que nous y reconnaissons un reste de vieilles coutumes religieuses, une survivance de ces sacrifices humains qui s'accomplissaient primitivement sur l'autel d'Artémis Orthia. A Plutarque enfin nous devons l'anecdote piquante du chien de Xanthippe, enterré au promontoire de *Κυνός στήμα* à Salamine³! Toutes ces légendes étaient nées peut-être dès le temps d'Hérodote; mais l'historien ne les a pas accueillies, et c'est une raison pour nous de ne pas écarter trop facilement les traditions qu'il rapporte.

Nous en dirons autant des calomnies qui ont leur source dans la rivalité des partis politiques et des États. Hérodote en a peut-être accepté quelques-unes sans le savoir : tel nous a paru être le récit relatif à l'attitude des Thébains devant les Perses, lors de l'attaque suprême des Thermopyles⁴. Quelques autres traits du même genre ont sans doute la même origine, et M. Wecklein a peut-être raison de suivre quelquefois les indications de Plutarque. Mais qu'on y

1. PLUTARQUE, *Aristide*, 5.

2. *Id.*, *ibid.*, 17.

3. *Id.*, *Thémistocle*, 10.

4. Cf. ci-dessus, p. 410.

prenne garde cependant : pour Corinthe et pour Argos, Hérodote signale à deux reprises les attaques injustes dont ces villes étaient l'objet; ni pour l'une ni pour l'autre, il n'adopte sans restriction la tradition athénienne. Pour expliquer la conduite d'Argos en face de Xerxès, il préfère le rapport des Argiens eux-mêmes aux deux versions différentes qui avaient cours en Grèce, et qui provenaient d'Athènes et de Sparte ¹. Pour justifier le général corinthien Adimantos, accusé d'avoir fui à Salamine, il rejette résolument la version des Athéniens, et leur oppose le témoignage de toute la Grèce ². Est-il prudent dès lors de soupçonner dans le récit de Platées d'autres calomnies à l'égard de Corinthe? Et ne voit-on pas que c'est attribuer au même auteur, ici une perspicacité digne d'éloges, là un étrange aveuglement? Même pour ce qui touche Thèbes, il faut distinguer entre les différents témoignages d'Hérodote : telle tradition, il est vrai, peut paraître plus ou moins arrangée pour satisfaire une rancune politique; mais en même temps nous avons cru découvrir que cette tradition avait été ajoutée après coup par l'historien ³. D'autres traits, au contraire, comme le serment prononcé par les Grecs contre Thèbes et contre toutes les villes qui embrasseraient le parti du barbare ⁴, ne donnent prise à aucune critique, à moins qu'on n'invoque le témoignage contraire d'historiens postérieurs; mais pourquoi préférer l'autorité de Théopompe ⁵ ou de Diodore de Sicile ⁶ à celle d'Hérodote?

Il nous reste à parler de l'influence religieuse et morale qui semble à M. Wecklein avoir altéré gravement la tradition des guerres médiques. Il est certain que l'état des esprits en Grèce, au début du v^e siècle, se prêtait admirablement à une conception religieuse d'un événement aussi considérable que la guerre de l'indépendance nationale : la campagne de Xerxès prit, dans l'imagination pieuse des croyants de l'époque, l'apparence d'une attaque dirigée contre leur religion traditionnelle; en se défendant eux-mêmes, les Grecs se donnaient encore le mérite de défendre leurs dieux. N'était-ce pas là une illusion? Et l'entreprise du Grand Roi n'avait-elle pas avant tout un

1. HÉRODOTE, VII, 148-152.

2. Id., VIII, 94.

3. Id., VII, 233.

4. Id., VII, 132.

5. THÉOPOMPE, fr. 167 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 306).

6. DIODORE, XI, 3.

but politique? Nous accordons sans peine à M. Wecklein que les Grecs ont interprété dans le sens de leur foi des actes qui n'avaient point par eux-mêmes cette signification. Mais ici encore c'est Hérodote qui nous fournit les indices les plus sûrs pour trouver la vérité; c'est lui qui, en exposant les préparatifs de Darius et ceux de Xerxès, nous laisse entendre que ni l'un ni l'autre de ces deux princes ne poursuivait en Grèce une guerre religieuse; c'est lui qui nous fait toucher du doigt les causes politiques de toute cette campagne¹. Que si parfois il fait tenir à Xerxès ou à ses ministres un langage qui paraît justifier la conception des Grecs, ne serait-ce pas qu'en effet, à côté des raisons profondes qui entraînaient l'empire perse à la conquête de l'Europe, certains prétextes spécieux étaient mis en avant, et que le premier de ces prétextes consistait justement dans cet incendie de Sardes, qui devait être vengé par la ruine et l'incendie des sanctuaires athéniens?

Beaucoup plus contestable encore est l'idée de M. Wecklein au sujet du personnage que joue Mardonius dans toute la seconde guerre médique. Ce rôle de mauvais conseiller et de funeste séducteur, que lui attribue la tradition, n'aurait d'autre raison d'être que la mort même du vaincu de Platées : coïncidant avec la fin de la guerre, cette mort aurait été considérée comme le juste châtimement de toute une vie politique, et ainsi aurait pris corps, dans l'imagination des Grecs, tout un système complexe de faits qui n'auraient rien d'historique. Nous avouons que cette ingénieuse hypothèse nous semble tout à fait inutile : si les Grecs ont vu, ce que ne nie pas M. Wecklein, que les Aleuades, d'une part, et les Pisistratides, de l'autre, secondés par le devin Onomacrite, avaient travaillé à exciter le Roi contre la Grèce², pourquoi n'auraient-ils pas eu connaissance aussi des dispositions propres à tel ou tel des personnages de la cour perse? La part prise par Mardonius à la première campagne dirigée contre la Grèce était manifeste : n'était-ce pas la meilleure preuve de ses intentions belliqueuses?

Ainsi la physionomie générale de la guerre n'a pas été déformée, au moins chez Hérodote, par une conception religieuse des événements. En est-il autrement dans le détail? Assurément les Grecs ont

1. Nous reviendrons sur ce point dans la seconde partie de ce travail, en analysant le récit d'Hérodote.

2. HÉRODOTE, VII, 6.

rapporté à cette époque, comme des signes de la protection divine, plusieurs phénomènes qui s'étaient produits un peu avant ou un peu après¹; ils ont raconté des miracles qui n'ont à nos yeux aucune valeur; ils ont parlé d'oracles et de prédictions, qui n'ont pu se répandre en Grèce qu'après les faits mêmes qu'ils semblaient avoir annoncés. Hérodote a cru quelques-uns de ces oracles, il en a rejeté d'autres, et il a cité bon nombre de prodiges auxquels il n'ajoutait pas foi. Mais, quelle que soit notre opinion sur la crédulité d'Hérodote, la plupart des faits qu'il signale dans cet ordre d'idées n'ont-ils pas une valeur historique? N'est-il pas vrai que le peuple en Grèce ait cru, par exemple, que Delphes avait annoncé la prise de l'Acropole, et indiqué d'avance aux Athéniens les moyens de salut (VII, 140-141)? que Borée avait secouru les Grecs en détruisant la flotte perse (VII, 189)? N'est-il pas vrai aussi que les chefs confédérés, réunis à Salamine, aient fait chercher à Egine les antiques héros *Æacides*, pour s'assurer leur assistance dans la bataille (VIII, 64)? Il n'est pas douteux que, du côté des Grecs, le sentiment du danger n'ait produit d'abord un élan de ferveur religieuse, et que plus tard la reconnaissance n'ait fait attribuer aux dieux une foule de merveilles. Hérodote n'a pas raconté tout ce qu'on disait à Athènes ou ailleurs de l'action bienfaisante de ces divinités locales, qui toutes, après la victoire, durent avoir eu leur part du succès. Sans doute il a été plus loin dans ce sens que ne l'exige la rigueur de l'histoire, quand il a parlé, par exemple, des deux héros de Delphes, Phylacos et Autonoos, poursuivant les barbares qui avaient menacé le temple (VIII, 39), et d'autres prodiges analogues. Mais, en rapportant ce que les prêtres lui avaient dit, il croyait trouver dans cette tradition une part de vérité; et n'est-ce pas dépasser les droits de la critique, que de supprimer tout à fait l'attaque des barbares contre Delphes, parce que le récit de cet événement se présente mêlé de fables et d'exagérations manifestes²?

En résumé, M. Wecklein n'a pas, selon nous, infirmé, autant qu'il le croit, le témoignage d'Hérodote; au milieu d'une quantité d'anecdotes douteuses, parmi des récits inspirés tantôt par un enthousiasme excessif, tantôt par un esprit de malveillance et de jalousie, nous

1. Comme le tremblement de terre de Délos (VI, 98) et l'éclipse de soleil (VII, 37).

2. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 25-30.

croyons saisir encore un fond de vérité, qui doit rester pour nous la base de l'histoire des guerres médiques.

M. H. Delbrück n'est pas de cet avis; et, non content de rejeter le témoignage d'Hérodote dans les passages où se fait sentir quelque influence signalées par M. Wecklein, il écarte même certaines données fondamentales qui n'avaient excité jusqu'ici aucun soupçon. Mais, en s'appuyant sur une critique aussi radicale des textes, l'auteur donne un fondement fragile aux hypothèses ingénieuses et aux considérations stratégiques à l'aide desquelles il prétend restituer l'image exacte des faits militaires.

Nous discuterons plus loin plusieurs de ces hypothèses; contentons-nous de signaler ici deux faits attestés par Hérodote, et que M. Delbrück rejette, à notre avis, sans raison.

Un principe essentiel dans la thèse de M. Delbrück, et dans la comparaison qu'il établit entre les guerres médiques et les guerres des Suisses contre Charles le Téméraire, est le suivant : les Grecs n'ont eu que des troupes pesamment armées, des hoplites rangés en phalange, capables d'opposer un corps compact à un ennemi qui comptait seulement des soldats armés à la légère ¹. Certes le fond de cette théorie repose sur le témoignage d'Hérodote, qui parle à plusieurs reprises de la supériorité de l'armement grec (IX, 62-63). Mais le même Hérodote signale, à côté des hoplites, dans l'armée de Platées, un nombre considérable de soldats non hoplites, d'hommes armés à la légère ($\phi\lambda\omicron\iota$) : il y en avait un par hoplite pour les contingents de toutes les villes grecques, et sept par hoplite dans l'armée spartiate (IX, 29). Voilà le fait, et il se présente dans Hérodote avec une telle précision, que, pour se refuser à l'admettre, M. Delbrück est obligé de supposer une erreur inexplicable de l'historien, ou, ce qui est pis encore, une altération voulue de la vérité : énumérant les forces de l'armée perse, et voulant les grossir démesurément, Hérodote aurait été amené, pour tenir compte de la foule des serviteurs de toutes sortes qui suivent une armée, à doubler le chiffre des combattants ²; puis, transportant ce calcul à l'armée grecque, il aurait ajouté au nombre des hoplites un nombre égal de $\phi\lambda\omicron\iota$, mais cela d'une façon tout arbitraire; car il n'y avait pas de place auprès de la

1. DELBRÜCK, *op. cit.*, p. 1-43.

2. HÉRODOTE, VII, 186.

phalange grecque pour des troupes légères ¹. En raisonnant ainsi, M. Delbrück ne s'aperçoit pas que c'est un calcul contraire, de la part d'Hérodote, qui offre le plus de vraisemblance : si Hérodote a doublé le chiffre des combattants perses, c'est bien plutôt parce que l'armée grecque, composée surtout d'hoplites, comptait en outre un soldat *φίλος* par hoplite, comme il l'atteste lui-même pour Platées. En outre, l'explication de M. Delbrück ne convient pas au chiffre de sept hilotes spartiates, qui est, lui aussi, bien attesté, et qui reçoit même une confirmation partielle de ce fait, que les hilotes eurent à Platées un tombeau, comme les autres combattants (IX, 85). N'est-il pas dit enfin dans Pausanias que les esclaves obtinrent une sépulture publique sur le champ de bataille de Marathon ²? C'est encore un texte que rejette sans hésiter M. Delbrück, malgré l'autorité d'un témoignage qui reposait sur un monument encore debout.

Le même genre de critique est appliqué par M. Delbrück à un autre texte d'Hérodote, relatif à la bataille de Marathon. S'inspirant sans doute des remarques de M. Wecklein sur le caractère des discours chez notre historien, M. Delbrück traite d'imaginaire la crainte qu'exprime Miltiade, avant la bataille, au sujet des agissements coupables de certain parti dans Athènes ³. C'est là, suivant lui, un exemple de ces prétendues trahisons que le peuple ne manque jamais de découvrir dans les temps de crise. Un historien sérieux n'aurait pas dû ajouter foi à de pareilles rumeurs : de traîtres, il n'y en avait point dans Athènes, et c'est en dégageant de cette idée fausse le récit d'Hérodote qu'on peut arriver à reconnaître la vraie face des choses. Ne voit-on pas que l'auteur de cette théorie, au moment même où il prétend se montrer si versé dans la connaissance des traditions populaires, oublie un des caractères propres de ces traditions : c'est que les trahisons du genre de celle qu'il signale ici se découvrent généralement chez les peuples vaincus, non chez les vainqueurs; elles sont un moyen d'expliquer et d'excuser une défaite. En outre, M. Delbrück ne peut soutenir son assertion, qu'en écartant du même coup plusieurs autres faits rapportés par Hérodote, et qui éclairent la

1. DELBRÜCK, *op. cit.*, p. 6.

2. PAUSANIAS, I, 32, § 3. — D'après ce texte, il y avait un seul tombeau pour les Platéens et pour les esclaves : καὶ ἕτερος Πλαταιεῦσι Βοιωτῶν καὶ δούλοις. Le texte ne serait-il pas ici corrompu? Nous proposons de corriger : καὶ <τρίτος> δούλοις (le mot τρίτος étant représenté par la lettre γ).

3. HÉRODOTE, VI, 109.

situation des partis dans Athènes depuis le début des hostilités avec la Perse. Les intrigues des Pisistratides avaient été dès le principe une des causes qui avaient le plus inquiété les Athéniens, et nous savons que ces princes exilés n'avaient pas cessé de travailler à se gagner des partisans. Faut-il croire que leurs manœuvres aient complètement échoué à Athènes? Rien ne permet de supposer une telle union dans une ville qui, peu de temps après la victoire, exilait Miltiade. Les ennemis du chef du parti de la guerre étaient nombreux, et ce n'est pas sans raison que nous le voyons dans Hérodote hésiter longtemps à engager le combat. Ici encore, le trait conservé par l'historien est bon à noter. Renoncer à cette indication des dangers que présentait l'état politique d'Athènes pendant la première invasion médique, c'est s'exposer à méconnaître la vraie marche des événements. Telle est pourtant la méthode de M. Delbrück : après avoir déclaré, contre tous les textes, que les choses ont dû se passer comme il le veut, il s'engage dans de longues dissertations stratégiques, pour aboutir à prouver qu'Hérodote n'a rien compris aux choses qu'il rapporte. Mais c'est le point de départ qui est contestable; c'est la critique des textes qui est mauvaise, puisqu'elle consiste à supprimer les assertions qui nous gênent.

En réalité, si le point de vue de M. Delbrück peut éclairer parfois l'historien des guerres médiques, nous croyons que plus souvent il l'égare. Les règles de la tactique militaire ne nous semblent pas aussi absolues que les lois du monde physique, et les conditions toutes particulières où se présente dans l'histoire l'invasion de Xerxès ne sont pas de celles qui se soient jamais reproduites à une autre époque de la civilisation. Quel danger n'y a-t-il point à dire d'un fait qui remonte à plus de deux mille ans : « Il n'a pas pu se passer ainsi; voici comme il faut le comprendre! » Et voilà pourtant comment, chez ce dernier disciple de Niebuhr, la critique, de négative qu'elle était à l'origine, est devenue singulièrement affirmative et dogmatique!

CHAPITRE IV

LES SOURCES ÉCRITES DE L'HISTOIRE DES GUERRES MÉDIQUES DANS HÉRODOTE. — EXAMEN SOMMAIRE DES THÉORIES DE MM. SAYCE, DIELS, PANOFSKY ET TRAUTWEIN.

Tous les savants que nous avons énumérés jusqu'ici, Niebuhr, Nitzsch, Wecklein, Delbrück, admettent qu'Hérodote a puisé son histoire des guerres médiques dans une tradition orale, ou du moins presque exclusivement telle. Ils accordent sans doute que certains monuments ont pu fournir à l'historien le texte d'une inscription, et que des poètes, comme Simonide et Eschyle, lui ont inspiré quelques idées, voire même quelques expressions, encore reconnaissables dans sa prose. Mais ils s'attachent à cette opinion, que l'auteur a poursuivi lui-même sur place la plupart de ses recherches, qu'il a vu de ses yeux les monuments dont il parle, et les inscriptions qu'il cite, qu'il a entendu raconter dans les temples les traditions pieuses et les prédictions qu'il rapporte. En un mot, ils rejettent l'idée qu'Hérodote ait reproduit dans son livre une histoire déjà faite, et ils inclinent à penser que, s'il n'a pas cité ses devanciers les logographes, c'est qu'il n'a pas eu à faire usage de leurs travaux : sur l'histoire des guerres médiques en particulier, les logographes n'avaient presque rien écrit, et ne pouvaient fournir à Hérodote que des traditions locales et isolées.

Cette opinion a longtemps dominé dans le monde savant : on la trouve dans le livre de Dahlmann, où Niebuhr l'a prise, puis chez Bähr et Stein, les savants éditeurs et commentateurs d'Hérodote;

enfin, avec quelques réserves et quelques nuances, chez Grote, Curtius et Duncker.

Une théorie toute contraire, indiquée déjà au commencement du siècle par Creuzer¹, et défendue depuis par quelques autres savants², a pris de nos jours, depuis dix ans surtout, une place prépondérante dans la critique d'Hérodote. Elle consiste à soutenir, avec plus ou moins de ménagements, que l'historien a compilé sans le dire un grand nombre de travaux antérieurs, qu'il a véritablement pillé ses devanciers. Appliquée d'abord, d'une façon générale, à tout le livre d'Hérodote, cette théorie ne l'a été que récemment à la partie de l'œuvre qui traite des guerres médiques. C'est aussi à cette partie que nous nous bornerons dans l'examen que réclame cette doctrine nouvelle. Mais il nous faut dire auparavant quelques mots des arguments par lesquels MM. Sayce et Diels ont essayé de démontrer la méthode ordinaire d'Hérodote dans l'emploi des sources écrites.

C'est M. Sayce qui a, pour ainsi dire, ouvert le feu, dans son introduction aux trois premiers livres d'Hérodote³. Nous avons déjà réfuté en partie sa doctrine, dans l'étude que nous avons faite ci-dessus des voyages de notre historien⁴ : en montrant qu'Hérodote a réellement voyagé dans la plupart des pays qu'il décrit, nous avons du même coup réduit le nombre des emprunts qu'il a dû faire aux livres de ses devanciers. Toutefois, comme M. Sayce soupçonne de la part d'Hérodote un emploi continu des logographes, non seulement dans la description des pays et des mœurs, mais aussi dans les récits historiques, il nous faut voir sur quoi se fonde en somme cette théorie.

Il s'agit d'abord pour M. Sayce d'écarter une objection : comment se fait-il que l'historien qui cite la plupart des poètes grecs, Homère et les Homérides, Hésiode, Archiloque, Solon, Sappho, Alcée, Simonide de Céos, Anacréon, Pindare, Eschyle, Phrynichos, sans compter Olen, Musée, Bacis, Aristéas de Proconnèse et Lysistratos⁵, n'ait pas

1. CREUZER, *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, p. 5.

2. URLICH, dans *Eos*, I, p. 558 et suiv.

3. SAYCE, *The ancient empires of the East, Herodotos, I-III*, London, 1883.

4. Cf. ci-dessus, p. 17 et suiv.

5. HOMÈRE (II, 33, 53, 116; IV, 29, 32; V, 67; VII, 161); les HOMÉRIDES (II, 117; IV, 32); HÉSIODE (II, 53; IV, 32); ARCHILOQUE (I, 12); SOLON (V, 113); SAPPHO (II, 135); ALCÉE (V, 95); SIMONIDE DE CÉOS (V, 102; VII, 228); ANACRÉON (III, 121); PINDARE (III, 38); ESCHYLE (II, 156); PHRYNICHOS (VI, 21); OLEN (IV, 35); MUSÉE et BACIS (VII, 6; VIII, 20, 77, 96; IX, 43); ARISTÉAS DE PROCONNÈSE (IV, 13); LYSISTRATOS (VIII, 96).

eu à cœur aussi de mentionner, s'il les avait connus et s'il avait dû leur emprunter quelques traits, les auteurs de *κτίσεις*, de *γενεαλογίαι*, de *περίοδοι*, en un mot les logographes? N'est-ce pas la preuve que ces auteurs lui avaient peu servi? A cette objection M. Sayce répond qu'Hérodote, en nommant les poètes, a voulu faire étalage de son érudition, de ses connaissances littéraires et, en quelque sorte, de sa bonne éducation classique, mais qu'il s'est bien gardé de mentionner les logographes, par la raison qu'il voyait en eux des rivaux, et qu'il prétendait les supplanter dans la faveur publique. Certes, dit M. Sayce, il les a tous connus; mais il ne les a pas cités, parce qu'il voulait les dépouiller sans qu'on le sût. Il se vantait d'établir sur eux sa supériorité, en ne rapportant rien qu'il n'eût vu de ses yeux ou appris d'un témoin oculaire; mais, malgré ces belles déclarations, il ne se faisait pas faute de les copier et de donner pour nouveau ce qu'il trouvait chez eux. Ainsi ne parlait-il qu'avec mépris de ceux mêmes dont il compilait les œuvres : c'était le moyen de plaire à une société avide de nouveauté ¹.

Ces rivalités de métier sont incontestables dès le v^e siècle, et c'est à cet esprit sans doute qu'il faut attribuer les traits de malice que lance Hérodote contre les auteurs qu'il désigne sous le nom général de Grecs (οἱ Ἕλληνες), notamment contre le seul d'entre eux qu'il nomme, Hécatee de Milet ². Mais remarquons bien que les passages où percent ces traits comportent une critique de ces auteurs, tandis que M. Sayce y découvre à la fois une critique ouverte et des emprunts cachés. C'est là une conclusion que n'autorise pas la constatation même des jalousies inhérentes chez les Grecs à la profession d'écrivain. Il faut se faire une singulière idée du caractère d'Hérodote, pour croire que le même homme reproduise textuellement les écrits de ses devanciers, et déclare qu'il ne veut pas répéter ce que d'autres ont dit avant lui ³; et il ne faut pas avoir une meilleure idée de l'esprit du public, pour admettre qu'il ne se lasse pas d'entendre toujours les mêmes choses, pourvu qu'on les lui donne pour nouvelles. En réalité, il ne nous semble point que la plupart des logographes aient été pour Hérodote, au milieu du v^e siècle, des rivaux bien redou-

1. SAYCE, *op. cit.*, p. XXI-XXII.

2. HÉRODOTE, II, 143; VI, 137.

3. *Id.*, VI, 55 : "Ο τι δὲ εὐντες Αἰγύπτιοι καὶ ὁ τι ἀποδεξάμενοι ἔλαβον τὰς Δωριέων βασιλείας, ἄλλοισι γὰρ περὶ αὐτῶν εἴρηται, ἐχάσωμεν αὐτὰ· τὰ δὲ ἄλλοι οὐ κατελάθοντο, τούτων μνήμην ποιήσομαι.

tables : le plus connu, Hécátée, était mort depuis longtemps ; les autres, dont l'antiquité a recueilli à peine quelques fragments, n'ont pas joui d'une grande réputation en dehors de leur ville natale, et la nature de leurs travaux a dû surtout leur valoir une célébrité locale, dans certaines provinces, autour de certains sanctuaires.

Quoi qu'il en soit, M. Sayce énumère, d'après Denys d'Halicarnasse¹, les auteurs qui avaient écrit avant Hérodote, et il affirme que l'historien a largement puisé dans leurs œuvres. Contentons-nous de reprendre la question au point de vue des guerres médiques seules.

L'écrivain à la fois le plus ancien et le plus illustre qui s'offre à nous dans cette recherche est Hécátée de Milet. Car le prédécesseur d'Hécátée, Cadmus de Milet (dont l'existence même a pu être mise en doute²), ne saurait entrer ici en ligne de compte. Pour Hécátée, au contraire, nous apprenons qu'il assista aux premières luttes de la Perse et de la Grèce, et qu'il joua même un rôle politique dans la révolte de l'Ionie.

Disons d'abord que, parmi les 380 fragments qu'ont réunis MM. C. et T. Müller, aucun ne contient la moindre allusion soit aux guerres médiques proprement dites, soit aux événements de la révolte ionienne. Mais, à défaut de témoignages directs, on doit se demander : 1° si Hécátée avait vécu assez longtemps pour voir la première guerre médique ; 2° si les faits mêmes de la révolte ionienne, à laquelle il avait assisté, il les avait racontés dans ses ouvrages.

C'est une opinion généralement adoptée, qu'Hécátée de Milet mourut peu après les guerres médiques, c'est-à-dire après Platées et Mycale³. Mais cette hypothèse ne repose que sur un texte sans valeur de Suidas. Au mot Ἑκαταῖος, Suidas fixe seulement la date de l'ἄκμῃ d'Hécátée (65^e Olympiade, 520-516 av. J.-C.). C'est au mot Ἑλλάνικος que le même lexicographe ajoute cette autre indication : καὶ Ἑκαταῖος τῷ Μηλσίῳ ἐπέβλεγε γεγονότι κατὰ τὰ Περσικὰ καὶ μικρῷ πρὸς. Mais comment donner quelque prix à un témoignage qui contient d'ailleurs une erreur manifeste ? Hellanicus se place certainement, parmi les logographes, à une époque beaucoup plus basse qu'Hécátée, et il n'a pu y avoir entre eux aucune rencontre. Du reste l'expression τὰ Περσικὰ

1. DENYS D'HALICARNASSE, *Sur Thucydide*, 5, p. 818 et suiv.

2. ARN. SCHLEFER, *Abriss der Quellenkunde der griechischen Geschichte*, 2^e éd., Leipzig, 1873, p. 40.

3. C. MÜLLER, *De vita et scriptis Hecataei*, dans les *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. IX.

est des plus vagues, et, au temps où écrivait Suidas, elle pouvait aussi bien désigner la révolte de l'Ionie que les guerres médiques proprement dites. Ainsi les derniers témoignages historiques sur Hécatee se rapportent à son ambassade auprès d'Artapherne après la prise et la ruine de Milet ¹. Il est évident qu'Hécatee était alors un personnage respecté et vénérable, probablement déjà vieux. Rien n'autorise à penser qu'il ait encore vécu quatorze ou quinze ans, jusqu'à la bataille de Mycale. Si aucune allusion à la guerre médique ne paraît dans les fragments de ses œuvres, c'est peut-être pour la bonne raison qu'il ne vécut pas jusque-là.

Mais Hécatee avait-il même écrit le récit des événements qu'il avait vus? Rien dans les fragments de ses ouvrages (γῆς περίοδος en deux livres, et γενεηλογίαι en quatre livres) ne justifie cette opinion. Et pourtant, plusieurs savants, M. G. Busolt entre autres, considèrent que le récit de la révolte ionienne chez Hérodote dérive en grande partie d'Hécatee ²; ils voient la preuve de cette origine dans la tendance hostile au tyran Aristagoras, et aussi dans la connaissance qu'a Hérodote de certaines propositions secrètes faites par Hécatee au début de la révolte, comme celle qui consistait à mettre en vente les richesses sacrées des Branchides ³. Mais on peut admettre avec M. Busolt que cette partie de l'histoire d'Hérodote repose sur des données fournies par Hécatee, ses amis ou ses descendants, sans croire pour cela que le logographe ait laissé des *mémoires* pour servir à l'histoire de son temps. On ne s'expliquerait pas qu'Hécatee eût composé un ouvrage spécial sur ces événements contemporains, sans que le souvenir s'en fût conservé. Aussi bien Hérodote mentionne-t-il cette intervention dans les affaires politiques de Milet sans indiquer d'où il tire ses informations; au contraire, quand il emprunte au même logographe une version, qu'il conteste d'ailleurs, sur les causes de l'expulsion des Pélasges hors de l'Attique, il dit en termes formels qu'il la puise dans les ouvrages de cet auteur ⁴. D'autre part, nous doutons aussi que le plan de l'ouvrage intitulé *Description de la terre* admit des digressions assez longues sur Milet et l'Ionie, pour qu'Hécatee y exposât en détail son rôle politique dans les affaires de sa

1. DIODORE DE SICILE, X, 25, § 2.

2. BUSOLT, *Griechische Geschichte*, t. II, p. 4.

3. HÉRODOTE, V, 36.

4. Id., VI, 437.

patrie. Quant aux γενεηλογίαι, nous savons sans doute que ce genre d'écrit pouvait embrasser l'antiquité la plus éloignée et le temps présent; mais ce qui nous reste des livres généalogiques d'Hécatée donne à penser qu'il s'en tenait aux traditions mythologiques les plus reculées. Dans tous les cas, si l'auteur avait traité quelque part des affaires de l'Ionie pendant les premières années du ve siècle, il nous semble que ce devait être seulement dans de courtes allusions, et moins d'une manière générale qu'à propos d'une ville, d'un sanctuaire ou de quelque particularité locale ¹.

Dionysios de Milet nous est signalé par Suidas comme un contemporain d'Hécatée ²; ce fut un écrivain des plus féconds, s'il est vrai qu'il ait composé tous les ouvrages qu'on lui attribue. Mais les savants ont depuis longtemps reconnu que Suidas a dans cet article confondu les œuvres de plusieurs personnages du même nom. La question est de celles qui ne peuvent se résoudre d'une manière définitive; toutefois, pour ce qui regarde les écrits historiques de Dionysios de Milet, voici les deux opinions en présence : les auteurs des *Fragmenta historicorum graecorum*, MM. C. et T. Müller, estiment qu'un seul écrit de ce genre, intitulé Περσικά, peut lui être attribué, et que le même ouvrage figure encore dans la liste de Suidas sous le titre de τὰ μετὰ Δαρεῖον, ou plutôt, suivant une correction considérée par MM. Müller comme nécessaire, τὰ μέγχι Δαρείου ³. M. Hachtmann, au contraire, croit que les Περσικά étaient une œuvre authentique de Dionysios de Milet, et que le titre τὰ μετὰ Δαρεῖον appartenait à une continuation postérieure de cette œuvre ⁴. Ainsi ces auteurs sont d'accord pour attribuer à Dionysios de Milet un écrit historique sur la Perse; mais le dernier renonce à déterminer les limites de cet écrit, les autres croient qu'il s'agit d'une histoire antérieure au règne de Darius. Même dans la première de ces deux hypothèses, il n'est pas vraisemblable que le logographe contemporain d'Hécatée ait raconté les

1. M. Diels lui-même, qui admet un grand nombre d'emprunts faits par Hérodote à son prédécesseur Hécatée (*Hermès*, t. XXII (1887), p. 441 et suiv.), ne signale pas une seule trace de cette influence dans les livres relatifs aux guerres médiques.

2. Suidas, aux mots Διονύσιος Μιλήσιος et Ἐξααῖος.

3. *Fragm. histor. graec.*, t. IV, p. 653.

4. HACHTMANN, *De Dionysio Mytilenæo seu Scytobrachione*, diss. inaug., Bonn, 1865. Nous empruntons cette indication à la dissertation de M. B. HEIL, intitulée : *Logographis qui dicuntur num Herodotus usus esse videatur*, Marburgi Cattorum, 1884.

guerres médiques elles-mêmes, et rien ne confirme cette assertion de M. Sayce, que les *Περσικά* de Dionysios, « qui comprenaient l'histoire de la Perse depuis Cyrus jusqu'à Xerxès », aient pu suggérer à Hérodote l'idée première de son œuvre ¹.

Nous en dirons autant des autres logographes que Denys d'Halicarnasse classe parmi les prédécesseurs d'Hérodote, ou que d'autres auteurs nous font connaître : Eugéon de Samos, Déiochos de Proconèse, Eudémios de Paros, Démoclès de Pygela, Acusilaos d'Argos, Mélésagoras de Chalcédoine (cités par Denys d'Halicarnasse ²), Phérécyde de Léros, Hippias de Rhégium (Suidas), Bion de Proconèse (Diogène Laërce ³). Assurément ces noms devaient représenter au v^e siècle une littérature assez vaste, et, parmi ces ouvrages, quelques-uns avaient déjà sans doute un caractère historique; mais nous ne savons pas si l'histoire des guerres médiques tenait quelque place dans des œuvres comme les *Ὀροι Σαμίων* d'Eugéon, l'*Ἀτθίς* de Mélésagoras, les *Χρονικά* d'Hippias de Rhégium. Du moins les seuls fragments conservés de ces logographes se rapportent-ils à la mythologie.

Charon de Lampsaque, parmi les auteurs de cette période, fait pourtant exception à cette règle ⁴. Il est le seul qui, certainement antérieur à Hérodote, nous ait laissé quelques fragments relatifs aux entreprises de Darius contre la Grèce. Son ouvrage *περὶ Ἀμφιάκου* et ses *Ὀροι Ἀμφικτηγῶν* se prêtaient à des allusions de ce genre; mais il ne nous en est rien parvenu; ce n'est pas de ces deux livres que proviennent les passages qui nous occupent. Nous ne dirons rien non plus des *Ἑλληνικά* du même écrivain; car quelques critiques considèrent que ce titre appartenait au groupe des écrits sur Lampsaque. Une citation de ces *Ἑλληνικά*, d'après Plutarque ⁵, se rapporterait à la fuite de Thémistocle en Asie; mais Müller remarque qu'il y a là peut-être une confusion avec les *Ἑλληνικά* de Charax ⁶; d'autre part, ce passage pourrait aussi bien provenir des *Περσικά*. C'est dans ce dernier ouvrage que Charon de Lampsaque touchait à l'histoire d'événements

1. SAYCE, *op. cit.*, p. xxii, en bas.

2. DENYS D'HALICARNASSE, *Sur Thucydide*, 5, p. 818 et suiv.

3. DIOGÈNE LAERCE, IV, 58.

4. Voir la notice sur Charon de Lampsaque dans le tome I des *Fragm. histor. græc.*, et la dissertation, ci-dessus mentionnée, de M. B. Heil.

5. PLUTARQUE, *Thémistocle*, 27.

6. *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 32 (CHARON DE LAMPSAQUE, fr. 5).

récents, sinon contemporains. Deux des fragments conservés ont trait à la lutte des Ioniens contre les Perses, le premier, lors de la révolte du Lydien Pactyès en 546 ¹, l'autre, lors de l'expédition de Sardes, en 498 ²; le troisième est relatif à la première expédition de Mardonius et au naufrage de sa flotte près du Mont Athos ³. On voit que ces faits appartiennent, non aux guerres médiques proprement dites, mais aux luttes qui en forment comme le prélude. C'est assez pour que nous puissions attribuer à Charon de Lampsaque des recherches sur les grands événements de Marathon et de Salamine. Mais, pour apprécier l'importance et le caractère de ces recherches, il faudrait en posséder de plus longs fragments. Ceux qui subsistent ont pourtant été le point de départ de considérations générales qui ne nous semblent pas justes. On croit voir en effet, dans les deux morceaux cités par Plutarque dans le traité de la *Malignité d'Hérodote* ⁴, la preuve que Charon ménageait les Grecs de Chios, ses voisins, en évitant de les accuser d'un sacrilège commis sur la personne de Pactyès fugitif, et qu'il flattait également les Athéniens et les Ioniens en ne parlant pas de leur défaite au retour de Sardes, à Éphèse. Une appréciation plus sûre nous paraît être la suivante : sur ces deux points, Charon ne donnait qu'un résumé très bref des faits, une sorte de sommaire des événements, sans y joindre aucun détail. Comment aurait-il pu faire autrement, s'il est vrai que, dans un ouvrage en quatre livres sur la Perse, il ait enfermé toute l'histoire de l'Asie depuis Ninus jusqu'à son temps? Le troisième fragment, relatif à Mardonius, a aussi donné lieu à des interprétations téméraires. Voici le passage d'Athénée : « Charon de Lampsaque dans ses *Περσικά*, parlant de Mardonius et de l'armée perse détruite près de l'Athos, écrit ces mots : Alors pour la première fois des colombes blanches se montrèrent en Grèce, où elles n'avaient encore jamais paru ⁵ ». Le prodige ici mentionné, et qui passait pour avoir présagé la catastrophe de l'Athos, n'a été signalé par aucun autre historien ⁶ : c'est assez pour qu'on ait vu dans Charon de Lampsaque un logographe attaché à la recherche des faits merveil-

1. CHARON DE LAMPSAQUE, fr. 1 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 32).

2. *Id.*, fr. 2.

3. *Id.*, fr. 3.

4. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 20, § 2, et 24, § 4.

5. ATHÉNÉE, IX, p. 394 e.

6. Le sens de ce prodige est d'ailleurs encore douteux. Cf. *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. XVIII, note 1.

leux; on ajoute que la mention d'un détail de cette nature, dans un récit d'ailleurs fort court, atteste le caractère poétique et légendaire de tout l'ouvrage. Il nous semble que toute considération de ce genre est peu solide en l'absence d'autres documents: une citation isolée ne suffit pas à nous éclairer sur la tendance générale d'un livre. Une remarque pourtant se présente à notre esprit: que Charon de Lampsaque ait recueilli peu ou beaucoup de légendes, en voilà une du moins qu'il avait consignée dans son ouvrage, et qu'Hérodote n'a pas reproduite. Cet exemple n'est pas fait, on l'avouera, pour nous amener à croire qu'Hérodote ait connu et pillé l'ouvrage de son devancier. Les deux citations relatives à Pactyès et à l'expédition de Sardes conduisent à la même conclusion. Enfin, d'un passage du VI^e livre d'Hérodote, il résulte que l'historien n'a pas compris le piquant d'une menace adressée par Crésus aux habitants de Lampsaque: « Je raserai votre ville comme un pin (πίτυος τρόπον) ¹ ». C'était une allusion à l'ancien nom de Lampsaque, Πιτυοῦσσα. Charon de Lampsaque citait ce nom ², et Hérodote aurait compris l'allusion s'il avait eu entre les mains et utilisé le livre du logographe.

Enfin, parmi les écrivains antérieurs à Hérodote, il nous faut mentionner encore Scylax de Caryanda, cet amiral de Darius, chargé par le roi de Perse de reconnaître le littoral de l'océan Indien ³. L'ouvrage principal attribué à Scylax, un périple, n'avait aucun rapport avec la guerre contre la Grèce ⁴; mais Suidas cite, au nombre des écrits du même auteur, un livre intitulé τὰ κατὰ τὸν Ἡρακλείδην τὸν Μυλασέων βασιλέα; or un personnage de Mylasa, Héracléidès, est nommé par Hérodote dans le récit de la guerre soutenue en Carie par les Ioniens révoltés ⁵. Le même Scylax aurait-il donc composé cette monographie d'un contemporain, et aurions-nous sous ce titre une des sources écrites d'Hérodote? Le fait est des plus douteux ⁶; car le titre de roi donné à cet Héracléidès ne convient pas

1. HÉRODOTE, VI, 37.

2. CHARON DE LAMPSAQUE, fr. 6. — Cf. STRABON, XIII, p. 589.

3. HÉRODOTE, IV, 44.

4. Cf. A. CROISSET, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 540-541.

5. HÉRODOTE, V, 126.

6. A. von Gutschmid a défendu cette hypothèse dans un article récemment réédité (*Rheinisches Museum*, t. XIX (1853), p. 141-146; et *Kleine Schriften*, herausgeg. von FRANZ RÜHL, t. IV (1893), p. 139-144). Il admet que ce livre de Scylax est le plus ancien de ceux où les logographes aient abordé des sujets contemporains. D'ailleurs, il estime qu'Hérodote ne reprit pas pour son compte ce qui avait été raconté par Scylax (*Kleine Schriften*, t. IV, p. 142).

à l'époque de la révolte ionienne. Il s'agit probablement d'un petit dynaste de Carie, contemporain d'Alexandre ou de ses successeurs, et l'écrit en question n'a rien de commun avec les œuvres des logographes.

Il nous reste à dire quelques mots des auteurs qui se placent, suivant Denys d'Halicarnasse, un peu avant la guerre du Péloponnèse, et qui sont proprement les contemporains d'Hérodote : deux seulement ont laissé d'importants fragments, Xanthus de Lydie et Hellanicus de Lesbos. Xanthus avait-il écrit ses *Λογικά* avant Hérodote? Ephore l'affirmait ¹, mais la question est débattue. Aussi bien n'aurait-elle ici d'intérêt que s'il était prouvé que ces *Λογικά* comprissent l'histoire de la Lydie jusqu'au milieu du v^e siècle. Mais il n'est pas juste de tirer une telle conclusion du passage où Strabon atteste que Xanthus avait parlé d'une grande sécheresse survenue sous le règne d'Artaxerxès ²; car une allusion à un fait contemporain pouvait se trouver dans un ouvrage qui aurait raconté seulement l'histoire de la Lydie jusqu'à la conquête du pays par Cyrus.

Pour Hellanicus, il n'est pas douteux que son *Atthide* ne commençât aux plus lointaines origines de la royauté athénienne, et ne descendit jusqu'à la période la plus rapprochée de la guerre du Péloponnèse. En outre, le même auteur avait composé deux livres de *Περσικά*, et d'autres écrits, géographiques et chronologiques, qui pouvaient contenir nombre de faits relatifs à la guerre médique. Mais cette œuvre considérable est, de l'avis même de M. Sayce ³, postérieure à Hérodote; et, fût-elle antérieure, il ne semble pas qu'elle ait pu être pour lui une source abondante d'informations : d'après le jugement de Thucydide sur l'*Atthide* d'Hellanicus, ce logographe racontait les événements sous une forme très sommaire, et sans aucune rigueur chronologique ⁴.

La même critique s'appliquerait sans doute à tous les écrits de cette époque qui ont pu toucher de près ou de loin à l'histoire des guerres médiques. Il est bien vrai, suivant la remarque de M. Sayce, qu'il y a eu des livres à Athènes au temps de Périclès, et que ces livres coûtaient moins cher à se procurer que des voyages à faire. Mais cette littérature des logographes, si tant est qu'elle se fût fort répandue en Grèce,

1. EPHORE, fr. 102 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 262).

2. STRABON, I, p. 46.

3. SAYCE, *op. cit.*, p. xxii, n. 2.

4. THUCYDIDE, I, 97.

n'était pas, ce semble, de nature à inspirer Hérodote. Les logographes n'avaient jamais eu l'idée de raconter dans son ensemble la lutte des Grecs et des barbares depuis Cyrus jusqu'à Xerxès; ils s'étaient toujours enfermés dans des histoires ou des descriptions locales, quitte à remonter dans le passé le plus lointain de chaque ville ou de chaque État. Ainsi n'avaient-ils montré que des côtés isolés de la guerre médique, sans embrasser le tout. Hérodote a dû les connaître; mais il avait peu de chose à tirer d'eux, et c'est pourquoi, malgré les assertions contraires de M. Sayce, il ne les a pas nommés.

M. Diels n'a pas tenté de prouver que le récit des guerres médiques chez Hérodote fût puisé tout entier à des sources écrites. Mais, en signalant l'usage que cet historien lui paraît avoir fait d'Hécatée dans la partie de son ouvrage qui est relative à l'Égypte, il a donné à d'autres savants la pensée de rechercher les traces d'une méthode semblable dans les derniers livres¹. Or voici en résumé ce qu'a trouvé, ou cru trouver, M. Diels, d'après la comparaison des fragments d'Hécatée avec l'exposé d'Hérodote: non seulement il faut croire sur parole Porphyre, quand il affirme que plusieurs descriptions célèbres du second livre ont été empruntées à Hécatée (le Phénix, l'hippopotame, la chasse au crocodile)²; mais encore dans maint endroit où Hécatée n'est point nommé, c'est lui qui a fourni le fond du développement, c'est lui qui a suggéré parfois à Hérodote l'expression elle-même. A l'appui de cette dernière assertion, M. Diels cite notamment le mot bien connu: « L'Égypte est un présent du Nil, δῶρον τοῦ ποταμοῦ », mot qui se trouve à la fois dans les fragments d'Hécatée³ et chez Hérodote⁴. Quel en est le premier auteur? M. Diels n'hésite pas à se prononcer pour Hécatée, par la raison, dit-il, que la manière même dont s'exprime Hérodote permet d'entrevoir qu'il n'est pas l'inventeur de cette élégante métaphore: il se contente de contrôler *de visu* un fait connu, et de constater la justesse d'un mot qu'il a entendu (καὶ μὴ προακούσαντι, ἰδόντι δέ). Cette tournure, suivant M. Diels, signifie, dans le langage d'Hérodote: « alors même que je ne l'aurais pas lu chez un de mes devanciers », et ce devancier ne peut être qu'Hécatée. Fort de cette nouvelle indication, qui vient confirmer

1. DIELS, *Herodot und Hekataios*, dans *Hermès*, t. XXII (1887), p. 411 et suiv.

2. PORPHYRE, dans EUSÈBE, *Préparation évangélique*, X, 3, p. 166 b.

3. HÉCATÉE, fr. 279.

4. HÉRODOTE, II, 5.

plusieurs témoignages anciens, M. Diels conclut que la méthode d'Hérodote, dans le second livre, a consisté à prendre Hécatee pour guide dans toutes les parties de sa narration, et à ne jamais le nommer, mais à indiquer seulement ses auteurs dans les notices où il avait l'occasion de compléter ou de rectifier le dire de son devancier.

Tel est le résumé d'une thèse que M. Diels appuie de considérations générales sur l'histoire littéraire de l'antiquité tout entière : il ne faut pas faire un reproche à Hérodote d'avoir usé de procédés qui de son temps étaient couramment admis, pas plus qu'on ne reproche à Tite-Live d'avoir suivi Polybe, à Diodore d'avoir puisé largement dans les historiens antérieurs.

Ces rapprochements littéraires ne doivent point nous faire perdre de vue le point de départ de cette argumentation. Diodore est un pur compilateur, et Tite-Live un Romain qui s'inspire d'une œuvre grecque. Aussi bien ressort-il de la dissertation de M. Diels que les contemporains de Périclès ont eu une tout autre idée que nous de la propriété littéraire; et nous accordons encore volontiers au savant critique que la nature du livre d'Hérodote le dispensait, plus encore que d'autres écrivains peut-être, de justifier la provenance de ses moindres informations. Mais enfin dans quelle mesure Hérodote a-t-il mis à contribution Hécatee? Les preuves données par M. Diels reposent toutes sur la croyance à l'authenticité des fragments de ce logographe. Or cette authenticité est des plus contestables, et il demeure toujours permis de se demander, avec M. Cobet, si, des deux auteurs, le volé n'est pas Hérodote ¹; ou plutôt M. Cobet ne doute pas que dans cette discussion, qui remonte à l'antiquité elle-même, Callimaque n'ait eu raison de considérer comme apocryphe la description de l'Asie attribuée à Hécatee ². Ératosthène rejeta cette opinion de son maître ³, mais cela d'après ses propres conjectures et sans avancer aucune preuve décisive ⁴. S'il en est ainsi, les œuvres qui avaient cours au temps des rois d'Alexandrie et de Pergame sous le nom d'Hécatee de Milet risquent fort d'avoir été apocryphes, comme le croit M. Cobet, et composées de morceaux empruntés à Hérodote. D'autres critiques

1. COBET, *Hecataei Milesii scripta* ψευδεπίγραφα, dans *Mnemosyne*, nouvelle série, t. XI (1883), p. 1-7.

2. ATHÉNÉE, II, p. 70 b.

3. STRABON, I, p. 7.

4. C'est ce qu'on peut conclure de la phrase de STRABON, *ibid.* : Τὸν δὲ Ἐκκαταῖον καταλιπεῖν γράμμα, πιστούμενον ἐκείνου εἶναι ἐκ τῆς ἄλλης αὐτοῦ γραφῆς.

estiment que la περιήγησις d'Hécatée a été seulement interpolée ¹. Dans l'une ou l'autre de ces explications, c'est Hérodote qui reste l'auteur original des belles descriptions que l'on sait, et la thèse générale de M. Diels est également compromise. Quant à l'exemple particulier du mot δῶρον τοῦ ποταμοῦ, il ne comporte pas la preuve rigoureuse que prétend en tirer l'auteur : qu'on lise toute la phrase d'Hérodote, et l'on verra que les mots καὶ μὴ προακούσαντι ἰδόντι δέ se rapportent, non pas à l'expression même δῶρον τοῦ ποταμοῦ, mais à cette idée générale que l'Égypte est une terre gagnée sur la mer : δῆλα γὰρ δὴ καὶ μὴ προακούσαντι ἰδόντι δέ, ὅστις γε σύνεσιν ἔχει, ὅτι Αἴγυπτος, ἐς τὴν Ἑλλήνες ναυτιλλονται, ἐστὶ Αἰγυπτίοισι ἐπικτητός τε γῆ καὶ δῶρον τοῦ ποταμοῦ (II, 5). Le fait constaté depuis longtemps, et que tous les voyageurs avaient appris avant même d'avoir vu l'Égypte, c'était que le Delta était le produit des alluvions du fleuve, ἐπικτητός γῆ : le reste, c'est-à-dire l'image précise et élégante, peut bien appartenir à l'écrivain lui-même.

La dissertation de M. Diels avait été précédée, en 1885, d'un travail conçu dans le même esprit, mais beaucoup plus étendu, sur les sources écrites d'Hérodote ². L'auteur de cette dissertation, M. Panofsky, a poussé très loin dans le détail ses minutieuses recherches, et il a embrassé dans la même étude tous les livres de notre auteur. C'est dire qu'il s'est occupé aussi des guerres médiques. Sans le suivre pas à pas dans ces subtiles discussions, nous examinerons quelques-uns de ses arguments principaux.

On était généralement d'accord jusqu'à ce jour pour admettre que chez la plupart des historiens, mais surtout chez Hérodote, les mots λέγουσί τινες, λόγος ἐστὶ, λέγεται, ὡς πυνθάνομαι, ἤκουσα, etc... devaient être pris à la lettre, et se rapportaient à des *on dit*, à des traditions orales. Sans doute on n'ignorait pas que le verbe λέγειν, quand il est précédé du nom d'un écrivain, peut s'entendre aussi comme le français *dire* ou *raconter* dans des phrases comme : Tite-Live *dit*..., Tacite *raconte*.... Mais, en l'absence d'un sujet précis, et vu le petit nombre des écrits antérieurs à Hérodote, on considérait le plus souvent comme des récits anonymes ou collectifs les anecdotes ou les épisodes pré-

1. SCHMIDT (MAX-C.-P.), *Zur Geschichte der geogr. Litt. bei Griechen und Römern*, Progr., Berlin, 1887, p. 10-11.

2. PANOFSKY (H.), *Questionum de historiae herodoteae fontibus pars prima*, Diss. inaug., Berlin, 1885.

sentés sous cette forme par Hérodote. M. Panofsky renverse cette manière de voir : pour lui, la tradition orale est l'exception, ou, pour mieux dire, il ne l'accepte qu'une fois, à propos du récit de Thersandros d'Orchomène¹. Partout ailleurs il soupçonne et découvre des sources écrites, et même, ce qui est plus grave, il déclare qu'Hérodote fait semblant d'emprunter à des récits oraux des opinions qu'il s'est faites par ses lectures, et qu'il prête ensuite aux gens ou aux peuples intéressés. Ainsi, pour résumer l'idée de M. Panofsky, Hérodote dissimule ses sources écrites, ou invente de prétendues traditions orales qui n'ont jamais existé.

Cette double accusation est-elle fondée? On en jugera par les exemples suivants.

Voici quelques-uns des cas où M. Panofsky voit une source écrite cachée sous les verbes λέγουσι, λέγεται, ήκουσα. A la nouvelle de l'incendie de Sardes, Darius, avec humeur, demande quel est ce peuple qui a osé violer le sol de l'Asie, et il jure de punir les Athéniens : λέγεται αὐτὸν εἶρεσθαι οἵτινες εἶεν οἱ Ἀθηναῖται (V, 105). Suit l'anecdote de l'arc que le Roi bande en regardant le ciel, et celle de l'esclave qui lui dit à chaque repas : Μέμνεο τῶν Ἀθηναίων. Nous avons vu qu'Eschyle a fait allusion dans les *Perses* à ce mot célèbre² : faut-il croire qu'Eschyle, lui aussi, l'avait pris dans un livre? — Lors du passage de l'Hellespont, un habitant du voisinage s'écrie : « O Zeus, pourquoi prendre ainsi la figure d'un homme et le nom de Xerxès?... » Cette admiration qui s'exprime sous une forme si naïve n'est-elle pas essentiellement propre à une tradition orale et populaire? Mais Hérodote dit : λέγεται... ἄνδρα εἰπεῖν Ἑλλησπόντιον (VII, 56), et M. Panofsky croit que le mot vient d'une source écrite. C'est la même origine qu'il attribue, avec aussi peu de raison, aux mots du Spartiate Diénécès, mots dont on citait un grand nombre, dit Hérodote (VII, 226), et le même verbe λέγεται sert à amener l'anecdote, également bien populaire, du festin servi par Pausanias après la bataille de Platées, d'abord à la mode perse, ensuite à la mode spartiate (IX, 82). — D'autres exemples, relevés par M. Panofsky, sont beaucoup moins concluants encore : Hérodote compare l'entreprise de Xerxès aux expéditions antérieures, et dans le nombre il cite la guerre de Troie, μήτε κατὰ τὰ λεγόμενα τὸν Ἀτρεΐδου ἐς Ἴλιον (στόλον) (VII, 20) : pourquoi veut-on

1. HÉRODOTE, IX, 15. — PANOFKY, *op. cit.*, p. 64.

2. Cf. ci-dessus, p. 126, n. 5.

qu'Hérodote fasse allusion au texte précis d'Homère, au *Catalogue des vaisseaux*, plutôt qu'à ce que tout le monde sait et dit de la guerre de Troie? — Il y a sur l'Acropole un temple d'Erechthée, que *l'on dit* fils de la terre, Ἐρεχθέος τοῦ γηγενέος λεγόμενου εἶναι (VIII, 55). — *On dit* qu'Asopos eut deux filles, Ἀσωποῦ λέγονται γενέσθαι θυγατέρες (V, 80). — Le nom d'Ἀφῆται vient, *dit-on*, de ce qu'Héraclès fut laissé là par Jason, λέγεται τὸν Ἡρακλῆα καταλειφθῆναι (VII, 193). — Même tournure pour introduire la légende relative à la mort de Minos en Sicile, λέγεται Μίνων (VII, 170) : rien n'était plus connu, plus généralement répandu que cette tradition, dont Sophocle fit une pièce de théâtre ¹. — Voici maintenant un exemple de la locution ὥς ἐγὼ πυνθάνομαι, employée, suivant M. Panofsky, pour indiquer, ou plutôt pour dissimuler, une source écrite : Xerxès savait tous les trésors amassés à Delphes, ὥς ἐγὼ πυνθάνομαι (VIII, 35). Mais dans le même passage Hérodote affirme qu'il a vu à Delphes les deux rochers tombés du Parnasse : c'est donc à Delphes qu'on lui a raconté tout l'épisode, et c'est là qu'on lui a vanté le renom des trésors qui avaient fait envie même au Grand Roi.

Moins exclusif dans notre opinion que M. Panofsky dans la sienne, nous admettons que parfois Hérodote ait fait allusion à des faits consignés dans des écrits, et cela sous une forme assez voisine de celle qu'il emploie pour désigner une tradition orale : quand il dit, par exemple : « Masistios, que les Grecs appellent Μασίστιος » (IX, 20), on peut croire qu'il rectifie l'ignorance de quelques écrivains, ou du moins une erreur accréditée autrement que par des récits oraux. De même, on soupçonne une allusion à un fait rapporté par un historien, lorsque, après avoir exposé les bruits qui avaient cours en Grèce sur la conduite d'Argos (λόγος λεγόμενος ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα), Hérodote ajoute que ces bruits semblent confirmés par ce que quelques Grecs racontent de l'ambassade de Callias à Suse (λέγουσί τινες Ἑλλήνων) (VII, 151) : l'épithète de Μεμόνειν donnée dans ce passage à la ville de Suse a paru à Stein empruntée directement à l'écrivain que visait Hérodote. C'est possible, mais non certain, et nous n'acceptons même pas cette possibilité ou cette vraisemblance pour la plupart des autres cas cités par M. Panofsky.

Oui, Hérodote a connu des écrits qui touchaient par quelque

1. C'était le sujet de la tragédie intitulée Καμίριοι.

endroit à son sujet, et il a sans doute gardé le souvenir de ses lectures. Mais, loin qu'il s'en rapportât au témoignage de ses devanciers, sa méthode de travail et d'investigation a consisté précisément à vérifier lui-même sur place ce que d'autres avaient appris déjà avant lui; ainsi a-t-il pu répéter des choses déjà dites, mais nulle part il n'a compilé des ouvrages en dissimulant ses emprunts. Il est avant tout sincère et consciencieux.

On ne pourrait guère lui reconnaître ce mérite, si l'on admettait, avec M. Panofsky, qu'il présente au public ses propres opinions en les attribuant à des témoins autorisés. Partout M. Panofsky repousse l'idée qu'Hérodote ait interrogé directement les gens d'un pays sur leur histoire : les légendes qu'il rapporte, il les a trouvées dans ses livres, et, chaque fois qu'il a l'occasion d'en mentionner quelque une, il la prête au peuple qu'elle intéresse (ὡς λόγος ἐν Ἀρκადίῃ λέγεται (VI, 127), — ὁ δὲ λέγεται πρὸς τῆς Σικελίης τῶν οἰκητόρων (VII, 153), — λέγεται εἶναι ὑπ' Ἀρκάδων τὸ Στυγὸς ὕδωρ (VII, 74), — τὰ λόγος παρ' Ἀθηναίων (VIII, 53), — ὡς αὐτοὶ Ἀθηναῖοι λέγουσι (IX, 73), — ὡς λέγεται ὑπὸ Μυκεδόνων (VIII, 138), etc. D'où vient donc, chez M. Panofsky, ce soupçon que ne justifient pas les exemples ci-dessus? De quatre ou cinq passages qui peuvent, en effet, au premier abord embarrasser la critique.

A propos de la mort horrible du roi de Sparte Cléomène, Hérodote expose en ces termes les causes attribuées à cette mort : « Il mourut ainsi, selon la plupart des Grecs (ὡς μὲν οἱ πολλοὶ λέγουσι Ἑλλήνων), pour avoir gagné la Pythie et lui avoir suggéré ce qu'elle avait dit contre Démarate; selon les Athéniens seuls (ὡς δὲ Ἀθηναῖοι μόνοι λέγουσι), pour avoir, lors de l'invasion d'Éleusis, coupé le bois sacré des déesses; selon les Argiens (ὡς δὲ Ἀργεῖοι), pour avoir appelé hors de l'enclos d'Argos ceux des citoyens qui s'y étaient réfugiés après une bataille, pour les avoir massacrés, et avoir ensuite par mépris incendié le bois sacré ¹ ». Ne voit-on pas, dit M. Panofsky, que chacun de ces trois forfaits de Cléomène est considéré comme cause de sa mort par le peuple chez lequel il a été commis? En réalité, c'est Hérodote qui, avec sa tendance ordinaire à chercher dans tous les faits une cause morale, a trouvé moyen de rappeler à la fin de la vie de Cléomène les différents crimes dont il s'était rendu coupable. On ne se figure

1. HÉRODOTE, VI, 75.

pas, ajoute-t-il, l'historien parcourant toute la Grèce pour poser à chacun cette question : « Quelle est votre opinion sur la mort du roi Cléomène ? »

Cette critique spirituelle serait plus solide, si M. Panofsky avait tenu compte d'un quatrième passage, où Hérodote rapporte, sur le même fait, une tradition spartiate : Cléomène se serait adonné à l'ivrognerie à la suite de longs pourparlers qu'il aurait eus avec les Scythes¹. Certes cette tradition ne laisse pas que d'être suspecte²; mais elle a tout à fait la saveur d'un *on dit* spartiate, et c'est bien à Sparte qu'elle est née : ce n'est pas Hérodote qui l'a inventée. Si donc les Spartiates ont eu sur ce sujet une tradition propre, pourquoi les Argiens n'en auraient-ils pas eu une aussi? Et, d'autre part, est-ce que le fait d'avoir corrompu la Pythie n'était pas un délit assez grave pour avoir fait beaucoup de bruit en Grèce? C'est à Delphes surtout qu'on devait en avoir conservé le souvenir, et c'est là qu'on devait s'efforcer d'atténuer ce scandale en montrant le châtement à côté du crime. En un mot, sans qu'Hérodote eût à provoquer spécialement sur ce point les confidences de chaque peuple, il a dû souvent entendre parler d'un événement aussi considérable.

Nous ferons une réponse analogue à l'interprétation que M. Panofsky propose de donner à deux autres passages : on sait comment, en l'année 431, des députés lacédémoniens, envoyés au Grand Roi, furent arrêtés en Thrace et tués à Athènes; parmi ces hommes étaient les fils de Sperthias et Boulis, deux citoyens de Sparte qui s'étaient proposés jadis comme victimes expiatoires pour apaiser le courroux de Talthibios; ainsi le châtement qui avait épargné Sperthias et Boulis avait atteint leurs fils. N'est-ce pas là, dit M. Panofsky, une remarque personnelle d'Hérodote? Et pourtant l'historien la donne pour une observation faite par les Lacédémoniens, ὡς λέγουσι Λακεδαιμόνιοι (VII, 137). — De même, pendant l'hiver 480-479, pendant que le Perse Artabaze assiégeait Potidée, une partie des assaillants fut submergée, à la suite d'un reflux inusité de la mer, et la cause de cette catastrophe fut, au dire des Potidéates (λέγουσι Ποτιδαῖται) (VIII, 129), le sacrilège commis par ces barbares dans un temple de Poseidon : n'est-ce pas encore le religieux Hérodote qui a inventé cette belle et édifiante raison? — A cette conclusion s'opposent, suivant nous, deux choses : d'abord,

1. HÉRODOTE, VI, 84.

2. Nous dirons plus loin les raisons de nos doutes, p. 203.

Hérodote n'hésite jamais à mettre en avant sa propre manière de voir, et des formules comme celles-ci, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, ὡς ἐγὼ σημεινόμενος εὐρίσκω, sont trop fréquentes pour qu'on lui prête des opinions qu'il ne s'attribue pas à lui-même; il ne cache nulle part l'idée qu'il a de la justice divine, et il n'a pas besoin de se couvrir de l'autorité d'autrui. Ensuite, pourquoi supposer que les idées religieuses et morales que professe Hérodote n'appartenaient qu'à lui? A Sparte, aussi bien qu'à Potidée, on avait, comme Hérodote lui-même, l'habitude de chercher les causes surnaturelles des faits; la tradition populaire était religieuse autant que l'historien qui s'en est fait l'écho.

Il nous reste à parler d'un texte qui semble décisif à M. Panofsky : à propos des Mèdes, qui figurent parmi les troupes de Xerxès, Hérodote dit que ces Mèdes s'appelaient d'abord Ἀριοί, et qu'ils ont pris ensuite le nom de Μῆδοι, lorsque Médée est passée d'Athènes chez eux : voilà, ajoute l'historien, ce que racontent les Mèdes eux-mêmes sur leur propre compte (VII, 62). Comment expliquer ce passage? Pour M. Panofsky, c'est la preuve manifeste de la fiction par laquelle Hérodote attribue aux Perses les idées qu'il s'est faites lui-même d'après des traditions grecques. Mais cette conclusion n'est pas nécessaire : pour l'éditeur Stein, le témoignage des Mèdes ne se rapporte qu'à la première partie de la phrase, c'est-à-dire au nom primitif d'Ἀριοί, changé plus tard en Μῆδοι, sans qu'il faille leur attribuer aussi la croyance à la légende grecque de Médée. Si l'ordre des mots dans la phrase grecque paraît se prêter difficilement à cette hypothèse, on peut recourir à une autre explication : assez souvent, par exemple au début du I^{er} livre, Hérodote mentionne, comme admis par les Perses, des faits dont l'origine est sûrement grecque. Plutôt que de voir là un subterfuge de l'historien, on a le droit de penser que les légendes grecques, qui depuis le temps d'Homère et d'Hésiode étaient répandues dans toute la Grèce, avaient été acceptées, avec plus ou moins de sérieux, par ceux des Perses de l'Asie Mineure que put interroger Hérodote. L'histoire de Médée et de Jason appartenait au cycle des aventures anciennes qui avaient mis jadis aux prises l'Europe et l'Asie : on discutait là-dessus depuis longtemps en Asie lorsqu'Hérodote y voyagea, et il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé des savants perses, λόγιοι, disposés à admettre ces légendes, ne fût-ce que pour montrer aux Grecs, par leurs propres traditions, qu'ils avaient été jadis les agresseurs.

Ainsi M. Panofsky n'a pas démontré que le savoir d'Hérodote, dans le récit des guerres médiques, ait eu sa source unique dans des livres. Le contraire reste vrai, et l'hypothèse de certains emprunts aux ouvrages des logographes demeure fort vague.

M. Trautwein a récemment cherché à préciser cette hypothèse, en l'appliquant à une partie déterminée du récit, et en nommant la source écrite où Hérodote a puisé : les *Mémoires* de l'Athénien Dicæos¹.

Ce personnage est celui dont Hérodote invoque le témoignage à propos du fameux prodige qui se produisit dans la plaine de Thria, un peu avant la bataille de Salamine : exilé d'Athènes, Dicæos se trouvait seul avec le roi Démarate dans la plaine de Thria, alors occupée par les Perses, tandis que toute l'Attique, abandonnée par ses habitants, était livrée au fer et au feu. A ce moment ils aperçurent un nuage de poussière qui s'élevait au-dessus de la ville d'Eleusis, et de ce nuage sortait une voix qui faisait entendre le cri mystique *Iacchos*. Démarate surpris demande à son compagnon ce que signifie cette voix, et Dicæos lui explique le prodige : « Tous les ans, à pareille date, 30 000 Athéniens célèbrent la grande fête de Déméter et de Coré; cette année, la procession solennelle n'a pas eu lieu; mais les déesses ont voulu du moins donner aux Athéniens un signe de leur bienveillance; c'est la perte des Perses qu'annonce ce nuage : s'il se porte du côté du Péloponnèse, c'est l'armée de terre de Xerxès qui est menacée; s'il se dirige vers Salamine et la flotte grecque, c'en est fait des vaisseaux perses ». Et, pendant que Démarate recommande à Dicæos le secret sur ce présage funeste, les deux exilés aperçoivent le nuage qui s'envole vers l'île de Salamine et leur prédit ainsi la ruine de la flotte barbare. « Voilà, ajoute Hérodote, le récit qu'a fait Dicæos l'Athénien, et il s'appuyait, en disant cela, sur le témoignage de Démarate et de quelques autres². »

Tous les critiques d'Hérodote ont cité ce passage comme un de ceux où la source orale de la tradition apparaît avec le plus d'évidence. Tel n'est pas l'avis de M. Trautwein : l'ingénieux auteur se propose de détruire ce préjugé, en démontrant que le tour employé par Hérodote (ἐφ' ἧ δὲ ὁ Δίκαιος ὁ Θεοκώδης....., et, à la fin du chapitre, ταῦτα μὲν Δίκαιος ὁ Θεοκώδης ἔλεγε) ne peut désigner ni un témoignage

1. TRAUTWEIN (P.), *Die Memoiren des Dikaios, Eine Quelle des herodoteischen Geschichtswerkes* (dans *Hermès*, t. XXV (1890), p. 527-566).

2. HÉRODOTE, VIII, 65.

recueilli directement par l'historien de la bouche même de Dicaeos, ni un *on dit* rapporté par un ou deux intermédiaires. Cette démonstration se fonde sur deux textes, qui nous montrent une formule plus complète et plus précise appliquée à l'un et à l'autre de ces deux cas : quand Hérodote veut dire qu'il a vu lui-même Thersandros d'Orchomène, et qu'il lui a entendu raconter le repas donné par le Thébain Attaginos à Mardonius et aux officiers perses, il insiste expressément sur cette relation directe d'un témoin oculaire : *τάδε δὲ ἦδ' ἑὸν τὰ ἐπίλοιπα ἤκουον Θερσάνδρου...*, et à la fin : *ταῦτα μὲν Ὀρχομενίου Θερσάνδρου ἤκουον* (IX, 16). D'autre part, quand il déclare qu'il a entendu dire seulement qu'Épizélos, devenu subitement aveugle pendant la bataille de Marathon, avait raconté à d'autres son aventure, il emploie une formule qui ne laisse aucun doute sur la transmission de ce témoignage : *λέγειν δὲ αὐτὸν περὶ τοῦ πάθους ἤκουσα... ταῦτα μὲν δὲ Ἐπίζηλον ἐπυθόμην λέγειν* (VI, 117). De ce rapprochement il résulte, aux yeux de M. Trautwein, que la formule simple *ἔφη ὁ Δίκαιος*, ou *ταῦτα Δίκαιος ἔλεγε*, ne peut avoir le sens ni de l'une ni de l'autre des deux formules développées; une autre explication est donc à trouver. Or il existe dans Hérodote d'autres passages où les verbes simples, *ἔφη* ou *ἔφησε*, *ἔλεγε* ou *ἔλεξε*, désignent le témoignage écrit d'un historien ou d'un poète. Quand Hérodote rappelle les données du poète Aristéas de Proconnèse sur les Issédons, il commence ainsi son chapitre : *ἔφη δὲ Ἀριστέης ὁ Καῦστροβίου* (IV, 13), et un peu plus loin, invoquant le témoignage du même auteur, il emploie indifféremment l'aoriste *ἔφησε* et l'imparfait *ἔλεγε* (IV, 16). Ailleurs, citant Homère, il dit : *τῶν καὶ Ὅμηρος ἔφησε* (VII, 161), et, à propos d'Hécatée de Milet : *ἐκεῖνα μὲν δὲ Ἑκαταῖος ἔλεξε* (VII, 137). Ainsi le doute n'est plus possible : Dicaeos avait composé un livre, et c'est dans cet ouvrage qu'Hérodote a pris le récit du nuage d'Eleusis.

La rigueur de ce raisonnement n'est qu'apparente; car, ici encore, c'est le point de départ que nous contestons; c'est l'idée, considérée comme un axiome, qu'un historien comme Hérodote se sert toujours des mêmes formules et ne varie jamais sa manière de citer ses sources. N'est-ce pas plutôt le contraire qui semblera vraisemblable, si l'on songe au caractère d'Hérodote et à la manière dont il a composé son ouvrage, rassemblant des notes prises à différentes époques de sa vie? Et cette vraisemblance ne deviendra-t-elle pas certitude, si l'on ajoute qu'il s'agissait avant tout pour lui de raconter des faits, sans

renseigner exactement son auditeur ou son lecteur sur ses sources d'information? Nous avouons sans peine qu'Hérodote a dû prendre plaisir à mettre en lumière ses relations personnelles avec des survivants de la grande guerre; aussi ne pensons-nous pas à soutenir qu'il ait lui-même vu et entendu Dicæos. Mais, entre la formule qu'il emploie pour le témoignage de Dicæos et celle qu'il applique au récit d'Épizélos, ne peut-on pas voir, pour le sens, une identité complète? Et les mots *Δημαρχήτου τε καὶ ἄλλων μαρτύρων καταπτόμενος* (VIII, 65), par lesquels il termine le récit de Dicæos, n'impliquent-ils pas l'intervention de témoins qui ont pu ensuite répéter les paroles du premier auteur? La seule objection à cette équivalence serait l'observation de M. Trautwein sur le sens particulier des mots *ἔφη* ou *ἔλεγε*, appliqués à Aristéas ou à Hécatee de Milet. Mais cette observation n'est pas exacte; et, si M. Trautwein tient à ne donner la même signification qu'à des formules absolument identiques, nous lui ferons remarquer que les exemples qu'il invoque vont à l'encontre de sa théorie. Car, si l'on excepte Homère, trop ancien et trop connu pour qu'il y eût le moindre doute dans l'esprit du public sur la nature de son témoignage, Hérodote n'a cité Aristéas et Hécatee qu'en rappelant que l'un était poète, l'autre logographe; bien plus, il a dit expressément qu'il empruntait ces témoignages à leurs écrits : *ἔφη Ἀριστέης ὁ Κυῦστροβίου ἀνὴρ Προκοννήσιος ποιέων ἔπεα, ἀπικέσθαι...* (IV, 13). Car il faut, dans cette phrase, rapprocher les mots *ἔφη..... ποιέων ἔπεα*, « il a dit dans ses poèmes », absolument comme au chap. 16 du même livre : *οὐδὲ οὗτος προσωτέρω Ἰσσηδόνων ἐν αὐτοῖσι τοῖσι ἔπεσι ποιέων ἔφησε ἀπικέσθαι*. De même, pour Hécatee, c'est après avoir résumé son récit de l'expulsion des Pélasges qu'Hérodote dit simplement : *ἐκεῖνα μὲν δὴ Ἑκαταῖος ἔλεξε* (VI, 137); mais, au début du chapitre, il s'exprime aussi clairement que possible : *Ἑκαταῖος μὲν ὁ Ἡγησάνδρου ἔφησε ἐν τοῖσι λόγοισι λέγων ἀδίκως*. Ainsi, dans les cas où Hérodote cite sûrement un auteur, nous voyons qu'il a soin de rappeler la qualité de cet auteur et la nature de ses écrits. Au contraire, le mot *ἔφη* à lui seul est l'expression vague d'un témoignage oral, dont Hérodote ne précise en rien l'origine.

L'examen des arguments invoqués par M. Trautwein nous conduit donc à une conclusion opposée à la sienne. Nous ne disons pas avec lui : Dicæos avait certainement laissé un écrit, d'où Hérodote a tiré l'anecdote du nuage mystérieux; mais nous disons : Dicæos est l'au-

teur d'une tradition qui avait cours en Grèce, sans qu'Hérodote sût au juste les témoins intermédiaires qui en avaient conservé le souvenir.

Est-il nécessaire dès lors de poursuivre avec M. Trautwein une discussion qui ne repose pas sur un principe commun? L'auteur de cette curieuse dissertation accumule les hypothèses sur la personne de Dicæos, sur la nature du livre qu'il avait composé, sur l'esprit qui animait ce livre, et il recherche dans Hérodote les passages qui, paraissant provenir d'une source écrite, et se rapportant soit à Démarate, soit à des détails de la marche et de la conduite de Xerxès, peuvent être attribués à cette source. Cette analyse pénétrante a conduit M. Trautwein à des remarques particulières qui ne manquent ni d'intérêt ni de vraisemblance. Mais la thèse elle-même est insoutenable; car il s'agit de prouver que tous les détails relatifs à Démarate viennent uniquement des *Mémoires* de Dicæos; si un seul fait peut venir d'ailleurs, la thèse tombe, de l'aveu même de M. Trautwein¹. Or il y a des cas où l'existence d'une source écrite est vraiment impossible à admettre : pour interpréter dans ce sens une formule comme ὡς ἡ φάτις μιν ἔχει (VII, 3), il faut détourner le mot φάτις de son acception courante. M. Trautwein, il est vrai, rapproche de ce mot le sens qu'il a donné aux verbes φάναι et λέγειν; mais ces verbes mêmes, nous l'avons vu, ne se prêtent à cette explication que dans des cas bien déterminés. Les observations de M. Trautwein ont donc isolément peut-être quelque valeur, et nous devons nous demander, dans l'analyse critique du récit d'Hérodote, si tel ou tel épisode ne vient pas d'un témoignage écrit. Mais l'ensemble du travail pèche par la base, et, cette fois encore, la source écrite, le livre qui aurait servi de guide à Hérodote n'est pas découvert.

Il n'est pas découvert, suivant nous, parce qu'il n'a jamais existé. Telle est la conviction que nous gardons, malgré les savantes dissertations que nous venons de passer en revue, et cette conviction subsiste parce que, d'un côté, les arguments contraires nous semblent faibles, et que, de l'autre, le récit d'Hérodote continue à nous paraître avant tout personnel et original.

C'est cette personnalité de l'écrivain que presque tous les critiques modernes ont, à notre avis, beaucoup trop négligée. Presque tous, qu'ils s'attachent à la recherche des sources orales ou à celle des

1. TRAUTWEIN, *op. cit.*, p. 544.

sources écrites, se croient capables de retrouver dans Hérodote soit la pure tradition populaire de Sparte ou d'Athènes, de Delphes ou d'Argos, soit le texte d'un logographe. La même erreur se rencontre chez tous : ils font dépendre trop étroitement Hérodote de ses sources, surtout dans une partie de son histoire où le citoyen d'Halicarnasse, devenu presque un citoyen d'Athènes, pouvait sans peine se faire une opinion, choisir parmi les récits qu'il entendait, et composer lui-même une œuvre originale, que personne avant lui n'avait jamais écrite.

Mais ces qualités personnelles d'Hérodote apparaîtront mieux dans l'étude que nous allons consacrer, dans la seconde partie de cet ouvrage, à son histoire des guerres médiques. Cette étude, nous pouvons l'entreprendre avec assurance, maintenant que nous avons écarté les doutes que quelques auteurs anciens avaient exprimés sur la véracité de notre historien, et les objections que des savants modernes ont faites à la valeur historique de son témoignage.